

Dupont, Léonce (1828-1884). Le uatrième Napoléon. (1874).

1/ Les contenus accessibles sur le site Gallica sont pour la plupart des reproductions numériques d'oeuvres tombées dans le domaine public provenant des collections de la BnF. Leur réutilisation s'inscrit dans le cadre de la loi n°78-753 du 17 juillet 1978 :

\*La réutilisation non commerciale de ces contenus est libre et gratuite dans le respect de la législation en vigueur et notamment du maintien de la mention de source.

\*La réutilisation commerciale de ces contenus est payante et fait l'objet d'une licence. Est entendue par réutilisation commerciale la revente de contenus sous forme de produits élaborés ou de fourniture de service.

Cliquer [ici](#) pour accéder aux tarifs et à la licence

2/ Les contenus de Gallica sont la propriété de la BnF au sens de l'article L.2112-1 du code général de la propriété des personnes publiques.

3/ Quelques contenus sont soumis à un régime de réutilisation particulier. Il s'agit :

\*des reproductions de documents protégés par un droit d'auteur appartenant à un tiers. Ces documents ne peuvent être réutilisés, sauf dans le cadre de la copie privée, sans l'autorisation préalable du titulaire des droits.

\*des reproductions de documents conservés dans les bibliothèques ou autres institutions partenaires. Ceux-ci sont signalés par la mention Source gallica.BnF.fr / Bibliothèque municipale de ... (ou autre partenaire). L'utilisateur est invité à s'informer auprès de ces bibliothèques de leurs conditions de réutilisation.

4/ Gallica constitue une base de données, dont la BnF est le producteur, protégée au sens des articles L341-1 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

5/ Les présentes conditions d'utilisation des contenus de Gallica sont régies par la loi française. En cas de réutilisation prévue dans un autre pays, il appartient à chaque utilisateur de vérifier la conformité de son projet avec le droit de ce pays.

6/ L'utilisateur s'engage à respecter les présentes conditions d'utilisation ainsi que la législation en vigueur, notamment en matière de propriété intellectuelle. En cas de non respect de ces dispositions, il est notamment passible d'une amende prévue par la loi du 17 juillet 1978.

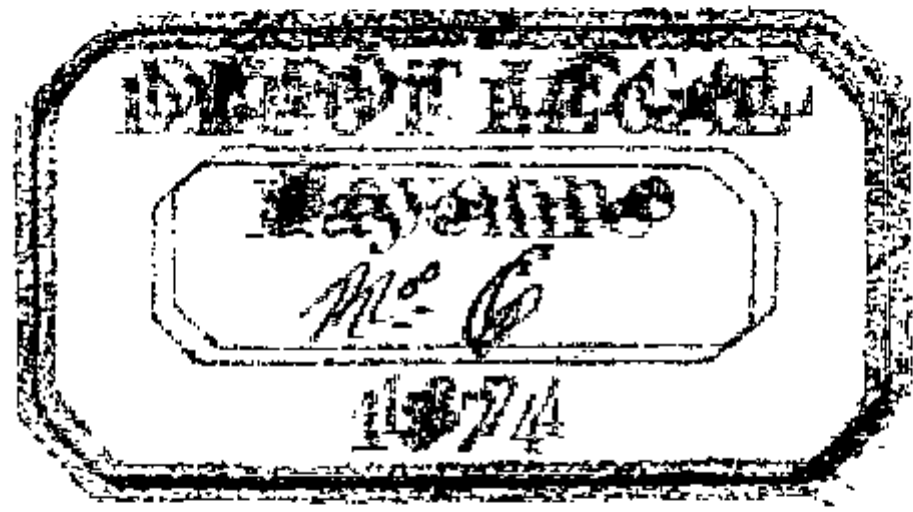
7/ Pour obtenir un document de Gallica en haute définition, contacter [reutilisation@bnf.fr](mailto:reutilisation@bnf.fr).











LE QUATRIÈME

NAPOLIÉON

II 37  
110 47011

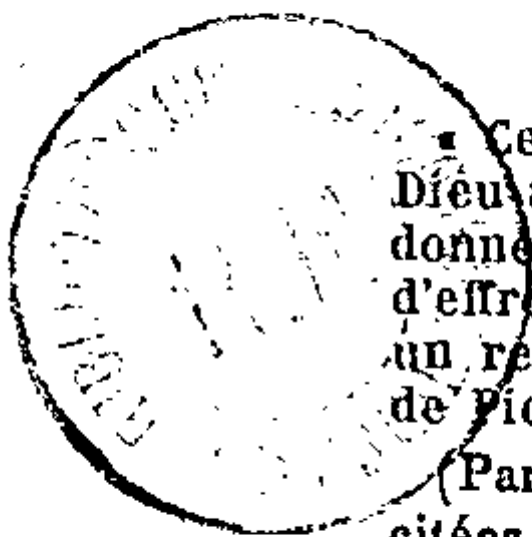
21



LÉONCE DUPONT

---

# LE QUATRIÈME NAPOLÉON



« Ce n'est pas pour un petit dessein que Dieu a fait naître l'Enfant impérial et lui a donné le Saint-Père pour parrain. Après d'effroyables malheurs, la France cherchera un refuge, et elle le trouvera dans le giron de Pie IX. »

(Paroles de Mgr Pie, évêque de Poitiers, citées par l'*Union bretonne* du 1<sup>er</sup> octobre 1873).



PARIS  
LACHAUD & BURDIN

LIBRAIRES-ÉDITEURS

4, PLACE DU THÉÂTRE FRANÇAIS

Tous droits réservés.

---

Imp. A. DERENNE. Mayenne. — Paris rue St-Séverin 25.

---

## AVANT-PROPOS

En lisant le titre de cet ouvrage, beaucoup de personnes se demanderont comment l'auteur a pu trouver, dans un pareil sujet, la matière d'un volume. Le prince dont il y est parlé est encore si jeune qu'il ne peut avoir rien fait qui mérite d'être raconté au public ; il n'a point gouverné ; il n'a point combattu. C'est à peine s'il a vécu.

Il n'a pu que se distinguer plus ou moins dans ses études ; ce qui ne doit intéresser que ses amis ou ses parents. En supposant qu'il promette de devenir un grand homme, n'est-il pas téméraire de lui tirer dès à présent son horoscope ?

L'auteur n'était pas éloigné lui-même de cette manière de voir. Lorsque l'idée lui vint d'écrire

un livre sur le Prince Impérial, son premier mouvement fut de s'effrayer d'une tâche qui lui semblait irréalisable ; mais à peine eut-il envisagé son sujet avec un peu d'attention qu'il se décida à composer l'ouvrage.

Il se souvint de toutes les espérances que jadis la France avait fondées sur le jeune Prince ; il pensa qu'il ne serait point hors de propos de remettre sous les yeux du peuple et de l'armée les ovations et les serments dont la naissance du fils de l'Empereur fut l'occasion.

Pourquoi, se dit encore l'auteur, ne point rappeler à ce pays, si prompt à l'oubli, les sympathies qu'il éprouvait pour le Prince Impérial et les raisons sur lesquelles ces sympathies s'appuyaient ?

Quand il était dans la prospérité, on avait plaisir à le voir, à connaître les détails de sa vie intime, à suivre ses progrès, à pressentir l'homme dans l'enfant.

Y avait-il un seul Français soucieux de l'avenir de son pays, qui ne s'occupât de l'éducation

que le Prince recevait, de ses aptitudes et de son caractère? S'il faisait un voyage, les journaux le racontaient; s'il éprouvait quelque souffrance, toutes les affaires en étaient troublées.

Le Prince est-il moins intéressant aujourd'hui qu'il ne l'était dans ces temps heureux? Il l'est beaucoup plus, hélas! Il ne s'agissait alors que de le conserver; maintenant il s'agit de le reprendre à la calomnie et à l'exil.

La principale raison qui a décidé l'auteur à raconter l'histoire du Prince Impérial a été que le fils de l'Empereur, si nouveau qu'il soit dans la vie, a beaucoup souffert. Il a donc une histoire, la plus instructive de toutes, l'histoire d'un enfant que sa destinée transporte des splendeurs d'un palais sur les champs de bataille, qu'elle traîne impitoyablement à travers les plus affreux désastres. Cet enfant voit s'écrouler un trône qui semblait inébranlable et tomber une nation qui se croyait éternelle.

Pendant que ces désastres s'accomplissaient sous ses yeux, l'arrêt de la Providence pri-

vait le fils de son père et le laissait seul en présence d'un trône vide et d'une nation affolée. Sa raison se formait et se fortifiait dans le creuset de ces douleurs ; un homme précoce se dégageait et nous rassurait déjà pour l'avenir.

Ne lisons-nous pas tous les jours, dans les livres et surtout dans les journaux, des récits dont les acteurs et les incidents nous touchent de moins près que le développement d'une si belle fortune suivie de si effroyables catastrophes ? Le théâtre lui-même où les foules se précipitent chaque soir, peut-il souvent offrir à la curiosité des spectateurs un drame aussi émouvant que ne le fut l'histoire de ce prince ?

Enfin, l'auteur a considéré aussi que, si certains prétendants sont trop connus, l'héritier de Napoléon ne l'est pas assez. Il importait que le suffrage universel fût aussi bien édifié sur lui qu'il est édifié sur les autres, et qu'après avoir usé, sans trop de succès, de l'expérience des vieillards, il appréciât les avantages de la jeunesse.

Voilà dans quels sentiments et dans quel but



ce livre a été conçu. L'auteur n'a rien négligé pour qu'il ne contînt que des renseignements exacts ; il a interrogé les documents authentiques ; il a lu les récits oubliés des historographes officieux et des chroniqueurs hostiles ; il s'est servi de ses propres souvenirs.

Pour savoir comment le Prince s'était conduit pendant la campagne, il a consulté des officiers qui ne l'avaient point quitté un seul jour ; pour savoir comment il a vécu dans l'exil, il y est allé voir. Il a visité en détail l'école de Woolwich, où le fils de l'Empereur achève son éducation militaire ; il a eu l'honneur d'être admis à voir le Prince livré à ses travaux ; il a pu examiner le programme des fortes études auxquelles le gouvernement de la reine soumet les jeunes Anglais qui veulent servir dans l'armée de leur pays.

Ce livre donc est une œuvre de recherches, une œuvre de vérité et de justice. Il est écrit pour ceux qui ne subordonnent point l'avenir de la France à une intervention céleste et qui, sans refuser le secours de la Providence, aiment à choi-

sir avec discernement l'instrument de leur salut.

Il y avait à considérer aussi s'il était opportun, à l'heure présente, de publier une étude sur le prince Louis Napoléon Bonaparte. Au lendemain du jour où l'on a propagé de si belles apologies du comte de Chambord et du comte de Paris, n'y a-t-il pas imprudence à risquer quelques éloges pour l'héritier de Napoléon III ?

L'auteur ne conteste point que sa tentative ne soit un peu hardie ; il n'espère pas que l'on trouvera jamais dans un prince qui s'appuie sur le droit populaire les perfections infinies qui doivent distinguer les princes de droit divin. Nonobstant, il a eu le courage d'affronter ces redoutables comparaisons.

Faut-il le dire ? quand il s'est mis à l'œuvre, il avait l'espérance qu'il ne serait pas au bout de sa tâche que déjà le pays se serait prononcé sur les prétendants de droit divin, qu'il les aurait acceptés ou écartés à jamais.

Dans le premier cas, qui était le moins probable, ce livre ne pourrait porter ombrage à

personne ; mais il consolerait ceux qui ont l'amour de la justice et le culte du souvenir.

Dans le second cas, qui s'est réalisé, il arriverait à propos pour dédommager la nation de la disgrâce des autres prétendants. Alors que tout lui manquerait à la fois : république modérée, royauté constitutionnelle, royauté traditionnelle, droit insurrectionnel et droit divin, un ouvrage comme celui-ci pourrait offrir à la France sa ressource suprême.

Le lecteur verra lui-même si ces prévisions étaient sages. Il verra si l'heure est venue pour les Français d'apprendre à connaître le seul Prince qui soit propre à représenter la monarchie moderne. Après les tentatives qui ont échoué nous n'avons plus à choisir désormais qu'entre la République et le Prince impérial.

La République, on la connaît ; le Prince, le voici :

*Janvier 1874.*



## CHAPITRE PREMIER

### La Naissance.

Combien de Français se rappellent, aujourd'hui, l'état dans lequel se trouvait leur pays au mois de mars 1856 ? — Quatre ans s'étaient écoulés depuis les plébiscites qui avaient restauré le trône des Bonaparte ; déjà la France, délivrée des républicains-socialistes qui s'étaient abattus sur elle en 1848, avait recouvré sa tranquillité et sa grandeur.

L'énergique impulsion donnée à la politique et aux affaires ouvrait à notre patrie une ère de pros-

périté qu'elle n'avait point connue depuis longtemps. Le besoin de travail pouvait se satisfaire ; les fortunes compromises se relevaient rapidement. Chacun reprenait courage.

Non-seulement on voyait se succéder des entreprises diverses intéressant le commerce, l'industrie et le développement du crédit ; mais encore les voies de communication devenaient de jour en jour plus nombreuses. Les grandes lignes de chemin de fer s'achevaient et des tracés nouveaux indiquaient déjà jusqu'où allait bientôt s'étendre le réseau des lignes secondaires.

Paris était le centre où convergeaient toutes ces voies. En 1856, il ne fallait plus que quelques heures pour se transporter de Marseille, de Bordeaux, de Nantes, de Lyon, de Strasbourg, de Lille à Paris. Les distances étant supprimées pour les gens comme pour les produits, la richesse nationale prenait un essor prodigieux.

Par l'exposition universelle que Napoléon III avait ouverte en 1855, on avait pu juger des progrès réalisés en deux ans de règne. Dans cette circonstance, la France avait montré, sur tous les autres peuples, une incontestable supériorité. La connaissance que notre pays y avait acquise de ses avantages augmenta le zèle des producteurs. Ceux-ci trou-

vèrent aussi un stimulant dans l'exemple des nations qui prirent part à ce grand concours industriel. Tout prospérait : l'agriculture sortait de ses routines ; l'industrie trouvait des capitaux abondants. Les arts eux-mêmes, bien encouragés et libéralement rémunérés, avaient toutes les facilités pour devenir florissants.

Il n'y avait pas jusqu'à la fibre guerrière du peuple français qui, en un si court espace de temps, n'eut trouvé, elle aussi, d'agréables et glorieuses satisfactions. Napoléon III, provoqué à la guerre d'Orient, avait conquis les Anglais à notre alliance, obtenu sur les Russes les victoires de l'Alma, d'Inkerman et de la Tchernaiïa, bombardé Weaburg, Bomarsund, Cronstadt dans la mer Baltique, Odessa dans la mer Noire, Taganrog dans la mer d'Azov. Après un siège laborieux où les soldats français montrèrent tous les genres d'héroïsme, nous avons livré l'assaut de Malakoff, détruit Sébastopol, brisé l'orgueil du Czar Nicolas qui mourut de sa défaite et fait brèche aux traités humiliants de 1815.

Vaincu par nos armes, isolé par les heureuses démarches de notre diplomatie, Alexandre II avait demandé la paix ; un congrès de plénipotentiaires se réunissait à Paris pour en fixer les conditions.

La France alors était le point de mire de l'Eu-

rope ; la Suède , le Danemark lui rendaient hommage ; la Prusse et l'Autriche imploraient d'elle comme une faveur leur entrée au congrès ; le Piémont levait les yeux vers cette puissante protectrice. L'Angleterre notre alliée nous faisait bon gré mal gré la plus belle part du triomphe. L'Orient ravi, délivré , acceptait notre patronage à la face du monde et de Mahomet. Nous avons tous les succès, tous les bonheurs.

Depuis les gloires du premier Empire, jamais le patriotisme français n'avait éprouvé de telles jouissances. On ne parlait de tous côtés que de notre bonne étoile : lors des malheurs de 1814 et de 1815 elle s'était voilée ; les révolutions de 1830 et de 1848 avaient chargé notre horizon des plus sombres nuages ; tout à coup, au seul nom de Napoléon, l'étoile de la France reprenait son plus bel éclat. Du haut en bas de l'échelle sociale, dans les églises, dans les riches hôtels et sous le chaume, on faisait des vœux et des prières pour la durée d'un règne qui s'annonçait par de tels bienfaits.

La France en était là de ses sentiments et de ses aspirations lorsque le Prince Impérial vint au monde. Cet évènement mit le comble aux prospérités dont le pays se voyait comblé. Il était attendu depuis neuf mois avec une anxiété dont peuvent se rendre



compte les Français qui ont conservé le souvenir de ce qu'ils voyaient et de ce qu'ils éprouvaient en ce temps-là.

L'Empereur, marié depuis le 29 janvier 1853, c'est-à-dire depuis trois ans, n'avait pas encore d'héritier. On savait que la première grossesse de l'Impératrice Eugénie n'avait pas été heureuse; jusqu'au dernier moment on avait craint que la seconde n'eut pas un meilleur dénouement; cependant, elle était parvenue sans encombre jusqu'au neuvième mois. Il ne restait plus d'inquiétude sérieuse que sur la question de savoir s'il naîtrait un prince ou une princesse. Avec nos habitudes de loi salique, un prince seul pouvait assurer le lendemain d'une dynastie.

Bien des personnes se plaisent à dire aujourd'hui qu'elles n'ont jamais pensé que Napoléon III pût fonder une dynastie; l'état fiévreux où l'on a vu la ville de Paris et la France entière, quand se répandit la nouvelle que l'Impératrice était prise des premières douleurs, montre qu'à ce moment on était bien dans l'attente d'un successeur à l'Empire. Si on jugeait difficile, dans un pays sujet comme le nôtre à des révolutions périodiques, d'assurer au fils la succession de son père, on jugeait du moins très-avantageux d'être en mesure de perpétuer, avec

le régime, les grandeurs et les prospérités de la nation.

Dans tous les cas, on peut affirmer que ceux-là mêmes, qui osaient le moins espérer la consolidation de la dynastie napoléonienne, souhaitaient qu'il naquît un prince à Napoléon III. D'un autre côté les irréconciliables ennemis de ce souverain, ceux qui lui gardaient rancune de les avoir exilés, ou seulement emprisonnés pendant une heure, et qui réfléchissaient déjà aux moyens de se venger; les partisans obstinés de la République, les parlementaires qui voyaient leur règne pour longtemps interrompu, ou les fidèles amis de la monarchie traditionnelle, ne regardaient point comme chose indifférente le sexe de l'enfant que l'Impératrice Eugénie allait mettre au monde. Cet enfant était l'espoir de tout le parti de l'ordre; i était un sujet de crainte pour tous ceux qui avaient intérêt à de nouveaux bouleversements.

On fut averti de la prochaine délivrance de l'Impératrice, par des symptômes qui s'étaient produits dans la matinée du 15 mars. Aussitôt, prévenus de ce qui se préparait, les grands corps de l'Etat se rendaient aux Tuileries et s'y établissaient, pour ainsi dire, en permanence. Le Sénat était conduit par M. Troplong, le Corps Législatif, par le comte de Morny, et le Conseil d'Etat, par M. Baroche. Il y

avait beaucoup d'autres personnages, les membres du corps municipal de Paris, les dignitaires du clergé, des officiers de l'armée.

Les salons, trop étroits pour contenir cette affluence, étaient aussi bien remplis que pour une fête. C'est au dehors surtout que l'on voyait se manifester le plus d'empressement et le plus d'anxiété. Du côté du Carrousel on ne pouvait empêcher la foule de stationner devant les grilles, et d'importuner de questions les factionnaires et les serviteurs du palais.

Toute la journée se passa dans cette attente. Le soir l'Impératrice n'était pas encore délivrée. L'Empereur donna congé aux corps constitués qui allèrent prendre un peu de repos ; mais, il ne put défendre aux curieux de stationner sur le Carrousel. Durant toute la nuit il y en eut qui, l'œil fixé sur les fenêtres éclairées des appartements, suivaient par la pensée toutes les phases de ce douloureux enfantement.

Il n'en est point dans notre histoire qui ait intéressé plus vivement la population. Ni le roi de Rome, quand la Providence accorda au premier Napoléon ce gage de perpétuité, ni le duc de Bordeaux, quand la dynastie des Bourbons vit fleurir ce frais rejeton sur sa tige vieillie, ne furent attendus avec plus

d'anxiété, ni salués à leur naissance avec de plus vifs transports.

L'Impératrice souffrait beaucoup ; ses douleurs rappelaient celles de Marie-Louise. Elles arrivaient d'ailleurs dans le même mois de l'année à quatre jours d'intervalle du 20 mars. C'était comme en 1811, un baron Dubois, assisté d'un docteur Corvisart qui présidait aux couches impériales. Napoléon III, aussi inquiet que l'était, dans les mêmes circonstances, Napoléon I<sup>er</sup>, ne perdit pas cependant son calme habituel ; il encourageait les médecins et prodiguait lui-même les soins les plus tendres à l'Impératrice.

Il n'eut pas besoin de dire au baron Dubois ce que le fondateur de sa race avait dit au célèbre praticien : « figurez-vous que vous accouchez une marchande de la rue Saint-Denis ; vous n'y pouvez pas davantage, et, en tous cas, sauvez la mère. » Si laborieuses qu'aient été ces couches, les médecins ne se trouvèrent pas un seul moment dans la terrible alternative de sacrifier une existence pour sauver l'autre.

A trois heures du matin l'Impératrice fut en proie à de nouvelles crises plus aiguës et sans plus de résultat que les précédentes ; à trois heures un quart, les médecins la délivrèrent.

En proie aux plus vives inquiétudes, l'Empereur attendait ce dénouement dans une pièce voisine. C'est là que M. Abbatucci, garde des Sceaux, vint lui annoncer qu'il avait un héritier. On était au 16 mars, dimanche des Rameaux.

Aussitôt des officiers d'ordonnance coururent à franc étrier avertir le président du Sénat, le président du Corps législatif et la Municipalité. Paris se réveilla avec cette bonne nouvelle que lui apporta dès six heures le canon des Invalides. Comme pour la naissance du roi de Rome, il avait été convenu d'avance que si le nouveau-né était un enfant mâle on tirerait non pas vingt-un, mais cent-un coups de canon; aussi, dans chaque maison, les Parisiens arrachés à leur sommeil par ce majestueux signal, comptaient-ils, avec une curiosité inquiète, les salves d'artillerie.

Quand ils eurent constaté qu'elles dépassaient le chiffre de vingt-un, ils sortirent tout joyeux de leurs demeures, se répandirent dans les rues et sur les places. Le sentiment public se traduisait ce jour-là, dans une forme un peu vulgaire; on se disait en s'abordant : « A-t-il de la chance! »

Je relève à dessein cette parole; elle témoigne du degré de confiance que le peuple de Paris avait, en mars 1856, dans l'avenir de la dynastie. Elle n'a rien de commun avec le cri présomptueux que le

poète place dans la bouche du grand Napoléon ; aucun Français n'ose dire : « l'avenir est à moi » ; mais du nord au midi, de l'est à l'ouest, tous les Français répétèrent : « a-t-il de la chance ! »

Cela signifiait que Napoléon III, vainqueur de l'anarchie, vainqueur des Russes, restaurateur du prestige français et de l'idée monarchique, gratifié par la Providence d'un héritier, réunissait toutes les garanties de force et de durée qui raffermissent un trône. Il avait non-seulement les succès que donnent l'intelligence, le patriotisme et la fermeté du caractère et qui sont, pour ainsi dire, du domaine de l'homme ; mais encore ces autres succès qui ne dépendent point de sa volonté et qui semblent être la marque d'une protection surnaturelle.

Les masses ne se défendent point de ces sortes de superstition ; elles aiment à constater que l'homme qu'elles ont élu est bien l'homme que la Providence elle-même avait destiné au gouvernement. Le peuple chez qui ce bon sentiment ne serait point ébranlé par le premier revers, serait un peuple vraiment sage et toujours supérieur à la mauvaise fortune.

Le canon des Invalides ne fut point seul à saluer la naissance du fils de l'Empereur. Sur les rivages lointains de la mer Noire, cinq cent mille hommes attendaient, l'arme au pied, que la paix succédât



à l'armistice. L'artillerie française ayant tiré ses salves, l'artillerie anglaise et l'artillerie sarde lui répondirent. Les Russes eux-mêmes ne voulurent point rester étrangers à la fête ; leurs canons qui avaient couché par terre tant de Français, et que les nôtres avaient réduits au silence, se mirent à tonner, eux aussi, en l'honneur du Prince Impérial.

Ce fut donc au milieu des saluts de quatre armées réunies, que le trône de France vit apparaître son héritier ; on peut dire que jamais fils de prince ne reçut pareils honneurs. Ce qu'il y avait surtout de touchant, c'était de voir cette artillerie jusqu'alors si meurtrière, et ces canons si pleins de rage les uns contre les autres, s'adoucir tout-à-coup et fraterniser devant un berceau.

Il y avait ailleurs d'autres heureux présages ; la religion elle-même apportait les siens. L'ordinaire de la fête des Rameaux ne fait-il point le récit de l'accueil que reçut Jésus lorsqu'il entra dans Jérusalem ? Le peuple se porta au-devant de lui et cria pendant qu'il passait : « Hosannah ! béni soit celui qui vient au nom du Seigneur ! » Voilà ce que l'Église a chanté devant le berceau du Prince Impérial.

De son côté, le peuple de Paris ne ménagea point ses ovations. Dès le matin du 16 mars, les maisons se

pavoisèrent ; on dressa des mâts vénitiens sur la place de la Bourse et sur les boulevards. Des banderolles que le vent caressait portaient jusqu'aux faites des monuments les vivats pour l'Empereur, pour l'Impératrice, pour leur fils.

Sur plusieurs de ces oriflammes, on lisait une inscription qui donnait la mesure exacte de l'allégresse publique et des motifs où elle se fondait : *Ordre, crédit, sécurité, prospérité*. Le prince qui venait de naître assurait à la France ces trois conditions essentielles de son bonheur. On pouvait voir que, si parfois, les gens de Paris s'irritent ou s'exaltent sans raison, le jour où ils cédèrent à ces transports, ils le firent à bon escient.

Dans le cours de cette journée, les médecins, pour satisfaire au désir de la foule, émirent d'heure en heure un bulletin de santé des plus satisfaisants sur l'état de la mère et du nouveau-né. L'Impératrice, tout entière à la joie de sa délivrance, avait oublié ses souffrances. Comment aurait-elle faibli devant cette épreuve de la maternité, celle qui plus tard eut l'âme assez forte pour supporter les plus grandes afflictions qui puissent atteindre une souveraine ?

Le jeune Prince était magnifique ; ses mouvements, ses belles couleurs et jusqu'à ses cris



indiquaient une très-forte disposition à vivre. Vers le milieu du jour, le Pape lui envoya sa bénédiction par le télégraphe ; on l'ondoya, et on le mit en état d'attendre le baptême qui ne devait pas avoir lieu avant le mois de juin.

Où la joie fut la plus vive, c'est lorsque M. de Morny fit part de la nouvelle aux membres du corps législatif. Ils s'étaient réunis extraordinairement à neuf heures du matin. Le comte de Morny avait à peine commencé de parler que les députés lui coupèrent la parole pour crier : Vive l'Empereur ! La salle des séances, les tribunes, les couloirs, les Passerlus furent remplis de ce vif enthousiasme. Le président voyant qu'il ne pourrait achever son discours, se contenta d'ajouter en souriant : « Je vois, messieurs, que vous partagez la joie de toute la France. » Cela dit, il leva la séance. Les mêmes démonstrations éclatèrent au Sénat.

Le soir, Paris s'illumina jusque dans les faubourgs où aucun agitateur n'eût osé s'aventurer. L'Empereur nomma le docteur Paul Dubois, commandeur de la Légion-d'Honneur. Il préleva cent mille francs sur la liste civile pour les bureaux de bienfaisance des principales villes et communes où étaient situés les biens de la couronne ; il donna dix mille francs à la caisse de secours des auteurs dramatiques.

dix mille francs à la caisse de secours des gens de lettres, dix mille francs à la caisse de secours des artistes dramatiques, dix mille francs à la caisse de secours des musiciens, dix mille francs à la caisse de secours des artistes peintres, sculpteurs, graveurs et dessinateurs, dix mille francs à la caisse de secours des inventeurs et artistes industriels.

Il accorda aussi des grâces à huit cents forçats ou prisonniers de maisons centrales; il fit remise des amendes, amnistia les gardes nationaux réfractaires, six cent soixante-neuf soldats détenus dans les pénitenciers et une cinquantaine de matelots condamnés à diverses peines par les tribunaux de la marine.

De son côté, la municipalité de Paris avait voté cent mille francs pour payer les mois de nourrice en retard des enfants pauvres, et cent mille francs pour dégager des outils du Mont-de-Piété.

Tous les enfants venus au monde le même jour que le Prince furent dotés; ils devinrent comme ses frères, et leurs familles participèrent au bonheur de la famille Impériale.

C'est ainsi que fut signalé, dès son entrée dans la vie, l'héritier de l'Empire. Il y eut, sur tous les malheureux, un débordement de bienfaits; des joies

inconnues entrèrent dans les mansardes, dans les chaumières et jusque dans les cachots. Il s'éleva autour de ce berceau un concert de bénédictions et des souhaits du plus heureux présage. L'Empereur n'aurait point voulu que, lorsqu'il éprouvait une si grande joie, quelqu'un, en France, ressentât le moindre chagrin. S'il n'eut tenu qu'à lui, dans cette journée du 16 mars, il n'aurait point coulé une seule larme. Il ne fut jamais si bon, si indulgent, si prompt à s'attendrir; jamais, on peut le dire, il n'aima la France avec plus d'ardeur.

Napoléon III eut voulu l'identifier tellement avec son fils, qu'il ne pût jamais séparer ces deux amours; il mettait à les confondre, à les lier l'un à l'autre une sorte de frénésie.

Le *Moniteur* ne suffisait pas à enregistrer les grâces, les dons, les promotions. Quand il eut fait la part des malheureux, le souverain créa trois maréchaux de France : le général Randon, le général Canrobert et le général Bosquet. M. Achille Fould, ministre d'État, qui avait rédigé l'état-civil du Prince, et l'amiral Hamelin furent nommés grand-croix de la Légion d'Honneur.

Trois jours après que l'Impératrice fut délivrée et lorsqu'on eut acquis la certitude que cette délivrance

n'aurait point de traverses, on procéda aux réceptions officielles.

Le mercredi saint, l'Empereur se plaça debout devant le trône dans sa grande tenue et fut congratulé par le Sénat, le Corps législatif, le Conseil d'État, par les Magistrats de la Cour et des Tribunaux de première instance, par le Clergé, le Corps Municipal, l'Institut et même par la Garde nationale qui fut admise à un honneur dont elle devait plus tard se montrer si dédaigneuse.

De la Salle du Trône, les députations étaient conduites dans les appartements du Prince Impérial et défilaient devant lui. Là se trouvait M<sup>me</sup> l'Amirale Bruat, gouvernante des Enfants de France ; elle se tenait debout, la main appuyée sur le berceau où l'on voyait dans ses linges blancs entourés de fines dentelles, le jeune enfant endormi. Derrière M<sup>me</sup> l'amirale, étaient deux gouvernantes, M<sup>me</sup> Bizot et M<sup>me</sup> de Brancion.

Tout ce cérémonial fut bien réglé ; aucune infraction ne fut faite à l'étiquette, sauf peut-être par le prince, qui, pendant la réception, ne daigna point se réveiller un seul moment.

Le berceau où il dormait d'un sommeil si imperturbable était surmonté de la couronne impériale soutenue par la statue de la France ; des anges vol-

tigeaient au chevet et semblaient réaliser la jolie fiction du poète Reboul. On voyait aussi sur ce berceau la paix et la guerre.

La paix avait d'abord les yeux fermés et semblait dormir; la guerre au contraire avait été représentée les yeux ouverts et veillant. Lorsqu'il avait conçu l'idée de ces figures symboliques, l'artiste s'était inspiré des événements qui se passaient en Crimée. L'armistice et le traité de Paris lui firent changer ces dispositions. Quand le jeune Prince fut couché dans son berceau, ce n'était plus la guerre, c'était la paix qui avait les yeux ouverts.

A ses pieds un aigle accroupi sur ses serres semblait protéger son sommeil. La couchette elle-même affectait la forme d'une nacelle; elle était couverte de dorures et d'abeilles; c'était le don de la Ville de Paris, qui, de temps immémorial, s'est réservé la faveur de bercer les princes à leur naissance, sauf à faire chavirer, plus tard, le navire où elle les a endormis.

Dans cette réception du 18 mars, il se fit entre l'Empereur et les présidents des grands corps de l'Etat un nouvel échange de harangues. On y voyait éclater, tant du côté du souverain que du côté des personnages qui le félicitaient, les sentiments qui débordaient alors de toutes les âmes. A M. Troplong

Napoléon III répondit : « Le Sénat a partagé ma joie en apprenant que le ciel m'avait donné un fils, et vous avez salué comme un événement heureux la venue au monde d'un ENFANT DE FRANCE. »

L'Empereur expliqua qu'il se servait avec intention de ce mot. Napoléon I<sup>er</sup>, qui avait appliqué au nouveau système créé par la révolution tout ce que l'ancien régime avait de grand et d'élevé, avait repris cette ancienne dénomination des *Enfants de France*. Napoléon III prétendit avec raison que, lorsqu'il naît un héritier destiné à perpétuer un système national, cet enfant n'est pas seulement le rejeton d'une famille, mais il est véritablement encore le fils du pays tout entier : « Ce nom, ajouta l'Empereur, lui indique ses devoirs. »

Il termina en disant : « Si cela était vrai sous l'ancienne monarchie qui représentait plus exclusivement les classes privilégiées, combien à plus forte raison aujourd'hui que le Souverain est l'élu de la nation, le premier citoyen du pays et le représentant des intérêts de tous. »

L'Empereur pouvait-il justifier en termes plus nets et avec de meilleures raisons l'application qu'il fit à son fils du titre d'Enfant de France employé jusqu'à lors pour désigner les Dauphins ? Il désirait beaucoup d'ailleurs que la France adoptât le prince qui venait



de naître, qu'elle le regardât comme sien, et acquit ainsi le droit de disposer de lui comme elle l'entendrait, selon ses besoins et ses volontés.

Dans sa sollicitude paternelle, Napoléon III qui attribuait à la France des droits sur son fils, n'entendait point dispenser celle-ci de tout devoir à l'égard du Prince; il n'admettait certainement pas que ces droits pussent jamais autoriser la nation à laisser l'Enfant de France en exil alors que d'autres princes, dépourvus de liens aussi étroits avec leur pays, jouiraient de tous les privilèges de leur rang et se poseraient partout en prétendants, hormis devant le suffrage universel.

La réponse de l'Empereur à l'allocution du président du Corps législatif, ne fut pas moins remarquable que la réponse qu'il fit au président du Sénat. Napoléon III exprima de nouveau la pensée qui se trouvait dans toutes les harangues et dans toutes les manifestations de cette journée; il parla de la perpétuité que la naissance d'un héritier assurait à son système; mais, où sa sagesse et la clairvoyante philosophie qu'il pratiquait toujours, brillèrent le mieux, ce fut lorsqu'il fit un triste retour sur la destinée de ceux qui, nés dans le même palais et dans les mêmes circonstances que son fils, avaient été emportés par les révolutions loin de leur berceau.

L'Empereur eut à ce moment comme une rapide vision des tribulations à venir. Il se rassura cependant, ou plutôt il parut se rassurer : « Si j'espère pour mon fils un sort plus heureux, dit-il, c'est que, d'abord, confiant dans la Providence, je ne puis douter de sa protection en la voyant relever par un concours de circonstances extraordinaires tout ce qu'il lui avait plu d'abattre il y a quarante ans, comme si elle avait voulu vieillir par le martyre et par le malheur une dynastie sortie des rangs du peuple. »

Ce qui suit mérite encore plus d'attention. Napoléon III trace une ligne de conduite que ses ennemis lui reprochent de n'avoir point suivie, oubliant que, dans tout ce qu'il entreprit au dedans comme au dehors, l'Empereur céda aux vœux imprudents de la France qui eut toujours une passion malheureuse pour de prétendues libertés, et qui ne cessa de courir après la gloire militaire :

« L'histoire, dit-il, a des enseignements que je n'oublierai pas. Elle me dit d'une part qu'il ne faut jamais abuser des faveurs de la fortune, de l'autre qu'une dynastie n'a de chance de stabilité que si elle reste fidèle à son origine. Cet enfant que consacrent à son berceau la paix qui se prépare, la bénédiction du Saint-Père apportée par



« l'électricité une heure après sa naissance, enfin les  
« acclamations de ce peuple français que l'*Empereur*  
« a tant aimé, cet enfant, dis-je, sera digne, je l'es-  
« père, des destinées qui l'attendent. »

A peine Napoléon III eut-il reçu les félicitations et les hommages des représentants de la nation française, qu'il vit arriver devant lui les représentants des puissances de l'Europe. Il fallait bien que celle-ci montrât à l'élu de huit millions de Français et au vainqueur de Sébastopol combien elle désirait voir se perpétuer un gouvernement qui avait rendu tant de sécurité aux dynasties et aux États.

C'est pourquoi tous les membres du congrès s'étant rendus aux Tuileries, le comte Walewski qui les conduisait exprima de leur part à l'Empereur, « les sentiments, les espérances, la joie » qu'inspirait de toutes parts l'heureux événement de la naissance du Prince. « En assurant, en consolidant la dynastie Napoléonienne, dit le comte Walewski, la Providence donne au monde entier un nouveau gage de sécurité et de confiance. »

Les autres membres du corps diplomatique qui ne faisaient point parti du congrès arrivèrent ensuite ; le nonce du Pape présenta au souverain leurs félicitations au sujet de la naissance du Prince Impérial. Ce devoir accompli, les ambassadeurs, tou-

jours conduit par le nonce, demandèrent à être admis devant le Prince Impérial qui les reçut comme il avait reçu quelques heures auparavant les sénateurs et les députés.

Tous les ministres écrivirent des circulaires. Le ministre de l'Intérieur s'adressant aux préfets leur dit que les huit millions de suffrages du plébiscite avaient rétabli par avance l'héritage impérial. M. Billaut invitait ses subordonnés à se concerter avec les autorités civiles et militaires pour remercier du bonheur qui arrivait à la France « le Dieu qui tient dans ses mains les destinées des Empires. »

M. Fortoul, ministre de l'instruction publique et des cultes, écrivit aux évêques pour leur demander un *Te Deum* que tout le clergé chanta d'enthousiasme. Il y avait dans cette circulaire de M. Fortoul cette phrase fort délicate à l'adresse de l'Impératrice : « L'Impératrice qui mettait son bonheur à soulager les douleurs des mères en partagera désormais les joies. »

Ces joies furent si grandes, qu'elles débordèrent en bienfaits sur les Sociétés de Charité maternelle sur les Salles d'Asile, sur les Crèches. L'Impératrice Eugénie sembla vouloir généraliser sa maternité ; elle eut le monopole de la bienfaisance sur les mères et sur les petits enfants ; elle connut des

satisfactions intimes qu'elle n'avait jamais éprouvées, pas même le jour où une rare destinée l'appela aux honneurs du plus beau trône de l'Europe.

Sa Majesté, que son naturel portait aux actes de bienfaisance, ne mit plus de bornes à sa bonté ; elle devint l'héroïque femme que la France a vue au chevet des cholériques à l'Hôtel-Dieu et à l'hôpital d'Amiens, la fondatrice et la protectrice d'une foule d'hospices et de tous les pauvres. L'amour maternel développa dans son âme les viriles énergies qui se sont montrées dans les heures cruelles ; si elles n'avaient été paralysées par de lâches défections, elles eussent mieux servi notre patrie que tous les expédients auxquels on eut recours.

Il n'y avait personne en France, aucun corps constitué, aucune corporation, hormis peut-être la corporation des avocats (qui n'a jamais de zèle que pour bouleverser les gouvernements) ; il n'y eut point de société savante ou autre, de tribunal, d'Académie qui ne participât aux joies patriotiques du 16 mars 1856. Les plus humbles localités, s'associèrent à ce mouvement qui fut comme un second plébiscite, plébiscite tel que jamais monarchie constitutionnelle ni république modérée n'en ont obtenu et n'en obtiendront en ce beau pays.

Je ne puis citer ni même résumer ces adresses.

Les premières qui parvinrent émanaient des cours impériales et des tribunaux civils, de cette magistrature qui, plus tard, devait avoir l'insigne honneur d'être outragée par la pire des révolutions et atteinte dans son inamovibilité presque en même temps que la dynastie impériale était déclarée déchuë. Si les formules de respect et de dévouement ne furent pas toutes les mêmes, les sentiments ne différaient point.

La cour impériale de Paris ne pensait pas autrement que la cour impériale de Besançon, que les cours impériales de Pau, de Lyon, de Bourges. Les unes et les autres s'accordaient à voir dans la naissance du Prince, ce que déjà les ministres, les ambassadeurs, le peuple tout entier y avaient vu, la consolidation de la dynastie.

Tel était aussi le sentiment des conseils municipaux. Il en existait alors qui différaient beaucoup de ceux que la république provisoire a laissé se former. Pour ne parler que de la municipalité lyonnaise, qui n'était pas en 1856 sous la domination de la rue Grolée, il importe de rappeler avec quel empressement elle s'associa au bonheur de la famille impériale et de la France : « De toutes les cités de l'Empire, disait l'adresse lyonnaise, la ville de Lyon est peut-être celle qui doit le plus à votre

glorieuse dynastie. Depuis près d'un siècle, elle n'a trouvé que sous son égide des jours complètement exempts de troubles civils, etc., etc.

Il est triste de penser combien, depuis la dernière république, la ville de Lyon semble avoir perdu le souvenir de ces déclarations. On pourrait se livrer à des réflexions aussi pénibles sur les villes d'Avignon, de Marseille, de Bordeaux, de Toulouse, de Nantes, de Rouen, de Metz. En leur remettant sous les yeux les beaux sentiments que l'on exprimait alors en leur nom et qu'elles se gardaient bien de démentir, on réveillerait peut-être des souvenirs que les troubles de la guerre et des révolutions ont emportés.

Tout en France retentissait du même cri; si l'on prêtait l'oreille aux harangues qui se débitaient dans les assemblées publiques, dans les banquets et presque dans les prônes, on était poursuivi de cette pensée et de cette espérance que la naissance d'un prince comblait le vœu de la France et assurait son avenir. On répétait cela en prose et en vers.

En prose, M. Rouher alors ministre de l'agriculture et du commerce, le disait éloquemment aux agriculteurs dans un concours qui se tint à Poissy :  
« Dieu, disait-il, en bénissant un pieux dévouement  
« et de saintes douleurs, vient de donner un nou-

« veau rejeton à cette dynastie sortie des rangs du  
 « peuple, et vieillie par le malheur et le martyre,  
 « suivant une expression auguste; dynastie que la  
 « France aime, non-seulement à raison de ces titres  
 « sacrés qui lui rappellent ses propres malheurs,  
 « mais parce qu'elle a vu naître et se rajeunir le  
 « génie et la gloire qui l'avaient fondée. »

La Société des gens de lettres, qui ne songeait pas encore à se faire présider par M. Victor Hugo, et la Sociétés des auteurs dramatiques ne furent point les dernières à louer l'Empereur; elles s'en acquittèrent si bien qu'il fut possible un moment d'espérer que les gens de plume et les artistes seraient de fermes soutiens du trône.

Plusieurs poètes accordèrent leur lyre. De ce nombre fut Théophile Gautier qui, dans des stances d'un sentiment exquis et d'un son très pur, célébra la *Nativité* :

Au vieux palais des Tuileries,  
 Chargé déjà d'un grand destin,  
 Parmi le luxe et les féeries  
 Un enfant est né ce matin.

Aux premiers rayons de l'aurore,  
 Dans les rougeurs de l'Orient,  
 Quand la ville dormait encore,  
 Il est venu frais et riant.

Les cloches à pleines volées  
 Chantent aux quatre points du ciel ;  
 Joyeusement leurs voix ailées  
 Disent aux vents : Noël, Noël ;

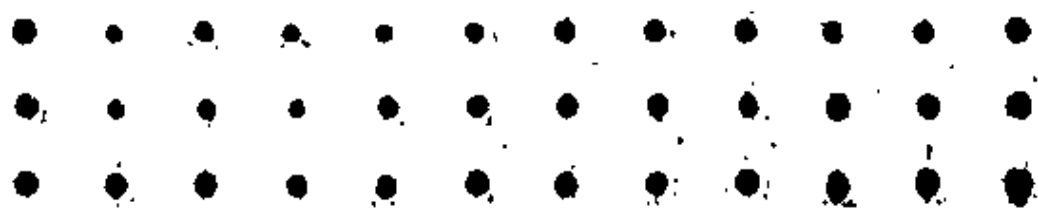
Et le canon des Invalides,  
 Tonnerre mêlé de rayons,  
 Fait partout aux foules avides  
 Compter ses détonations.

Au bruit du fracas insolite  
 Qui fait trembler son piédestal.  
 S'émeut le glorieux stylite  
 Sur son bronze monumental.

Les aigles du socle s'agitent,  
 Essayant de prendre leur vol,  
 Et leurs ailes d'airain palpitent  
 Comme au jour de Sébastopol,

Mais ce n'est pas une victoire  
 Que chantent cloches et canons ;  
 Sur l'Arc-de-Triomphe, l'histoire  
 Ne sait plus où graver des noms !

C'est un Jésus à tête blonde  
 Qui porte en sa petite main,  
 Pour globe bleu la paix du monde,  
 Et le bonheur du genre humain.





Qu'un bonheur fidèle accompagne,  
L'Enfant Impérial qui dort,  
Blanc comme les jasmins d'Espagne,  
Blond comme les abeilles d'or!

Oh! quel avenir magnifique  
Pour son enfant a préparé  
Le Napoléon pacifique,  
Par le vœu du peuple sacré!

Jamais les discordes civiles  
N'y feront, pour des plans confus  
Sur l'inégal pavé des villes  
Des canons sonner les affûts.

. . . . .  
. . . . .

Et toi dans l'immensité sombre  
Avec un respect filial  
Au milieu des soleils sans nombre  
Cherche au ciel l'astre impérial.

Suis bien le sillon qu'il te marque  
Et vogue fort du souvenir,  
Dans ton berceau devenu barque  
Sur l'océan de l'avenir!

De son côté le poète Barthelémy se hâta de  
chanter Napoléon IV.

Que nous annonce-t-il ce canon triomphant?  
Quelle faveur du sort nous visite?... Un enfant,  
Un enfant!... Écoutons!... La salve continue  
Ses coups précipités jaillissent dans la nuit;



Pour la centième fois l'atmosphère a frémi  
 Ah ! nos vœux ne sont pas exaucés à demi.  
 Dans son pressentiment le peuple était prophète.  
 Illuminons nos murs du pavé jusqu'au faite !

C'est celui que la France appelait à genoux :  
 Un fils pour l'Empereur, un Empereur pour nous.

Au bruit de cette volée,  
 Le vieil Empereur géant,  
 Du fond de son mausolée,  
 S'est levé sur son séant.  
 Il voit au front de sa race  
 Le doigt du destin qui trace,  
 Un indélébile sceau :  
 Et lentement il retombe,  
 Dans sa triomphante tombe,  
 Consolé par un berceau.

• Il y avait dans cette ode, des beautés de toute sorte qu'il n'est pas inopportun de remettre en lumière ; elles touchent à des croyances politiques alors fort en honneur, et capables encore de réveiller les fibres populaires.

Quand un ordre nouveau hors du passé se fonde,  
 Quand les flots soulevés se roulent en avant,  
 Quand les peuples fiévreux courent en poursuivant  
 Des horizons lointains qui n'ont plus de barrière,  
 Alors, le bras levé, Dieu repousse en arrière,  
 Les Rois qui se traînaient un bâton à la main ;  
 Alors des conducteurs, qui savent le chemin

Des étendards vivants que l'orage déroule,  
 Des chefs de dynastie acclamés par la foule,  
 Montent à la hauteur des temps que nous crions ?  
 C'est l'heure des Césars et des Napoléon.

Puis, le poète salue l'Enfant Impérial ; il lui dit :

Souris au père idolâtre  
 Qui t'a construit un théâtre  
 Digne de ta royauté.

Tu comprendras plus tard quelle France il t'a faite,  
 Vois comme elle t'accueille en ses habits de fête,  
 Dans Paris constellé de monuments nouveaux,  
 De temples, de palais, de Louvres sans rivaux ;  
 Elle a refait pour toi les merveilles lointaines,  
 Les splendeurs que sema Périclès dans Athènes ;  
 Celles que Rome, autour de son vieux Panthéon,  
 Vit s'élever depuis Titus jusqu'à Léon.  
 Elle t'accueille au bruit des grandes découvertes

• • • • •  
 • • • • •

Elle t'accueille au sein des fortes alliances,  
 Fière d'avoir éteint les vieilles méfiances,  
 Fière après un long deuil, d'avoir repris le rang  
 Où l'avait fait asseoir Napoléon le Grand.

Voilà ce qu'on pensait alors de l'Empire. Le diapason de cette poésie ne parut pas trop élevé ; il était dans le ton des sentiments et des aspirations de presque tous les Français. M. Camille Doucet ne fut pas moins bien inspiré que les autres poètes ; son ode figura au *Moniteur*, où l'on put lire aussi

des chants qui, à défaut de génie poétique, témoignèrent des bons sentiments de leurs auteurs.

Toujours est-il que, du côté populaire et national, la naissance du Prince Impérial obtint des adhésions chaleureuses et fit naître des espérances que la Providence elle-même semblait prête à seconder.

L'Empereur et l'Impératrice ne voulurent rien négliger pour se la rendre propice ; ils avaient depuis longtemps conçu le projet de donner pour parrain à leur enfant, si c'était un Prince, le Souverain-Pontife lui-même.

Les relations avec le Saint-Siège étaient alors en meilleur état qu'elles ne le furent plus tard, après la guerre d'Italie. Pie IX ne pouvait oublier qu'il avait été réintégré dans la ville éternelle par le gouvernement de Napoléon, et que, depuis 1849, la France tenait garnison à Rome. Le chef de l'Église n'avait pas oublié non plus de quelle protection Napoléon III avait entouré le clergé français, la part qu'il lui avait faite dans l'enseignement public et jusque dans les grands corps de l'État où figuraient de droit tous les cardinaux.

Sa Sainteté n'avait donc aucun prétexte de refuser à son protecteur, devenu, par ses derniers succès, un des souverains les plus puissants de l'Europe, de servir de parrain à son fils. La demande

même qu'on lui en adressait n'était-elle pas de la part de Napoléon III, un hommage rendu au chef de l'Eglise et à la religion ?

Aussitôt après ses couches, l'Impératrice avait reçu de Rome la Rose d'or. Ce fut sous les plus favorables auspices que des négociations s'ouvrirent avec la cour pontificale. Entamées officiellement après la naissance du Prince, elles ne tardèrent pas à aboutir.

Un moment on espéra que Sa Sainteté viendrait elle-même à Paris ; mais le grand âge du Saint-Père, le mauvais état de sa santé, le souvenir de Pie VII, peut-être aussi la crainte de rendre jalouses d'autres puissances catholiques, détournèrent Pie IX de faire le voyage de France.

Il donna procuration au cardinal Patrizzi, qui vint à Paris, en qualité de légat, pour tenir l'Enfant Impérial sur les fonds baptismaux. Cette cérémonie eut lieu dans l'église Notre-Dame, le 15 juin, trois mois jour pour jour après la naissance du Prince. Ce fut une des plus belles que Paris ait vues pendant les dix-huit années du règne, non-seulement à cause de la pompe extraordinaire dont elle fut entourée ; mais surtout à cause de la part qu'y prirent les habitants de Paris et toute la France.

La journée fut superbe comme toutes les journées où l'Empire célébrait une fête. On tira le canon dès

le matin, ni plus ni moins que pour la naissance et l'on ordonna un cortège composé des plus beaux carrosses de gala, sculptés, armoriés, empanachés et embellis de dorures jusque sur les roues. Les chevaux étaient couverts de carapaçons superbes, cramoisis et semés d'abeilles d'or. Les abeilles étaient partout, sur les tentures, sur les toilettes, sur les voiles ; il y en avait tellement qu'on aurait cru les entendre bourdonner.

Les carrosses étaient remplis des officiers de la cour dont la charge, ce jour-là, ne fut point simplement honorifique. Grands et petits écuyers, grand veneur, qui n'étaient rien moins que des maréchaux de France ; officiers d'ordonnance, chambellans de tout grade ; préfet et maréchal du palais, tous costumés de rouge, de violet et d'azur ; dames d'honneur en splendides toilettes, parées de fleurs et de bijoux ; gouvernantes et sous-gouvernantes avec les attributs de leurs fonctions, aides de camp ornés de beaux plumages ; cortège de ministres reluisants de broderies ; telle était la brillante théorie que la foule voyait défiler à travers une haie de troupes qui commençait aux Tuileries et finissait au parvis Notre-Dame.

Il y avait du monde à toutes les fenêtres et jusque sur les toits. La foule s'étouffait elle-même,

*Ver*

tant elle était prise du désir de voir le défilé du baptême. Du plus loin qu'elle voyait arriver les carrosses elle criait : « Vive l'Empereur ! » et lorsqu'ils passaient, ses acclamations tenaient du délire. C'est ainsi que furent saluées, l'une après l'autre, les voitures qui portaient les personnes de la cour ; on en comptait bien une douzaine. Il y en avait une tout exprès pour l'Empereur et l'Impératrice et une autre attelée de huit chevaux pour le prince que portait Mme l'amirale Bruat, ayant près d'elle les deux sous-gouvernantes et la nourrice, jeune Bourguignonne endimanchée. A travers les glaces du carrosse on voyait, dans ses atours de dentelles et de ruches blanches relevées de rubans bleus, le visage frais et souriant, de l'auguste *bambino* à qui l'on rendait ces honneurs magnifiques. Il était voituré vers l'église métropolitaine au bruit des musiques militaires, des salves d'artillerie et des acclamations du peuple.

Lorsque l'on fut arrivé devant la cathédrale, l'archevêque de Paris et tout le clergé y vinrent recevoir l'Empereur et l'Impératrice qui pénétrèrent dans l'église sous un dais porté par les chanoines.

Le parrain et la marraine les attendaient ; le premier avait été reçu avec les honneurs que l'on aurait rendus au Souverain-Pontife en personne. Quand l'Empereur et l'Impératrice entrèrent dans le chœur,



ils virent le cardinal légat assis sur le trône disposé pour lui derrière le maître-autel. La marraine était la reine de Suède et de Norwége; elle était représentée par la grande duchesse Stéphanie de Bade, comme Pie IX par le cardinal Patrizzi.

La cérémonie ne commença qu'à six heures du soir; elle fut réglée de la même manière que l'avait été le baptême du duc de Bordeaux. A cette différence près que le service était fait par une aristocratie différente, la fête eut autant de solennité et même plus de grandeur. L'héritier de Charles X avait dû se contenter du froid entourage de la cour et des honneurs civils et militaires commandés pour la circonstance; mais il n'eut à son baptême ni le Pape, ni le peuple.

L'Empereur parut au baptême de son fils rayonnant de joie et d'espoir. Il ne pensait pas qu'il y eût de meilleure garantie de durée pour une dynastie que l'assentiment populaire et la protection divine.

Après que les onctions de l'ondoiement furent achevées, il prit l'enfant dans ses bras et l'éleva à la hauteur de son visage pour le montrer *urbi et orbi*. Son regard ordinairement si froid s'était animé. On y voyait briller la fierté, l'attendrissement et une merveilleuse sérénité.

Cette élévation de l'enfant appartenait, selon l'étiquette, à l'Impératrice; mais S. M. était si émue

qu'elle ne se sentit point la force de l'accomplir. On la voyait, à côté de l'Empereur, resplendissante de beauté, mais pâle et dans les larmes. En proie à des émotions muettes, elle savourait les douceurs et les triomphes d'une maternité qui donnait un héritier aux Napoléons, à la France un gage de repos, à l'Église un fils soumis et un défenseur.

Ce moment fut le plus touchant de la cérémonie; malgré la sainteté du lieu, les assistants ne purent se retenir de crier : Vive l'Empereur ! vive l'Impératrice ! vive le Prince Impérial ! Dans ce bel élan d'enthousiasme, on vit s'agiter les têtes mitrées des trente prélats qui entouraient le trône du cardinal Patrizzi ; les hauts fonctionnaires tendaient les mains vers l'Empereur ; ils acclamaient avec ardeur le nouveau-né. Les dames n'étaient guère plus maîtresses d'elles-mêmes ; elles s'étaient levées et pleuraient d'émotion.

On emporte cérémonieusement le Prince dans la chambre qu'on lui avait préparée derrière le chœur ; on l'y laisse reposer quelques instants ; puis on le remet dans son carrosse à huit chevaux qui le ramène aux Tuileries. Pendant ce temps, le cardinal légat entonne le *Te Deum* ; l'archevêque de Paris fait signer à l'Empereur sur les registres de Saint-Germain-l'Auxerrois et en présence du curé de cette paroisse



l'acte de baptême du Prince. Le cardinal et la princesse Stéphanie, le premier pour le parrain, la seconde pour la marraine, signent également sur ce registre; tout se termine par la bénédiction pontificale.

En sortant de Notre-Dame, Leurs Majestés vont dîner à l'Hôtel de Ville où la Municipalité les a conviés. Les princes, les princesses de la maison et beaucoup de personnages officiels sont de ce banquet qui se donne au bruit des orchestres et des cantates dans l'éblouissante galerie dont le pétrole de la Commune a fait un amas de ruines.

Cette galerie est comme le foyer de la fête; de là part comme un fleuve de réjouissances et de lumières qui se répand dans les rues et à travers les monuments, embrase les frontons et les corniches de l'Hôtel de Ville, la vieille tour Saint-Jacques, tous les édifices publics et les maisons particulières. On n'a jamais vu Paris dans une si grande joie.

Lorsque l'Empereur et l'Impératrice sortent de l'Hôtel de Ville pour retourner aux Tuileries, les vivats redoublent. Qui aurait cru que ce peuple pût être jamais accessible à d'autres sentiments qu'à des sentiments d'amour et de dévouement pour un jeune Prince qui le mettait en de tels transports?

Les fêtes durèrent jusqu'au 17 juin : le 16, il y eut tout le long du jour des spectacles forains, des re-

présentations gratuites dans les théâtres et des jeux de toute sorte ; on lançait des ballons chargés de dragées du baptême qui descendaient ensuite, dans des parachutes, sur la multitude. Le vent emporta quelques ballons sur les villes de province qui ne virent point, sans en être émerveillées, cette manne leur tomber du ciel.

La nuit venue, rien ne fut plus beau que le feu d'artifice tiré sur le quai d'Orsay ; il représentait un baptistère, la cathédrale tout entière avec ses clochetons aigus et ses vitraux ; une cascade de feu tombait des balustres du pont dans la Seine et embrasait les eaux.

Les illuminations étaient encore plus considérables que la veille ; elles s'étendaient le long de la rue de Rivoli et jusque dans les Champs Elysées où l'on voyait étinceler le palais de l'Industrie. Les verres de couleur, les girandoles, les lustres remplissaient la grande avenue dont ils faisaient une voie flamboyante terminée au rond-point par un portique embrasé.

Dans d'autres quartiers, il y avait des illuminations plus modestes, mais d'une signification plus touchante ; elles consistaient en humbles chandelles de suif que des familles pauvres allumaient à leurs fenêtres. Dans les faubourgs, on pouvait voir des façades

éclairées de la sorte du rez-de-chaussée jusqu'aux mansardes. La fête avait ce caractère national qui marquait, au début du règne, toutes les fêtes publiques et qui s'effaça, plus tard, lorsque le peuple, égaré par de mauvais conseillers, méconnut les bienfaits dont il était comblé et ceux que l'avenir lui réservait.

Certes dans les cérémonies de la naissance et du baptême, il eut une aussi belle part de largesses qu'il pouvait l'espérer. Aucun souverain, sans en excepter les plus magnifiques, ne lui prodigua, avec tant de réjouissances et d'agrémens divers, de plus fortes sommes d'argent; aucun ne le dota de ces fondations utiles qui devaient rendre permanent le bienfait impérial.

J'ai parlé des dons accordés par l'Empereur, le lendemain de la naissance du Prince Impérial, à divers établissemens de bienfaisance et à des sociétés mutuelles. La ville de Paris ayant aussi voté 600,000 francs pour le berceau de l'enfant, on lui fit une couche moins dispendieuse et les six cent mille francs furent appliqués par l'Impératrice à des œuvres de bienfaisance pour les enfans du peuple.

Après le baptême, la source des dons se rouvrit et se répandit plus abondante que jamais. Une souscription avait été ouverte à Paris dans le but d'offrir à l'Impératrice et au Prince Impérial un

témoignage de gratitude. Pour que cette souscription fut accessible à toutes les bourses, les comités organisés sous la direction des maires avaient fixé la limite de la souscription individuelle entre cinq et vingt-cinq centimes.

Avec ces sous et deniers, on arriva au chiffre de quatre-vingts mille francs ; ce qui, en bonne arithmétique, donne un total de six cent mille souscriptions. Ce n'était pas encore le temps où M. Barodet trouvait à Paris cent quatre-vingt mille électeurs. Quand on fit part à l'Impératrice de ce résultat, Sa Majesté répondit par l'entremise de M. Billaut, ministre de l'intérieur, qu'elle garderait avec reconnaissance les volumes contenant les six cent mille signatures, mais qu'elle appliquerait les quatre-vingt mille francs aux sociétés de charité maternelle dont elle était la patronne.

« L'Impératrice, ajouta le ministre de l'intérieur, désire placer sous le patronage de son fils les pauvres orphelins. Elle veut que le malheureux ouvrier enlevé prématurément à sa famille emporte du moins en mourant la consolante pensée que la bienveillance impériale veillera sur ses enfants. Mais il ne s'agit pas seulement de leur assurer la ressource ordinaire d'une maison de refuge. L'Impératrice a puisé dans son cœur une idée plus touchante : sous

le patronage du Prince Impérial, une commission permanente et gratuite, présidée par le ministre de l'intérieur recherchera, en même temps, dans Paris et les orphelins et les honnêtes ménages d'ouvriers qui moyennant une subvention annuelle, voudront prendre chez eux ces pauvres enfants, les élever, leur donner une nouvelle famille et l'apprentissage d'un état. Cette œuvre, sans autres frais que l'allocation même qui, pour chaque enfant, devra toujours être largement calculée, profitera presque autant à la famille adoptive qu'à l'orphelin qui lui sera confié, et l'Impératrice aura ainsi réalisé la pieuse et délicate pensée de donner à ces pauvres petits êtres que la mort a privés de leur soutien, non pas l'abri d'un hospice, mais l'appui, l'affection, les soins d'une nouvelle famille. »

La fin de cette lettre si intéressante était digne de ces beaux sentiments :

« Au revenu produit annuellement par le montant de la souscription placée en rentes sur l'Etat, l'Empereur, chaque année et jusqu'à ce que son fils puisse le faire lui-même, ajoutera sur sa cassette les 30,000 fr. nécessaires pour que cent orphelins au moins soient toujours ainsi patronnés ».

C'est ainsi que fut constituée l'ingénieuse et bienfaisante institution qui reçut le nom d'orphelinat du

Prince Impérial. Ce n'est point la seule qui fut créée sous les auspices du Prince Impérial. Il servait pour ainsi dire de prétexte aux innovations charitables de l'Empereur et de l'Impératrice.

Napoléon III, les ouvriers ne sauraient le nier, était fort préoccupé de leur condition ; il avait constamment l'esprit tourné vers les idées de réforme et de progrès social ; il étudiait le salaire ; il cherchait la meilleure forme à donner aux sociétés coopératives.

Dès qu'il eut un fils, il fut pris d'une sorte de recrudescence de zèle philanthropique ; plus il se voyait heureux, plus il se croyait tenu de veiller au bonheur des autres. C'est de ce sentiment que devait sortir un peu plus tard la *Société du Prince Impérial*. Cette Société eut pour but de venir en aide aux besoins accidentels des familles laborieuses. Celles-ci avaient eu jusqu'alors pour unique ressource le prêt sur gage ; la nouvelle société établit le crédit personnel.

On prêtait à l'ouvrier sur sa bonne réputation, sur sa moralité, sur son aptitude au travail, sur son courage. En cinq ans, la *Société du Prince Impérial* prêta de la sorte 4,291,245 fr. L'institution fut si bien comprise dans les faubourgs, qu'on l'appela aussi *la banque gratuite de prêts d'honneur*.



Les établissements, les sociétés ouvrières, les cités ouvrières, les hôpitaux, les asiles ont rendu aux ouvriers plus de services qu'ils n'en pouvaient attendre des prétendues réformes sociales au nom desquelles on les a depuis si follement agités. Ils ne peuvent avoir oublié que pendant vingt ans, ils ont été l'objet de la part de l'Empereur et de l'Impératrice d'une constante sollicitude. On les a servis autant qu'il a été possible de le faire; on a eu des soins pour eux, pour leurs femmes, pour leurs enfants et jamais on ne leur a promis un bien qu'on ne leur ait donné.

Ils ont pu voir aussi que, du côté des amateurs de couches sociales, il n'en a pas été de même. Ces derniers ont été plus généreux assurément dans leurs paroles que l'Empereur et l'Impératrice ne l'ont été dans leurs actes; mais, en réalité, les réformateurs n'ont attiré sur le peuple que la misère et les plus dures répressions.

Les établissements de bienfaisance de l'Empire durent encore; ils ont survécu à l'Empire lui-même; ils abritent les femmes et les fils de ceux qui ont aidé à renverser le régime et qui l'ont poursuivi de leurs cruels outrages; ce qui prouve qu'il est plus facile souvent de supprimer un gouvernement que de se soustraire à son influence.

Il n'y a point de révolution qui puisse détruire le souvenir des bienfaits que l'Empire a répandus sur ce pays, dans la politique, dans l'administration et surtout dans le domaine de la philanthropie où il a fait merveille.

Lorsque des établissements ont résisté aux ravages de la criminelle révolution que le 4 septembre a déchaînée sur la France, on peut dire du régime qui les a fondés qu'il est encore debout. La guerre civile a pu détruire les palais, les édifices publics, brûler les résidences princières ; le pétrole a respecté l'hôpital Sainte-Eugénie, l'asile de Vincennes, des convalescents et tant d'autres asiles ouverts à la souffrance.

L'orphelinat du Prince Impérial lui-même a survécu à nos plus violentes catastrophes. Des dames portées par les hasards de la révolution aux premiers rangs de l'État, encore qu'elles parussent avoir une grande répugnance pour le régime déchu, se sont approprié l'orphelinat du Prince Impérial dont elles ont fait le *Sou des chaumières*. Jusqu'à présent l'œuvre charitable de l'Empire est intacte ; on n'a pas su lui substituer une œuvre meilleure.

Par le récit qui précède, on a pu voir que la naissance du fils de l'Empereur et son baptême reçurent de l'Europe et de la France plus d'hommages que



berceau de Prince n'en reçut jamais. L'Europe par ses représentants, la France par ses délégués et par ses manifestations enthousiastes adoptèrent l'enfant qui venait de naître et se lièrent à lui par des témoignages que l'histoire a recueillis.

Si l'on ajoute à ces engagements solennels les bénédictions de l'Église, l'intervention du Pape lui-même, les prières de tout un clergé dont le crédit auprès de Dieu ne saurait être mis en doute, on n'admet pas qu'un prince ait pu naître sous de tels auspices pour être un jour oublié dans l'exil ; une nation ne peut avoir tant acclamé un enfant pour le dédaigner quand il peut le mieux la servir.

Du reste le fils de l'Empereur Napoléon, le filleul de Pie IX, celui dont la foule a salué le berceau avec de si beaux élans d'amour et que les plébiscites ont consacré, s'est montré digne de sa destinée. Dans les chapitres suivants, je vais montrer comme il a su faire honneur à tous ses parrains.

---



## CHAPITRE II.

### L'enfance du Prince Impérial.

A partir du jour où il eut un fils et un héritier direct, l'Empereur Napoléon III se sentit pris d'un zèle nouveau pour le gouvernement de la France ; il eut le stimulant de l'affection paternelle. Il ne voulut pas seulement faire durer son règne ; dans tous ses actes, dans les tendances générales de sa politique, dans ses rapports avec le pays et avec l'Europe, on vit le désir très-ardent de faire durer sa dynastie.

Les fortes têtes du parti républicain et des autres

partis hostiles au régime impérial prétendirent que l'intérêt patriotique allait être sacrifié à l'intérêt dynastique ; mais il fut aisé de voir que cette façon d'apprécier les résultats de la naissance du Prince Impérial n'avait aucun fondement.

Les esprits les plus simples sont en état de comprendre que, dans une famille qui se veut perpétuer au pouvoir, l'intérêt dynastique et l'intérêt patriotique ne sauraient être distincts, qu'on ne peut servir sa dynastie si on ne sert pas son pays, alors surtout que la dynastie repose sur le suffrage universel.

L'unique ambition de l'Empereur fut donc de donner à sa politique une telle popularité et de contenter si bien la nation que son fils pût être favorisé, un jour, des majorités que lui-même avait obtenues. Cette sollicitude se traduisit, dès le mois de juillet 1856, par le sénatus-consulte qui fixa la régence de l'Empire.

C'est alors qu'il fut décidé que l'Empereur futur serait majeur à dix-huit ans accomplis et que l'Impératrice mère serait régente, à moins qu'elle ne convolât à de secondes noces ; auquel cas, elle perdrait tous ses droits à la garde de son fils mineur et la régence reviendrait de droit, si l'Empereur n'en avait autrement disposé, à un prince français dans l'ordre de l'hérédité de la couronne. Le sénatus-consulte pré-

voyait même le cas où il n'existerait aucun prince français habile à exercer la régence.

Dans cette conjoncture, les ministres en fonctions se formeraient en conseil et gouverneraient les affaires de l'État jusqu'à ce que le régent fût nommé. La nomination de celui-ci appartient au Sénat qui le choisit parmi les candidats que lui ont présentés les ministres réunis aux présidents du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'État.

L'acte du 17 juillet porte, en outre, des dispositions qui ont trait aux fonctions, aux attributions, aux prérogatives du régent ou de la régente. Il prévoit le cas où l'Empereur mineur mourrait laissant un frère ou un parent mineur héritier du trône et dit que la régence établie continue sans aucune formalité nouvelle.

Toutefois, quelque soin que prenne l'Empereur de ses héritiers indirects, on voit que sa pensée revient toujours à son fils; c'est de lui surtout qu'il se préoccupe. Dans l'article 15, le sénatus-consulte s'occupe de nouveau des devoirs et des droits particuliers de l'Impératrice sur son fils. Si tout autre membre de la famille exerçait la régence, il n'aurait aucun droit sur la personne de l'Empereur mineur.

Un des articles les plus intéressants de ce sénatus-consulte regarde la prestation de serment exigée de la

régente ou du régent. Cet acte solennel doit être accompli la main sur l'évangile, en présence de l'Empereur mineur assis sur son trône, assisté des princes, des membres du conseil de régence, des ministres, des grands officiers de la couronne et des grand'croix de la Légion d'honneur, en présence du Sénat, du Corps législatif et du conseil d'État.

Devant cette imposante assistance, le régent ou la régente doit dire : « Je jure fidélité à l'Empereur :  
 « je jure de gouverner conformément à la Constitu-  
 « tion, aux senatus-consultes et aux lois de l'Em-  
 « pire ; de maintenir dans leur intégrité les droits  
 « de la nation et ceux de la dignité Impériale ; d'e  
 « ne consulter, dans l'emploi de mon autorité que  
 « mon dévouement pour l'Empereur et pour la  
 « France, et de remettre fidèlement à l'Empereur,  
 « au moment de sa majorité, le pouvoir dont l'exer-  
 « cice m'est confié. »

Les deux derniers paragraphes fixaient la composition du conseil de régence et pourvoyaient aux dépenses personnelles du régent ou de la régente.

Quand ces précautions furent prises, l'Empereur parut entrer dans une vie nouvelle. On le vit redoubler de zèle et de fermeté pour assurer le bien-être et la grandeur de la France. Toutes les nobles ambitions dont son âme était possédée trouvèrent un plus

vif stimulant dans l'assurance où il était que son œuvre serait continuée après lui.

Il était à peine sorti des fêtes et des émotions causées par la naissance de son fils que diverses occasions lui furent données de montrer aux Français à quel point il leur était dévoué.

Il ne laissait rien passer à quoi il ne s'intéressât; il félicita Ponsard d'avoir fait représenter la *Bourse* qui était une pièce morale, sinon un chef-d'œuvre. Il fit de son mieux pour embellir Paris et ménager aux habitants riches ou pauvres un meilleur air et de plus élégants abris.

La vue de son enfant endormi dans les bras de sa nourrice ou de ses gouvernantes développait dans l'âme de Napoléon III, un penchant déjà prononcé vers la générosité et l'indulgence. Il eut voulu qu'il ne restât, en France, aucune trace des dernières discordes. Si, à cette époque, tous les exilés ne revirent point leurs foyers, ce ne fut pas que l'Empereur n'eut le vif désir de les y rappeler.

Le palais des Tuileries était devenu pour le souverain un intérieur des plus charmants. Il prenait un plaisir extrême à voir se développer l'enfant que Dieu lui avait donné: il aimait à le voir sourire et mettait un soin particulier à obtenir pour lui-même ces petites marques d'attention que les nourrissons

n'accordent volontiers qu'aux personnes dont ils reçoivent des soins assidus.

Un jour qu'il était le plus absorbé dans ces joies de famille, l'Empereur apprit que les principales rivières de France venaient de déborder. Des départements entiers disparaissaient sous l'inondation; des villages étaient engloutis et avec eux la plus grande partie de leurs habitants.

Aux premières nouvelles de ces désastres l'Empereur s'arracha au berceau de son fils et alla lui-même distribuer des secours et des consolations. On le vit à cheval dans les quartiers de Lyon que le Rhône et la Saône avaient envahis. Le cheval avait quelquefois de l'eau jusqu'au poitrail; ce qui n'empêchait point son cavalier de le pousser en avant pour voir de plus près les brèches des digues par lesquelles le fleuve avait fait irruption.

De Lyon, Napoléon III se rendit à Valence et de là partit pour Avignon où il dut faire son entrée en bateau. On ne saurait croire comme il fut acclamé. Il se rendit à Tarascon à travers les champs inondés et non sans courir de grands périls. Les rues de cette ville étaient toutes navigables; le souverain y vit et y secourut des infortunes qui lui brisèrent le cœur.

Il était là tout entier à son devoir de souverain et de monarque populaire; il ne put se défendre cepen-



dant d'une pitié et d'une générosité particulière pour les mères qu'il rencontrait, traînant après elles, à travers les chemins, des enfants en bas âge. Il fit placer les orphelins dans des salles d'asile et prescrivit qu'on les entourât de soins jusqu'à ce qu'ils fussent en état de gagner leur vie.

Napoléon III, visita aussi Orange, Montélimart, La Palud, dans toutes ces villes on le salua d'un cri que l'histoire devra fixer au nom de Napoléon III : *Vive l'ami et le bienfaiteur du peuple!*

Lorsqu'il fut de retour à Paris le conseil municipal de Lyon lui fit, dans une adresse, ce compliment fort délicat : Naguère vous disiez aux Lyonnais de vous aimer, aujourd'hui vous êtes venu les y contraindre.

Comme ils connaissaient la corde sensible du souverain, les interprètes de la Municipalité ajoutèrent : « Sire, le ciel continuera de vous donner de grandes et généreuses pensées, et il vous récompensera dans l'enfant impérial qu'il a donné à la France. » On ne pouvait rien dire à l'Empereur qui lui fût plus agréable; il emporta ces bonnes paroles à Saint-Cloud où il eut à peine le temps d'embrasser le Prince Impérial.

Deux jours après, il fallut partir pour Orléans, pour Blois, pour Tours, pour Angers où la Loire

débordée causait toutes sortes de désastres. Dans cette excursion, Sa Majesté était suivie de M. Rouhier, ministre de l'agriculture et du commerce, du général Niel, son aide de camp et du général Fleury, son premier écuyer.

A Angers, Napoléon III parcourut les ardoisières submergées. C'est là que l'attendait une foule immense d'ouvriers avec leurs femmes et leurs enfants. Ceux qui ont gardé le souvenir de l'ovation que reçut l'Empereur de la part de ces malheureux travailleurs affirment que leur enthousiasme était impossible à décrire. Le malheur les avait ramenés à de justes sentiments; ils comprenaient fort bien alors, que le souverain contre qui on avait voulu les armer était leur meilleur ami. Peut-être, depuis ce temps, sont-ils retombés dans l'injustice et l'ingratitude.

Les ouvriers et les populations des pays que l'Empereur avait parcourus, ne furent point seuls à reconnaître son dévouement et sa magnificence. La cassette particulière avait contribué pour 600,000 fr., à secourir les inondés; Napoléon III, reçut en outre des Souverains étrangers des félicitations et des envois d'argent assez considérables. Le Corps législatif vota 12 millions.

Des sommes importantes furent inscrites au nom de l'Impératrice et du Prince Impérial. Il y eut en

tout quinze millions. N'était-il pas bien juste en effet, que ce dernier figurât parmi les bienfaiteurs des inondés? Encore qu'il fût à peine de ce monde, son nom avait été mêlé à toutes les ovations que l'Empereur avait reçues. On ne criait jamais : Vive l'Empereur! Vive l'Impératrice! sans ajouter aussitôt : *Vive le Prince impérial!* Le Prince était admis déjà dans les souffrances et dans les joies de la France; on avait le sentiment de l'influence hâtive qu'il commençait à exercer sur les destinées du pays et je pourrais ajouter sur les destinées de l'Europe.

Il y a une preuve de ce que j'avance dans le propos que tint l'Empereur, aux membres du Congrès lorsqu'il leur dit : « Je suis heureux que la Providence m'ait donné un fils, au moment où une ère de conciliation générale s'annonce pour l'Europe. Je l'élèverai dans ce sentiment, que les peuples ne doivent pas être égoïstes et que le repos de l'Europe dépend de la prospérité de chaque nation. »

Il ne suffisait pas à Napoléon III, de prodiguer ces belles paroles; pour que l'enseignement qu'il promettait de donner au jeune Prince fût efficace; il devait y ajouter l'exemple.

Il prit garde à n'y point manquer. On le vit se mêler, tour à tour, en vertu de la prépondérance

que la guerre d'Orient lui avait valu, des affaires d'Espagne pour approuver la chute d'Espartero et l'avènement d'O'Donnell; des affaires de Naples pour pousser le Roi Ferdinand à des réformes indispensables; des affaires de Neufchatel pour faire accorder ensemble les prétentions de la Prusse et les revendications de la Confédération Helvétique. Il n'y avait pas un État de l'Europe, où le nom de Napoléon ne fut respecté.

Le Prince Napoléon, fils du Roi Jérôme, en eut la preuve en Suède, lorsqu'il y débarqua, en revenant d'un voyage d'exploration dans le Nord. Cette nation que la politique impériale venait d'affranchir du vasselage de la Russie, rendit les plus grands honneurs au cousin de Napoléon III.

En Russie, où il avait été envoyé, avec beaucoup d'éclat, pour assister au couronnement de l'Empereur Alexandre, le comte de Morny fut l'objet, de la part du Czar et de la haute société russe, des plus grandes prévenances; il signa même avec cette puissance un traité de commerce qui nous était fort avantageux.

Il n'y avait de nuages que du côté de l'Autriche dont la conduite ambiguë pendant la guerre d'Orient, n'avait pas moins mécontenté la Russie que la France.

Assurément, l'héritier du trône de France à qui

l'on donnait de telles leçons, était loin encore d'en pouvoir profiter. S'il n'était pas étranger à l'éclat que son père s'efforçait de jeter sur son règne, l'Enfant Impérial, il faut lui rendre cette justice, ne semblait guère en avoir souci. Il ne s'en inquiétait pas plus que la jeune paysanne qui l'allaitait et que l'on voyait quelquefois passer, dans une calèche à la daumont, précédée de piqueurs et escortée de cuirassiers.

Ces honneurs, elle les recevait, pour l'enfant qu'elle tenait sur ses genoux, avec un calme souriant; elle représentait assez bien, dans son rôle, la France qui berçait et élevait cet enfant pour continuer ou pour reprendre l'œuvre de sa grandeur et de sa prospérité. Nous n'avons pas à rechercher si la Bourbonnaise dont le bon lait entretenait de si belles perspectives avait conscience du service qu'elle rendait à son pays. On sait qu'elle avait une tendre affection pour le Prince et qu'elle gémissait souvent à la pensée de la distance que la destinée mettrait un jour entre elle et son nourrisson.

Un jour du mois de décembre, ce dernier venait de faire, ausein de sa nourrice, un de ses meilleurs repas, lorsqu'il passa grenadier au premier régiment de la garde. Une députation d'officiers, de sous-officiers, de soldats et d'enfants de troupe, vint apporter aux

Tuileries, le procès-verbal du conseil d'administration, constatant l'inscription du Prince Impérial sur les contrôles du premier régiment des grenadiers de la garde.

Le jour où l'Empereur reçut la députation, il avait près de lui le nouveau grenadier, porté dans les bras de M<sup>me</sup> de Brancion.

Le colonel fit une allocution qui mérite d'être recueillie : « Sire, dit ce brave officier, Votre Ma-  
« jesté a bien voulu confier au pays le fils que le  
« ciel venait de lui donner. Il s'est appelé l'*Enfant*  
« *de France*, et tous les bras se sont ouverts pour  
« le recevoir. Elle dit aujourd'hui à ses soldats :  
« Prenez cet enfant bien aimé sous votre glorieuse  
« tutelle ; qu'il grandisse dans les idées d'abné-  
« gation de la vie, de dévouement au pays, d'o-  
« béissance aux lois, dont votre cœur est le sanc-  
« tuaire ; lorsque pour lui viendra l'heure de régner,  
« il saura commander parce qu'il aura su obéir. Et  
« l'armée toute entière reconnaissante et honorée  
« de compter dans ses rangs le Prince Impérial,  
« sent grandir ses vertus. Permettez, Sire, au pre-  
« mier régiment de grenadiers de votre garde de té-  
« moigner à Votre Majesté, toute la joie qu'il éprouve  
« et de renouveler, devant le berceau du Prince



« Impérial, l'expression la plus vraie de ses sentiments d'amour et de fidélité. »

Il y a dans notre pays, plus que dans aucun autre, des gens trop spirituels pour ne point sourire à la pensée qu'on faisait grenadier un baby de six mois. Ils ont trouvé, dans cette investiture de l'uniforme et du bonnet à poil donnée dans des circonstances si extraordinaires, un sujet de railleries que pour rien au monde ils n'auraient sacrifié. La principale vanité des Français est de vouloir toujours montrer qu'ils ont plus d'esprit que de bon sens.

Quoi qu'on ait pu dire, la cérémonie que je viens de raconter n'était pas aussi vaine que plusieurs de nos contemporains l'ont bien voulu supposer. Ceux qui l'ont ordonnée et ceux qui ont consenti à y jouer un rôle, n'étaient point assez sots pour supposer que si l'on donnait un sabre et un fusil au Prince Impérial, c'était dans l'espoir qu'il en fît usage ; mais ils sentaient que cet enfant que la religion venait de bénir, appartenait de droit à l'armée, qu'un Napoléon est soldat de naissance, que le souverain manquerait à ses devoirs et à sa destinée, qui ne se hâterait point d'immatriculer dans l'armée le prince qui doit un jour la conduire.

Après avoir placé son fils sous le patronage du Chef de l'Eglise, Napoléon III ne devait rien avoir de

plus pressé que de le placer sous le patronage des militaires. N'est-ce point l'armée qui protège les trônes non-seulement contre les ennemis du dehors, mais aussi contre les caprices ou les injustices de ceux-là mêmes qui les ont fondés ?

Il faut d'ailleurs se rappeler de quel prestige jouissaient, à l'époque où le Prince devint grenadier, les vainqueurs de l'Alma, d'Inkerman et de Malakoff. Le peuple était en adoration devant les soldats. De tous côtés, il leur arrivait des hommages et des témoignages de reconnaissance.

Non moins que la nation elle-même, le chef du gouvernement leur devait de l'obligation ; l'armée l'avait aidé à faire respecter les volontés du peuple contre les factions de la démagogie et contre les petits complots de la rue de Poitiers ; il lui devait le premier éclair de gloire de son règne.

Il ne trouva pas de meilleur moyen de s'acquitter que de lui donner son fils et de le faire paraître non dans l'uniforme brillant des officiers supérieurs, mais dans la tenue du simple soldat.

Le Prince Impérial était à peine sorti des langes qu'il fut costumé en petit grenadier ; on lui tailla un pantalon garance et une tunique de gros drap bleu à sa petite stature. Il eut brandebourgs rouges sur la poitrine, épaulettes de laine rouge et gros bonnet à



poil. Il paraissait dans cet uniforme aux réceptions officielles et aux revues. L'Empereur le mettait à califourchon devant lui sur la selle de son cheval, et les régiments, défilant au son des musiques guerrières, confondaient dans le même salut le fils et le père.

On était fait à l'aspect de ce petit soldat, à qui son visage charmant, son regard bleu, son air martial faisaient beaucoup de partisans dans le civil et dans le militaire. Dès qu'il fut un peu plus grand, il eut un poney haut comme un terre-neuve, sur lequel il paradait à côté des maréchaux et des grands dignitaires de l'armée montés sur des pur-sang.

C'est ainsi que, dès son plus jeune âge, le Prince prit goût au soldat, et s'habitua sans peine à considérer l'armée comme sa seconde famille. Il avait des camarades de son âge qu'il voulut voir habillés comme lui, et que, pour cette raison, on inscrivit dans son régiment.

De ce nombre furent les fils du docteur Conneau, du général Fleury et du général Espinasse. Les deux premiers eurent aussi des bonnets à poil, mais le troisième revêtit l'uniforme des zouaves, en souvenir de son père qui avait été commandant dans ce corps d'élite. Le Prince était aussi en relations fréquentes avec les enfants de troupe de la garde ; il leur don-

nait des banquets qu'il présidait et où il buvait à l'armée française. Il lui arrivait même de les passer en revue dans la cour des Tuileries.

Si elle n'avait été dérangée par de funestes événements, cette confraternité d'armes serait devenue plus intime; on l'aurait vue se cimenter sur les champs de bataille. Les rapports que l'Empereur avait su établir entre le jeune Prince et l'armée n'en furent pas moins étroits; les malheurs publics ne les ont pas tellement affaiblis que les militaires ne fussent prêts aujourd'hui encore, si l'occasion leur en était offerte, à fournir au fils de l'Empereur les preuves de leur dévouement.

Une fois grenadier, le Prince ne tarda pas à monter en grade; il avait le pied à l'étrier. En peu de temps, il devint caporal. Il était fier de ses galons de laine. Quelle ne fut point son émotion quand il apprit, un jour, ce que certains journaux disaient de lui à propos de ces mêmes galons! Ces journaux, mal informés assurément, racontaient qu'à la suite d'une grave irrévérence commise par son Altesse, l'Empereur lui avait retiré les insignes de son grade. Monseigneur avait surtout à cœur de ne point laisser ce faux bruit s'accréditer dans l'armée dont il croyait très-sérieu-

sement faire partie et à l'estime de laquelle il attachait le plus grand prix.

Le lendemain du jour où la calomnie se répandit, le Prince se promenait à pied dans la forêt de Fontainebleau; il avisa l'officier de service : « Vous lisez les journaux, monsieur, lui dit-il; ils prétendent que j'ai manqué de respect à mon père et à ma mère et que l'Empereur m'a dégradé! C'est bien méchant cela! d'autant plus méchant que ce n'est pas vrai. J'aime mes parents par-dessus tout; quelque chose qu'ils m'ordonnent, je ne leur désobéirai jamais. Je cherche à faire tout ce qui leur est agréable. Aussi, je vous assure que j'éprouve un bien grand chagrin que l'on ait si injustement parlé de moi qui n'ai fait de mal à personne. Vous direz à vos camarades, n'est-ce pas, que le récit des journaux est de la plus grande fausseté. »

En parlant ainsi le pauvre petit Prince pleurait à chaudes larmes. Il ne se consola que lorsque l'officier lui eut donné la promesse formelle de le justifier devant les camarades de l'accusation dont il était l'objet et de le réhabiliter devant l'armée.

Je ne prétends nullement découvrir dans la première enfance du fils de l'Empereur les signes d'une destinée extraordinaire. Certains biographes racon-

tant, comme je le fais, la vie de quelques princes dont ils voulaient exagérer les qualités ou les vices, n'ont point manqué de signaler autour de leur berceau des phénomènes présageant ce qu'ils seraient un jour.

Cette méthode a été pratiquée surtout à l'égard des bienheureux qui, dans les bras de leurs nourrices et jusque dans le sein de leurs mères, donnaient déjà au dire de leurs apologistes, l'exemple de la vertu. Voltaire lui-même, qui pourtant n'était point partisan du merveilleux, ne résista pas au désir de glorifier l'enfance de Charles XII. Je serais, pour mon compte, plus enclin à imiter la réserve de Saint-Simon qui ne fut pas assez courtisan pour faire éclater des prodiges autour du berceau de Louis XIV.

Notre Enfant de France n'était pas autrement que la plupart des enfants nés dans des conditions plus modestes. Il donnait tour à tour à ses gouvernantes des sujets de satisfaction et des sujets de plainte ; il était tour à tour volontaire et affectueux selon que le comportait l'humeur toujours changeante d'un petit enfant.

Personne n'a ouï dire qu'il eût appris à lire par miracle ; mais on sait que ses gouvernantes mirent beaucoup de patience à lui apprendre les lettres et les premières notions de l'écriture. Le Prince n'ai-

mait pas moins les joujoux que les enfants du commun ; il les brisait d'autant plus volontiers qu'il en possédait davantage. Si je suis bien informé, M. Louis (c'est Louis que l'appelaient son père et sa mère, et quelquefois ils lui appliquaient le diminutif de *Loulou*) ; M. Louis donc, quoique fort doux, avait des démêlés avec ses petits camarades et des combats d'où il ne sortait pas toujours vainqueur.

Il avait ses répugnances dont il n'était point aisé de le faire se départir. On m'a conté qu'un jour il reçut d'une personne de la cour une boîte de bonbons ; il entra dans le salon de l'Impératrice où se trouvaient quelques visites, et montra sa boîte. De son plein gré, le Prince fit le tour de la société, offrit le contenu de sa boîte à tout le monde hormis à une dame devant qui il passa sans même la regarder. Sa mère lui en fit doucement la remarque ; mais l'Enfant s'obstina au point de se faire réprimander avec sévérité. La personne offensée intercèda pour lui, et mérita ainsi de participer à la distribution des dragées.

Je connais aussi certaine histoire relative à un âne de Sardaigne, le modèle des ânes, petit, fin, zébré, adorable. C'était un présent du roi Victor-Emmanuel au Prince Impérial. Celui-ci s'en amusait tous les jours et mettait à des épreuves fort dures le caractère du pauvre animal. Il y avait quelquefois ;

entre le Prince et l'ânon des luttes d'obstination dans lesquelles Monseigneur avait souvent le dessus.

C'est précisément ce qui eut lieu un jour qu'il avait entrepris de faire gravir à la bête les marches de l'escalier tournant qui descendait des appartements dans le jardin réservé des Tuileries. L'âne se défendit bien et rua tout d'abord; des laquais furent requis qui prenaient l'animal par la douceur et tâchaient de le convaincre par les meilleures raisons. Ils le tirèrent par le licol, lui prirent chaque pied l'un après l'autre et le placèrent sur les gradins. Monseigneur avait une cravache qu'il montrait au pauvre baudet.

Celui-ci de guerre lasse voyant qu'il avait affaire à forte partie, se laissa pousser jusqu'au haut de l'escalier. Puis il se promena dans les salons et jusque dans la chambre à coucher du Prince. Monseigneur riait aux éclats, de l'honneur que recevait son âne; il eut voulu qu'il fut rencontré par quelque grand personnage que la faveur accordée à l'animal eut peut-être rendu jaloux.

La chronique raconte que l'Empereur fut au courant de ce joli caprice de son fils, et que même Sa Majesté cachée derrière les vitres de son cabinet observait avec attention les péripéties de l'entreprise. Toutefois il



fut convenu que Sa Majesté n'avait rien vu, ne savait rien, et que si elle venait à apprendre ce qui s'était passé chez le Prince, elle en serait fort mécontente.

Un autre trait marque mieux ce caractère d'enfant et le montre sous un jour des plus favorables. Pendant la guerre d'Italie, l'Impératrice régente habitait le palais de St-Cloud. C'est là qu'elle recevait les bulletins de nos victoires.

Le jour où lui parvint la nouvelle de la victoire de Solférino le Prince Impérial avait eu je ne sais quel caprice ; sa mère lui annonça qu'elle céderait à son désir parce que son père venait de remporter une victoire : « rien qu'une ! dit le Prince, mon oncle en remportait beaucoup. » — « Et toi, Louis, toi aurais-tu remporté plus de victoires que ton père ? — « Oui sans doute si les Autrichiens étaient aussi petits que moi ; mais ils ne sont pas des enfants comme moi. »

A cette observation l'Impératrice objecta au jeune Prince que, jusqu'à ce jour, il n'avait encore accompli aucun trait de bravoure, que même on était presque en droit de douter qu'il eût beaucoup de courage, puisqu'il n'osait même pas aller en bateau. C'était en effet chez le Prince une sorte de répulsion nerveuse ; l'approche de l'eau le mettait presque hors de lui.

Si l'on considère que le Czar Pierre I<sup>er</sup>, arrivé à l'âge d'homme, avait une si grande aversion pour cet élément qu'il osait à peine traverser un pont jeté sur une rivière, on ne sera point étonné qu'un si jeune prince ait éprouvé la même répulsion.

Quand il entendit sa mère lui faire affront de sa peur devant témoins, poussé peut-être aussi un peu par le souffle de bravoure qui arrivait d'Italie, l'enfant assura qu'il n'avait peur de rien et demanda qu'on le mît à l'épreuve.

L'Impératrice alors manda M. Bachon que la chose regardait et le pria de conduire le Prince à Villeneuve-l'Étang où il désirait faire une promenade sur l'eau. M. Bachon ne laissa rien voir de sa surprise ; il se rendit à Villeneuve, amena une gondole et avec ses mains prit le Prince sous les bras pour le placer dans l'embarcation.

L'enfant ne résista point ; mais son cœur battait si fort que l'écuyer en sentait les coups sur chacune de ses mains. On démarra ; l'étang était uni comme un miroir ; il se prêtait de fort bonne grâce à cet essai de navigation. En se sentant glisser doucement, en voyant s'éloigner la rive où les arbres debout semblaient le contempler, le Prince se trouva fort à l'aise ; il n'eut plus ombre de frayeur et se réconcilia si bien avec l'eau qu'en abordant il dit à M. Ba-



chon d'un petit air dégagé : « M. Bachon, ne faisons-nous pas encore un tour ? ».

Le soir, quand il revit l'Impératrice, l'enfant dit à sa mère d'un air de triomphe : « Louis a remporté sa victoire : il a été sur l'eau ; » à quoi Sa Majesté répondit d'un ton sérieux : « Louis est un brave ! »

Le fait est que la poltronnerie n'était point son défaut. On lui disait un jour, je ne sais quel conte d'enfant surpris par des loups et dévoré. Le Prince interrompit le récit et s'écria : « Pourquoi ce petit garçon ne s'est-il pas défendu ? » On lui répondit qu'un enfant isolé ne pouvait résister à plusieurs loups : « N'importe, répliqua le Prince on se défend toujours. »

Il n'était guère plus âgé quand, un soir, le yacht impérial sur lequel il se trouvait avec sa mère, s'égara sur des écueils du côté de Saint-Sébastien. Le pilote s'était jeté à la mer et avait été tué par le choc d'une barque. Ce malheur affreux avait rempli d'effroi tous les passagers du yacht. L'amiral Jurien de la Gravière donnait aux matelots des ordres qui n'étaient pas compris. La marée était basse; le flot en se retirant avait mis à découvert une langue de terre. il était permis de croire qu'on pouvait gagner à pied le rivage; mais il était à craindre aussi qu'après avoir marché quelques pas on se retrouvât dans l'eau. L'amiral fit débarquer tout le monde,

La nuit était noire; la mer grondait sourdement; on avait vu flotter le corps inanimé du pilote qu'un marin avait saisi et embarqué. Tout l'équipage, dont M. de Lavalette et l'abbé Bauër faisaient partie, était en proie aux plus poignantes émotions. En voyant le danger de son fils, l'Impératrice éprouvait une sorte de terreur. Elle redoutait de le voir s'aventurer dans cet inconnu. Quand, pour obéir à l'ordre de l'amiral, le Prince fut sur le point de sauter hors de la barque, Sa Majesté jeta un cri d'effroi : « Je n'ai pas peur, dit l'enfant, je m'appelle Napoléon. »

Où sont-ils les beaux jours de Biarritz! Qui n'a point vu cette plage que l'Océan semble avoir choisie pour se reposer de ses tempêtes, que le soleil d'automne échauffe doucement, ne peut se faire une idée de ce que la terre, le ciel et la mer ont combiné de plus charmant. L'Impératrice qui, jeune fille, avait aimé et hanté ces parages, était reçue tous les ans par les habitants de Biarritz avec des transports de joie.

Autour de la villa impériale la musique des régiments donnait des concerts quotidiens; tous les jours aussi, à la même heure, les enfants du pays étaient admis à partager les jeux du Prince impérial. C'étaient des parties tumultueuses où couraient pêle-mêle petites filles et petits garçons; ils tourbillonnaient dans des rondes joyeuses; chaque enfant se disputait

la main de Monseigneur et tâchait de l'entraîner avec lui. Son Altesse se laissait tirer de côté et d'autre et quelquefois elle était renversée dans un tas d'enfants inconnus. On se relevait en riant aux éclats et la ronde reprenait de plus belle.

Avec ses qualités et ses défauts, le jeune Prince était adoré de tous ceux qui l'entouraient. Il avait, outre l'excellente miss Schaw, qu'on avait fait venir d'Angleterre pour le servir, une gouvernante, M<sup>me</sup> l'amirale Bruat, et deux sous-gouvernantes, M<sup>me</sup> de Brancion et M<sup>me</sup> Bizot. Ces trois dames étaient veuves toutes les trois d'officiers <sup>général</sup> tués dans la dernière guerre.

L'amiral Bruat avait pris Kinburn dans la mer d'Azof; comme il revenait en France après cet exploit, il mourut pendant la traversée. Le colonel de Brancion et le général Bizot reçurent la mort devant Sébastopol dans les circonstances les plus glorieuses. Leur perte fut vivement sentie dans l'armée et par l'Empereur qui voyait en eux des officiers du plus brillant avenir. Il pensa honorer leur mémoire en confiant à leurs veuves la première éducation de son fils. Il ne pouvait d'ailleurs choisir des personnes plus recommandables et plus dévouées.

Elles ne contribuèrent pas moins que l'Impératrice à donner à leur enfant cette aménité qui lui attirait

toutes les sympathies. Elles l'habituèrent à des pensées et à des pratiques pieuses. M<sup>me</sup> l'amirale Bruat n'aurait point souffert qu'il manquât, le matin et le soir, de faire sa prière. On verra par la suite de ce récit que le Prince conserva toujours cette bonne habitude. Dans sa chambre, il y avait une petite statue de la Vierge ; quand venait le mois de mai, on entourait la madone de bouquets blancs.

Ces jolies dévotions adoucirent l'humeur de l'enfant impérial, l'accoutumèrent à supporter les contrariétés et à se plier aux volontés de ceux qui avaient mission de l'élever et de l'instruire ; elles lui furent surtout d'un grand secours, lorsque le malheur s'appesantit sur lui et sur sa famille. L'Impératrice veillait beaucoup à ce qu'il obéît à ses gouvernantes et ne manquait point pour ce fils, qu'elle considérait comme un présent du ciel, d'une juste sévérité.

Celui qui le gâtait le plus, comme il fallait s'y attendre, c'était l'Empereur. Les caprices et même les entêtements de son fils le faisaient toujours sourire.

Cette indulgence coûta un jour à Sa Majesté la perte d'un objet qui lui était bien précieux. Le Prince venait assez souvent visiter son père dans son cabinet ; après les baisements accoutumés, il touchait à tout ce qui lui tombait sous la main.

C'est ainsi qu'il cassa la tasse d'un service de Sèvres qui avait servi à Napoléon I<sup>er</sup>, et que Napoléon III avait reçue de Sainte-Hélène. Cet accident émut beaucoup l'Empereur qui sonna l'huissier de service et lui dit : « Emmenez le Prince ». Ce fut toute sa colère. Il ramassa lui-même les débris de la tasse, et constata avec douleur qu'elle ne pouvait être raccommodée.

Monseigneur eut un jour de graves démêlés avec une jeune personne de son âge, fille de M<sup>me</sup> la princesse de Metternich. On était à Fontainebleau. Une discussion s'éleva sur quelque sujet important ; je crois qu'il s'agissait de la robe d'une poupée que la petite princesse trouvait adorable et que le Prince n'admirait point assez. La discussion s'anima au point que la demoiselle prompte et ardente répliqua par un soufflet aux observations de Monseigneur.

Le Prince en devint tout rouge ; il eut si grande envie de rendre à sa jeune amie ce qu'elle venait de lui donner que, pour ne point céder à cette tentation, il se recula de quelques pas. Puis, la toisant avec hauteur, il lui dit : « Mademoiselle, ce que vous venez de faire est très-vilain ; vous mériteriez que je vous le rendisse ; mais, je ne le dois pas parce que vous n'êtes qu'une petite fille. »

Ceci se passait au salon, devant beaucoup de per-

sonnes. La demoiselle parut toute confuse; le Prince reçut les félicitations de tout le monde, et même de la princesse de Metternich qui gronda fort sa fille.

Au fur et à mesure qu'il grandissait en âge et en raison, Monseigneur recherchait beaucoup l'estime et l'approbation du monde. Il savait d'ailleurs que, de tous côtés, on avait les yeux sur lui. Quand il sortait en voiture et qu'il était acclamé par la foule, le Prince ne dissimulait point sa joie; il saluait avec grâce à droite et à gauche et répétait ce mouvement monotone tout le long du chemin.

Il arriva qu'un jour, il passa devant un groupe de personnes qui le regardèrent fixement sans le saluer. Monseigneur dit à M<sup>me</sup> de Brancion qui l'accompagnait : « Qui est-ce donc, madame, que ces hommes si impolis? Pourquoi ne me saluent-ils pas comme les autres? » A quoi la sous-gouvernante répondit sagement que chacun avait la liberté de ses affections et de ses préférences, qu'il était difficile d'obtenir les sympathies de tout le monde, qu'il ne fallait point compter sur des hommages unanimes, mais se montrer d'autant plus sensible aux marques de déférence qu'elles étaient plus spontanées.

Le Prince fit à ces paroles une réponse qui mérite d'être rapportée.



« Oh ! madame, si tout ce peuple savait combien je l'aime, il m'aimerait bien aussi. Mais comment pourrais-je le lui faire savoir, moi qui ne sors jamais dans la rue ? Vous qui avez la facilité de vous promener au milieu de tout ce monde, dites, je vous en prie, à ceux que vous rencontrerez que je les ai tous dans mon cœur. Ceux-là le reporteront à d'autres et chacun le saura. »

M<sup>me</sup> de Brancion qui me fit un jour ce récit, ajouta : « L'aimable enfant avait les yeux pleins de larmes, et certes ceux qui, comme moi, auraient entendu vibrer les accents de sa voix eussent été touchés et convaincus. »

Cependant les années s'écoulaient. Pendant que le prince Louis tracassait des baudets, cassait des joujoux et des tasses de Sèvres, l'Empire ne cessait de grandir et de profiter à la France. M. Rouher établissait, dans un rapport remarquable, les plans d'un grand réseau de chemins de fer qui entrèrent bientôt en voie d'exécution ; Napoléon III prononçait, à l'ouverture des sessions, des discours étudiés où il n'annonçait que triomphes et traités avantageux et d'où il ressortait que la France était la nation prépondérante en Europe. C'est dans un de ces discours mémorables, prononcé le 26 février 1857, que l'Empereur appliquait à son règne le jugement rendu

par M. Thiers sur le consulat : « La satisfaction était partout, et quiconque n'avait pas dans le cœur les mauvaises passions des partis était heureux du bonheur public. »

Il ne manquait point de gens, en France, à qui le bonheur public, donné par le second Empire, fût importun. L'auteur même des lignes citées, avec de si complaisants éloges, dans le discours impérial, était-il assez exempt de mauvaises passions pour apercevoir les bienfaits d'un règne qu'il n'avait point désiré et dont il avait même, à l'origine, éprouvé quelques rigueurs passagères ? La conduite postérieure de celui que l'Empereur, dans sa bonté, appelait « l'historien illustre et national, » devait montrer combien il était insensible au bonheur des autres, lorsque lui-même n'était point satisfait.

Dans la solitude où il aimait à se tenir, comme pour mieux guetter les premiers revers ou les premières fautes d'un gouvernement qu'il savait bien n'être pas infailible, M. Thiers assistait, sans leur accorder la moindre marque d'approbation, aux développements donnés à la prospérité publique ; il se bouchait les oreilles, et n'entendait point ses concitoyens applaudir à la paix de Paris, à l'inauguration du Louvre, des nouveaux boulevards Malhe-



serbes et du prince Eugène, à l'installation de l'asile de Vincennes, où le cardinal Morlot, archevêque de Paris, rendit un hommage si éclatant à la grandeur et à la bienfaisance du règne.

Ce n'est pas avec plaisir, assurément, que cet homme, funeste à tous les régimes, sans en excepter celui qu'il avait le plus contribué à établir, vit arriver à Paris, pour rendre hommage à l'Empereur et à la France, outre la reine d'Angleterre, son alliée, le propre frère du czar, la plupart des souverains régnants de l'Allemagne. Plutôt que de se réjouir en voyant le souverain de son pays accueilli avec honneur à Stuttgart, par l'Empereur de Russie, M. Thiers se renfermait dans un mutisme désapprobateur.

Il n'était pas plus accessible à l'indignation qu'à la joie; on ne l'entendit point blâmer les complots ourdis à diverses époques contre la vie de l'Empereur. Comme à la plupart de ceux dont le 2 décembre avait déjoué les ambitions, les tentatives d'assassinat, qu'elles vinssent de Tibaldi, de Mazzini, ou de tout autre, lui semblaient les seuls événements dignes de son attention.

De tous les attentats dirigés contre la vie de l'Empereur, celui qui faillit causer à ses ennemis le plus de joie, fut l'attentat d'Orsini. On sait qu'il eut lieu le 14 janvier 1858, au moment où l'Empereur

et l'Impératrice entraient à l'Opéra; on jeta sous les carrosses, trois bombes qui, en tombant, éclatèrent, firent sauter voitures, chevaux, jockey, éteignirent le bec de gaz brisèrent, avec un horrible fracas, les glaces des magasins, les vitres des fenêtres, tuèrent ou blessèrent au milieu de l'obscurité, à tort et à travers, diverses personnes dans la foule.

Si ce n'est que l'Empereur eut son chapeau traversé par un projectile, Leurs Majestés, à qui les bombes étaient spécialement destinées, ne furent pas atteintes. Elles assistèrent à la représentation de l'Opéra, où Elles furent l'objet d'une ovation spontanée et fort enthousiaste. Ce qu'on admira beaucoup dans cette occasion, ce ne fut point le sang-froid de l'Empereur auquel on était habitué, mais le courage de l'Impératrice. On ne la connaissait pas encore comme on la connut plus tard, quand on la vit braver la mort dans les épidémies et se confier au général Trochu.

On arrêta les coupables; la population de Paris fut, toute la nuit, excitée par ce terrible attentat qui avait immolé d'autres victimes que les victimes contre lesquelles il était dirigé et qui aurait pu faire tomber la France de si haut. Tous les personnages officiels et les principaux membres du corps diplomatique allèrent le soir même, aux Tuileries, féliciter Napoléon III; mais ce qui fut plus touchant, ce fut là

scène qui eut lieu lorsque l'Empereur et l'Impératrice, qui n'avaient montré aucune émotion au public se retrouvèrent seuls en présence de leur enfant.

Malgré l'heure avancée, on réveilla le Prince et on l'apporta à l'Empereur qui le prit dans ses bras et l'embrassa tendrement. Le pauvre petit eut comme une révélation du danger que son père et sa mère venaient de courir : de ses petites mains, il caressait le visage de l'Empereur et, du ton dolent et affectueux que savent prendre quelquefois les enfants, il lui disait : « *bobo papa!* » L'Empereur et l'Impératrice songèrent à ce qui serait advenu de leur fils, si la bombe d'Orsini l'avait tout-à-coup rendu orphelin.

Elle était affreuse en effet la perspective du malheur et des souffrances qu'une révolution lui aurait infligés. Un journaliste dont le cœur est souvent aussi généreux que l'esprit est vif en fut touché au point d'écrire dans *l'Univers* un article où son émotion se traduisit en termes éloquents. « Hier, écrivit M. Louis Veuillot, la France a failli être assassinée. » Qui oserait affirmer en effet qu'après avoir mis à mort le père, les scélérats, pour étouffer la race, n'eussent point voulu se débarrasser du fils ?

Que si l'on ajoute à ces sombres conjectures

l'image de la France bouleversée et traînée dans le sang de quelque nouvelle République, on aura une idée de l'attendrissement qui s'empara de Leurs Majestés Impériales, devant le berceau de leur enfant endormi.

A partir de ce jour, le Prince Impérial fut aimé de tout le monde avec une tendresse et une sollicitude d'autant plus vives, que le danger auquel le trône venait d'échapper était plus considérable. Dans toutes les harangues que les différents corps constitués adressèrent à l'Empereur, il y eut une parole affectueuse pour le jeune Prince.

Ce sentiment qui s'étalait partout se trouva fort bien exprimé dans ces paroles du président du Conseil d'Etat : « La France pense avec un confiant  
« amour à ce jeune enfant, gage précieux de  
« l'avenir, déjà associé à son père dans nos espé-  
« rances et dans notre affection.... Et pleine de  
« confiance en Dieu, dévouée au présent, comptant  
« sur l'Avenir, la France se dit avec bonheur que  
« la dynastie impériale ne périra pas. »

L'Empereur vit à quels hasards tenaient les destinées de son pays et les destinées de sa dynastie. Sous l'influence des craintes que l'attentat du 14 janvier avait fait naître de toutes parts, même dans les pays étrangers. Napoléon III, se hâta de

prendre des mesures de précaution que les partisans de liberté trouvèrent excessives.

Il fit d'abord des déclarations précises qui ne laissèrent aucun doute sur le but de la politique intérieure. C'est en ouvrant la session législative de 1858, quinze jours après l'attentat, qu'il dit au pays et à l'Europe : « j'accueille avec empressement, sans m'arrêter à leurs antécédents, tous ceux qui reconnaissent la volonté nationale ; quant aux provocateurs de troubles et aux organisateurs de complots, qu'ils sachent bien que leur temps est passé. » Ces paroles furent applaudies de la France et de l'Europe ; on peut dire même qu'elles excitèrent partout un surcroît de confiance en celui qui les prononçait ; on savait qu'il était homme à ne point s'en tenir à des mots.

En effet Napoléon III rétablit la loi de sûreté générale qui a rendu à l'ordre public plus de services qu'il n'en reçut jamais d'aucune mesure libérale ; il fit supprimer la *Revue de Paris*, le *Spectateur* qui étaient des foyers d'opposition ; il ne s'arrêta pas à la raison que donnaient certains amateurs de modération et de clémence et qui tendait à ne point faire supporter à des Français la responsabilité d'un crime commis par des Etrangers.

La police savait bien non seulement qui avait

conçu la pensée de l'attentat ; mais encore quelles gens s'étaient intéressées à son succès.

L'Empereur publia des lettres patentes qui instituèrent régente l'Impératrice Eugénie. Il forma son conseil privé et confia le ministère de l'intérieur au général Espinasse. Un mois et demi après l'attentat, Orsini et Pieri, qui en étaient les principaux auteurs, furent guillotines ; de Rudio et Gomez leurs complices, allèrent expier leur crime au bagne et tout rentra dans l'ordre.

L'Empereur s'attacha plus que jamais à écarter de son gouvernement les causes de nouvelles haines. Il savait bien qu'il ne pouvait, quoi qu'il fit, se soustraire à l'excécration de quelques hommes pervers dont on ne peut éviter les ressentiments si l'on ne devient leur instrument et leur complice ; mais Napoléon voulait du moins profiter de sa puissance pour donner satisfaction à toutes les causes justes. Il entra dès lors dans cette politique généreuse que lui imposaient à la fois l'origine populaire de son gouvernement, son caractère chevaleresque et ce qu'il croyait être l'intérêt de la France.

Il songea d'abord à affranchir l'Italie. Aux réceptions du mois de janvier 1859, il laissa voir au baron de Hubner ambassadeur d'Autriche, qu'il n'était point satisfait de la conduite de son gouver-



nement ; quelques négociations s'en suivirent qui se traînèrent jusqu'au mois de mai. A cette époque, la guerre fut déclarée à l'Autriche et l'Empereur entra en campagne pour aller délivrer l'Italie et préserver nos frontières des Alpes du dangereux voisinage d'une puissance allemande.

Avant de s'éloigner de Paris, Napoléon III confia la régence à l'Impératrice, nomma le duc de Padoue ministre de l'intérieur et plaça son fils sous la protection du peuple Français. Le jour de son départ pour l'Italie, il put s'assurer que, pendant son absence, ni l'Impératrice ni le jeune prince ne courraient de dangers. Lorsque la voiture qui portait l'Empereur à la gare de Lyon arriva sur la place de la Bastille, à l'entrée du faubourg St-Antoine, les habitants de ce quartier cédèrent à leur nature expansive ; ils entourèrent le souverain, l'acclamèrent, lui prirent et lui baisèrent les mains.

C'est ainsi que le peuple parisien eût toujours traité l'Empereur, si des ambitieux ne l'eussent trompé sur les intentions du souverain. Ces ovations populaires furent de bon augure ; on sait que la guerre d'Italie ne valut à la France que des victoires et un prestige incomparable.

L'Empereur, pendant qu'il poursuivait à travers le Piémont et la Lombardie sa marche triomphale,

avait souvent le regard tourné vers la France. C'est là qu'il avait laissé ce qu'il avait de plus cher au monde, son fils et l'Impératrice. Il était soutenu, dans ses fatigues, par la pensée qu'elles contribuèrent à rendre la France plus glorieuse et sa dynastie plus solide. Entre le quartier général et Saint-Cloud où l'Impératrice résidait avec le jeune Prince, il y avait un échange continuel de dépêches. Après chaque victoire, le Prince recevait de sa mère et de ses gouvernantes une petite ovation. C'était lui le vrai vainqueur de Magenta, de Solférino; c'est lui que la foule des Milanais et des Milanaises couvrait de fleurs. Que de rêves furent caressés! de quelles espérances cette guerre d'Italie semblait être le gage! La France était ravie, l'Italie reconnaissante, l'Europe éblouie; on ne pouvait espérer mieux de la bonne étoile de l'Empereur.

Napoléon III fut si enivré que l'idée lui vint de couronner l'édifice.

Il rendit dans ce but des décrets qui causèrent plus de joie à ses adversaires qu'ils ne leur inspirèrent de reconnaissance. Les débats du Corps législatif et du Sénat devinrent publics; il y eut des ministres de la parole; on permit aux exilés de rentrer en France et l'on rappela de Cayenne les déportés.

En même temps qu'il donnait à la nation de



telles preuves de sa sollicitude, l'Empereur ne perdait point de vue l'éducation de son fils. Il lui choisit pour précepteur un jeune docteur de l'Université, qui professait les humanités au collège Rollin. Il s'appelait M. Monnier.

M. Monnier eut donc la tâche de continuer sur le Prince l'œuvre des gouvernantes. Ce fut lui qui donna les premières notions du latin, du grec et de l'histoire. Il ne trouva pas que le fils de l'Empereur eût la science plus infuse que ne l'avaient les écoliers de Rollin; il lui fallut user d'autant de patience que s'il eut instruit un simple artisan. Le latin n'était point le fort du Prince; il eut d'abord de la peine à pénétrer le sens des auteurs. Il y mettait, comme en toutes choses, beaucoup de ténacité, ce qui le rendait fort intéressant à son père.

Il paraît que Napoléon III n'avait jamais été très fort en version. Un jour, il entra dans le cabinet de travail de son fils et le trouva penché sur son bureau la tête entre ses mains, ayant sous le coude le gros dictionnaire latin-français de Noël. L'enfant était si absorbé dans son texte, qu'il n'entendit point les pas de l'Empereur; Sa Majesté s'approcha de l'écolier et voyant ce qui l'occupait, ne put se retenir de dire: « C'est bien ennuyeux à faire une version; moi, je n'ai jamais su. »

Le précepteur qui était présent crut, dans l'intérêt de son élève et pour l'honneur du latin, qu'il devait relever ce propos. Il répondit de son air le plus respectueux : « Cependant Sa Majesté a fort bien traduit les *Commentaires de César*. » — « Ce n'est pas moi » répondit l'Empereur et il s'éloigna laissant M. Monnier aux prises avec le mauvais exemple paternel. Heureusement, son élève se dit par devers lui que si, sans avoir bien appris le latin, son père pouvait faire de si grandes choses, avec la connaissance de cette langue il en eût fait de bien plus grandes encore, et il se remit à piocher le *De viris*.

Quand il était aux Tuileries où il se plaisait mieux que dans toute autre résidence, le Prince Impérial habitait au rez-de-chaussée sous le pavillon de l'Horloge. On lui avait fait un cabinet de travail d'un grand salon blanc et or, percé de larges fenêtres d'où l'on voyait la place du Carrousel, l'arc de triomphe les squares et les colonnades du nouveau Louvre. Les murs, étaient ornés d'un portrait de l'Impératrice, par Winterhalter, d'une lithographie de l'Empereur et d'une comtesse de Teba, aïeule de l'Impératrice, gravée sur pierre. Le Prince avait accroché sur un autre côté de la muraille les têtes de son poney appelé *Bouton d'or* et de ses épagnouls *Finaud* et *Finette*.

Ses livres d'étude sont rangés sur une petite étagère; ils ne sont point, comme on le pourrait croire reliés avec élégance; ce sont de vrais bouquins revêtus de simples cartonnages, tachés et endommagés aux angles, des livres équipés pour la lutte et portant sur le dos la trace des tourments qu'ils donnent et des vengeances qu'ils supportent. Le bureau d'acajou recouvert de basane sur lequel le Prince fait ses devoirs, porte aussi la marque de ses impatiences ou de ses distractions.

M. Monnier avait imaginé de l'instruire d'après une méthode particulière; ce qu'il lui enseignait dans le cabinet, n'était rien à côté des leçons qu'il lui prodiguait durant les promenades, en causant avec son élève de tout ce qu'il voyait. S'il traversait le bois de Boulogne, il lui parlait de la végétation des arbres, du gaz oxigène, des propriétés respirables de ce gaz; il lui apprenait qu'un arbre en latin se dit *arbor*, un chêne *quercus*; à propos de *quercus*, il parlait de la quatrième conjugaison dont le génitif est en *ûs*. Le soir, il détaillait au Prince les divers groupes d'étoiles, la grande et la petite Ourse, le Bouvier, Mars et Vénus. Dans le parc de Compiègne et de Fontainebleau, le maître montrait la botanique sur la nature vivante et somptueuse.

Il fallait au Prince une attention bien soutenue

pour ne point se laisser distraire des leçons qu'on lui donnait. Il y mit beaucoup de bon vouloir et ne prit pas en dégoût des promenades aussi sérieusement occupées. C'est ainsi qu'il acquit en peu de temps et bien avant l'âge où les autres enfants savent à peine leur histoire sainte, des notions presque universelles. S'il n'avait eu qu'une intelligence médiocre, la méthode de M. Monnier n'aurait pu lui être appliquée.

Monseigneur s'intéressait surtout aux sciences, à la cosmographie, à la physique, à l'histoire. Sa mémoire retenait tout et principalement les dates ; mais pour les faits, pour les grands traits de bravoure, il était tout feu et tout flammes. Il avait ses héros favoris, qu'il prenait aux temps anciens, tantôt chez les Romains, tantôt chez les Grecs.

Alexandre le Grand était très en faveur auprès du Prince, non-seulement parce qu'il savait bien monter à cheval, mais parce que, comme lui, il avait un précepteur et qu'il fut généreux avec Darius. Dans notre histoire de France, il m'a été dit que le fils de l'Empereur avait un faible pour Bertrand Duguesclin. Si vive que fut sa passion pour le roi de Macédoine et pour le vaillant connétable, il les mettait, et beaucoup d'autres héros avec eux, bien au-dessous de son grand oncle.

Pour montrer combien le Prince Impérial avait de clairvoyance, M. Marx qui a rempli, sous l'Empire, tout un livre d'indiscrétions parisiennes, nous apprend qu'un jour le professeur lui raconta la légende de Cadmus et le pria de lui en dire le sens. « Cadmus, dit l'élève, c'est la civilisation; le dragon qu'il immole, c'est la barbarie; la fontaine gardée par le dragon, c'est la civilisation, l'arrivée des soldats qui se massacrent, c'est la guerre civile ou l'agitation des factieux dont on ne peut jamais purger les Etats. »

Je sais bien que ce commentaire n'a rien de prodigieux et que beaucoup d'autres enfants de cet âge, habitués à démêler les allégories mythologiques, l'auraient pu faire aussi bien que le prince Impérial. Ce que je désire prouver c'est que le fils de l'Empereur n'était pas moins intelligent que les autres, et qu'il avait surtout une mémoire très-fidèle. Ses devoirs étaient quelquefois inférieurs à ceux de son camarade Louis Conneau qui travaillait toujours près du Prince et recevait les leçons du même maître. C'est Louis Conneau qui lui donnait de l'émulation.

Le condisciple ne pouvait d'ailleurs être mieux choisi. Le fils du docteur Conneau était doué de beaucoup d'intelligence; on pouvait lui être inférieur

et garder encore un rang fort honorable. De plus, il aimait beaucoup le prince et se prêtait de la meilleure grâce du monde à tout ce qui pouvait lui profiter. De son côté, le prince avait pour ce petit camarade une amitié de frère; il eût été désolé de ne point faire ce qu'il faisait et surtout de faire mal ce que Conneau faisait bien. Cette étroite sympathie s'est fortifiée avec l'âge; aujourd'hui qu'elle a subi l'épreuve de l'adversité, elle est inébranlable et j'aurai occasion d'en signaler plusieurs fois les effets dans le cours de ce récit.

Où M. Louis Conneau était certainement distancé par le Prince, c'était dans la pratique des beaux-arts. Monseigneur savait à peine écrire, qu'il dessinait avec agrément, de la plume ou du crayon, un arbre, une maison ou un beau navire. J'ai vu de ces essais qu'il donnait volontiers aux personnes qu'il voulait favoriser; il recevait leurs compliments avec la satisfaction d'un artiste qui assiste au succès de son œuvre.

M. Carpeaux finit aux procédés de la sculpture. L'auteur du groupe célèbre de la danse n'était point, il s'en faut, mécontent de son élève; il lui apprit à modeler un buste et le Prince commença par représenter l'Empereur. M. Carpeaux regretta que l'héritier du trône ne pût pas consacrer à la sculp-



ture tout le temps que réclame la pratique de cet art et qu'il fût contraint de suivre une autre carrière.

Je ne dirai pas à quel point le Prince excellait dans l'exercice du trapèze et en général dans tous les jeux de la gymnastique. Il allait aussi en vélocipède et grimpait aux arbres avec la plus grande facilité; il échappa quelquefois à M. Monnier et à ses graves entretiens pour escalader quelque vieux chêne du parc de Compiègne. En le voyant perché sur quelque haute branche, le précepteur ne négligeait point cette occasion d'appliquer une règle de la grammaire latine : *Cave ne cadas*, criait-il à son élève.

Le fils de l'Empereur avait un autre précepteur que M. Monnier; il avait M. Bachon qui développait son corps pendant que M. Monnier développait son esprit. M. Bachon avait été placé auprès du Prince dès le jour de sa naissance avec le titre d'écuyer; il accompagnait à cheval l'équipage où l'Altesse au maillet faisait ses promenades. Le Prince avait à peine six mois que M. Bachon le hissa sur un poney, l'attacha sur la selle avec une large courroie et le promena, chaque jour, sur cette petite monture qu'un piqueur conduisait à la longe.

A trois ans, l'enfant fut affranchi de la courroie; on le voyait chevaucher à côté de M. Bachon qui,



pour la circonstance, enfourchait lui-même un petit cheval et tenait la longe du poney monté par son élève. A six ans, Monseigneur se tenait fort bien sur un vrai cheval ; il suivit, en 1860, les petites guerres du camp de Châlons et ne manqua plus une revue. Le Prince en habit de grenadier coiffé de son bonnet à poil ou d'un bonnet de police qu'il portait crânement sur l'oreille, courant au petit galop à travers les lignes de soldats avait fort bon air. Les généraux et les officiers l'admiraient et M. Bachon était fier de lui.

C'est encore M. Bachon qui en 1865 eut l'honneur d'accompagner le Prince Impérial dans la première visite qu'il fit à l'école de St-Cyr et où il fut si bien reçu des élèves.

Son Altesse menait les chasses à courre de Compiègne ; il arrivait sur un *Canter*, faisait son salut aux invités, prenait le mot d'ordre du grand veneur, allait à l'attaque et ne quittait la partie qu'à la mort de la bête. Il était aussi bon nageur que bon cavalier. Telle était l'œuvre de M. Bachon ; aussi comme l'écuyer était heureux lorsque trottant avec son Prince à travers les Champs-Élysées, il entendait les promeneurs s'extasier sur la bonne tenue du jeune enfant. Il prenait sa part de l'ovation et ne prévoyait pas qu'après avoir été si bien

acclamé son impérial élève pût être jamais séparé de lui par quelque disgrâce de la fortune. Aussi ne faut-il point parler à M. Bachon des événements du 4 septembre; ils l'ont arraché à ses plus douces affections et relégué triste et seul dans sa petite ville de Creyssensac, où il vit de souvenirs et d'espérances.

Le prince ne tomba jamais de cheval, mais un jour, il se laissa choir assez malheureusement du haut d'un trapèze. Il dit aux personnes témoins de sa chute qu'il ne s'était point fait de mal.

Ni l'Empereur, ni l'Impératrice, ni les gouvernantes, ni l'excellente miss Schaw ne connurent cet accident; mais, après quelques jours, le prince boîta d'une jambe et souffrait beaucoup plus qu'il ne le laissait paraître. Il en vint à ne plus marcher qu'à grand peine.

On fit venir les médecins; ils constatèrent une contusion à la cuisse, une tumeur. Nélaton perça la tumeur, mais la douleur persista. On interrogea de nouveau Nélaton qui crut à l'existence d'une tumeur plus profonde que la première et déclara urgent de la faire disparaître. L'enfant se prêta courageusement à ces opérations douloureuses et fut guéri au bout de quelques jours.

Ce résultat n'était point celui qu'attendaient les honnêtes personnes qui faisaient profession de com-

battre l'Empire; elles avaient déjà répandu, sur le tempérament du jeune prince, les bruits les plus odieux, disant qu'il était aveugle, qu'il n'était point fait pour vivre longtemps. En apprenant qu'il avait fallu pratiquer une opération, quelques journaux annoncèrent que c'en était fait du fils de l'Empereur; ils ajoutèrent à leurs sinistres pronostics des commentaires qui suggérèrent plus tard à l'auteur misérable de la *Lanterne* des facéties d'un très-bon rapport.

Toujours est-il que le Prince Impérial se portait à merveille; il avait le sang le meilleur qui soit au monde; il grandissait et se développait au physique et au moral.

Il est vrai que, de leur côté, les ennemis de sa famille et de son pays acquéraient une faveur croissante. Les libertés et les amnisties leur avaient rendu une force dont ils s'étaient crus à jamais dépossédés. Ils ne manquèrent point d'en faire abus.

---

## CHAPITRE III

### La première communion du Prince Impérial. — La guerre.

Lorsque l'enfant impérial expliquait la légende de Cadmus et qu'il faisait tous les progrès dont je viens de parler, je ne sais à quelles tribulations son père était en proie. Cela devait coïncider avec les premières expériences que fit l'Empereur de ses récentes mesures libérales et avec la formation, au sein du Corps législatif, d'un tiers-parti.

Le Pape était mécontent de l'affranchissement successif de toutes les provinces italiennes, y compris

les siennes ; Sa Sainteté commençait à négliger son filleul. Des personnages de la Sainte-Église ourdisaient contre l'Empire une sorte de coalition de prêtres, de parlementaires et de républicains d'où les protestants n'étaient point exclus.

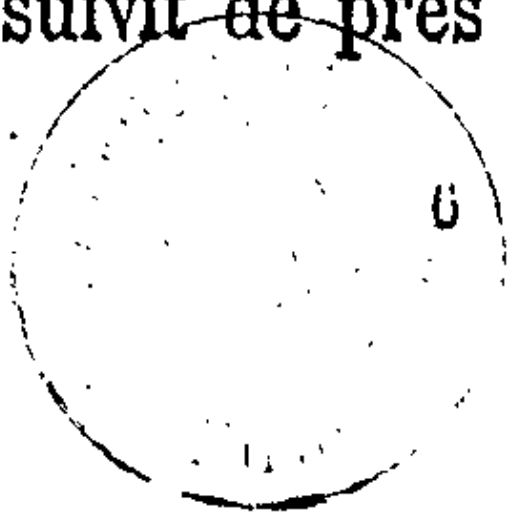
Il ne manqua point de gens pour trouver mauvais que la campagne d'Italie eut été entreprise et pour gémir sur la politique des nationalités ; d'autres au contraire se plaignaient de ce que l'indépendance des peuples n'était pas conduite avec assez de vigueur.

La mode était surtout de critiquer les expéditions lointaines. On ne comprenait pas ce que nous allions chercher en Syrie et chez les Druses du Liban. Était-il bien nécessaire de fonder des établissements français en Cochinchine ? Qu'avait à faire la France dans la Nouvelle-Calédonie ? Ce qui aurait charmé tout autre peuple était pour les ennemis du régime impérial matière à critique. Il est probable qu'ils n'étaient point aussi mécontents qu'ils voulaient le paraître. Ils ne prévoyaient point sans doute que la nouvelle Calédonie servirait de prison à quelques-uns de leurs amis pour qui cette contrée serait moins meurtrière que Cayenne ; mais ils ne pouvaient ignorer les avantages de toute nature que la France devait tirer de la Cochinchine.

On avait découvert aussi que l'Empereur avait eu tort de vouloir châtier les Chinois et de prendre Pékin; on diffamait à plaisir le butin du palais d'Eté; on riait sous cape de conquêtes aussi faciles. Pour M. Jules Favre, alors en meilleur crédit qu'aujourd'hui, et pour quelques esprits de cette belle trempe, l'expédition du Mexique était une folle entreprise; elle n'intéressait que les créanciers du banquier Jecker et l'archiduc Maximilien. Le Corps législatif, émancipé par l'acte spontané du 14 novembre 1860, retentissait des discours les plus encourageants pour les ennemis de la France.

C'est à dans ce moment du règne que fut découverte, dans le cimetière de Montmartre, la tombe d'un ancien représentant du peuple nommé Baudin. M. Baudin, qui avait reçu la mort sur une barricade en 1851, fut un très-utile instrument d'opposition.

Vers cette même époque M. Delescluze fonda le *Réveil* et M. Victor Hugo le *Rappel*. Les bourgeois de Paris achetaient la *Lanterne* et souriaient à ses bons mots. Quiconque, journaliste ou avocat, si médiocre qu'il fût, se déclarait ennemi de l'empire, acquérait facilement de la faveur et du renom. M. Gambetta et M. Jules Ferry devinrent députés de Paris; M. Henri de Rochefort les suivit de près sur les bancs du Corps législatif.



Plus l'Empire donnait de libertés, plus il lui surgissait d'ennemis ; et quels ennemis !....

Au fur et à mesure que sa raison s'éveillait, le Prince Impérial voyait s'enhardir l'opposition que l'on faisait à son père. Il avait peine à comprendre qu'on attaquât l'Empereur avec d'autant plus d'acrimonie qu'il se montrait plus confiant et plus généreux.

De son côté Napoléon III, voyant apparaître les belles qualités de son fils, l'aimait avec une tendresse croissante. Il était dominé par le désir de lui ménager des partisans pour l'avenir. S'il montrait quelque répugnance à hâter le couronnement complet de l'édifice, on avait raison de ses hésitations en lui représentant que des concessions nouvelles rallieraient à son héritier les sympathies de la génération future.

L'Empereur, écrivait-on dans les journaux, ne devait point travailler seulement pour lui ; il devait ménager la position de son successeur. L'Impératrice elle-même céda à ces entraînements et à ces espérances.

L'année 1867 avait apporté une diversion momentanée aux mauvais courants qui commençaient à s'établir. La France avait donné au monde le spectacle brillant de son Exposition universelle ; Paris avait offert l'hospitalité aux peuples et aux rois.



Il ne s'était jamais fait nulle part plus bel étalage de prospérité et de grandeur. Nous eûmes à la fois le czar Alexandre II et le roi de Prusse Frédéric Guillaume, accompagné de M. de Bismarck; nous eûmes l'Empereur d'Autriche, le roi de Bavière, le roi des Belges, le roi de Portugal; nous eûmes même le Grand Turc.

Au milieu de l'appareil magnifique des souverains et dans l'éblouissement des fêtes de l'Exposition universelle, le jeune Prince eut, un jour, tous les regards fixés sur lui: ce fut pendant la cérémonie de la distribution des récompenses. Napoléon III était sur un trône, à côté du Sultan, dans une pompe et dans un éclat merveilleux. Les deux monarques décernaient eux-mêmes les médailles aux exposants, les cris retentissaient, les musiques ébranlaient la voûte de cristal du Palais-de-l'Industrie.

Voilà que, parmi les lauréats désignés par le jury international, figure le nom de l'Empereur Napoléon III. Le souverain de la France a obtenu le prix décerné à celui qui s'est le plus utilement et le plus efficacement occupé des classes ouvrières. On voit alors le Prince Impérial quitter son siège, et, tenant à la main la médaille méritée par son père, aller la lui remettre. Il y eut une scène difficile à décrire: l'Empereur éprouva une des plus douces émotions de

sa vie ; l'Impératrice et les autres dames en avaient les larmes aux yeux. Monseigneur parle souvent du bonheur mêlé d'un peu de confusion qu'il éprouva lorsqu'il se vit chargé, devant le Sultan et devant toute la cour, d'une mission si touchante et si douce à remplir.

Les monarques qui visitèrent la famille impériale furent unanimes à louer l'amabilité du Prince. Ce qu'il faut noter surtout, c'est l'affection particulière que témoigna au fils de Napoléon ce même roi de Prusse qui devait, trois ans plus tard, apporter dans cette famille, de si terribles afflictions.

Frédéric Guillaume habitait dans le pavillon Marsan; à tout propos il demandait à voir le Prince Impérial; il s'amusait de son babil et le comblait de petits cadeaux. Il n'était pas rare de rencontrer, dans les galeries, le roi tenant l'enfant par la main et se promenant avec lui. L'enfant ne pouvait se soustraire aux prévenances dont il était l'objet; mais le grand casque prussien lui produisait un effet désagréable. Il souriait peu au grand premier ministre maigre, long, vêtu de blanc, qui suivait partout Frédéric Guillaume et ne le quittait pas plus que son ombre.

Quand il a vu la France ravagée par ses soldats, la dynastie renversée et bafouée par la révolution

sa complice, le roi de Prusse s'est-il souvenu des caresses qu'il avait prodiguées au fils de l'Empereur?

Laissons de côté ces douloureux souvenirs. En 1868, on avait oublié les fêtes de l'Exposition et la gloire que notre pays en avait retirée dans toutes les branches de l'art et de l'industrie. Nous étions tout entiers au soin de réformer l'Empire qui nous avait jusque là si bien servis; on allait voir s'accomplir en France une telle transformation du régime napoléonien que jamais révolution n'en obtint de plus radicale.

Le Prince Impérial entrait dans sa douzième année. Depuis un an, il était sorti des mains de ses gouvernantes. Sa maison était toute changée: à M<sup>me</sup> l'amirale Bruat, gouvernante des enfants de France, l'Empereur avait substitué le général Frossard avec le titre de gouverneur.

Le général de division Frossard, appartenait à l'arme du génie; il avait étudié les sciences à l'école polytechnique. Ses états de service étaient des plus distingués; il avait fait, outre des campagnes en Afrique, les expéditions de Crimée et d'Italie.

L'Empereur, dont il était l'aide de camp, lui avait reconnu les qualités spéciales qu'il pouvait demander au gouverneur de son fils. Il avait pensé que le général serait propre à faire du jeune Prince, non

seulement un homme, mais encore un Empereur. La tâche assurément était grande et digne en tous points de tenter l'ambition d'un militaire aussi éminent qu'était le général Frossard.

Celui-ci s'y dévoua sans réserve; il se concentra, pour ainsi dire, dans ce devoir et s'y maintint, à l'exclusion de tout autre soin, comme dans une consigne. Il tâcha d'abord de bien connaître le Prince, de savoir à quel degré il était docile et intelligent; avant de rien entreprendre sur son esprit et sur son cœur, il voulut être aussi bien informé de ses qualités que de ses défauts.

Le Fils de l'Empereur n'avait pas un naturel qu'on ne pût aisément pénétrer; il avait toute son âme dans les yeux et sur les lèvres. Sa franchise abrégéa donc singulièrement l'examen auquel le général Frossard était prêt à se livrer.

En peu de jours, le nouveau gouverneur put affirmer qu'il avait affaire à un enfant fort bien doué sous le rapport de l'esprit, pourvu de qualités viriles, avec de la bonté, de la douceur et de la droiture; mais le caractère avait une tendance à la nonchalance et à une sorte d'opiniâtreté. Le général fit part de ses observations à l'Empereur, lui demanda de pleins pouvoirs et se porta fort de faire de son fils tout ce qu'il en espérait.

Le gouverneur était rigide : il établit autour du Prince une discipline sévère ; il empêcha qu'il ne reçut des lettres que le gouverneur n'aurait point vues. Il écarta surtout de son élève ces propos flatteurs dont les personnes de la cour prenaient déjà plaisir à le caresser. Il fallait se lever à heure fixe, manger à heure fixe, se coucher à heure fixe.

Il n'y avait, dans tout le palais, personne d'assez puissant pour déranger les ordres de M. le gouverneur. L'Empereur, du reste, quoi qu'il en eût, n'essayait point de le détourner.

L'Impératrice avait moins de réserve. Un jour qu'on était à Compiègne, Sa Majesté se risqua jusqu'à demander au gouverneur je ne sais quelle petite dérogation aux habitudes du Prince. Le général n'admit point cette requête. Ce fut en vain que l'Impératrice insista, qu'elle alla même jusqu'à prier ; le gouverneur fut inflexible ; il aurait même résisté à des larmes.

Toujours est-il que, pendant les jeux et les rires de la plus jolie société qui fût au monde, le Prince était le plus souvent à ses devoirs ou à son repos.

En même temps que mesdames les gouvernantes, M. Monnier avait disparu de la cour. On lui avait donné pour successeur un des jeunes professeurs les plus instruits et les plus distingués de l'Université.

Ceux qui ont connu M. Filon, savent combien il est doux, réservé; c'est un docteur qui, pour les façons, ne diffère point d'un chambellan. Le Prince l'aima et l'écouta; il quitta la méthode péripatéticienne de M. Monnier, qui ne convenait plus à son âge, et s'adonna aux travaux réels, aux lectures et aux devoirs écrits.

M. le gouverneur régla tout le programme des nouvelles études; il ne laissa point de lacunes dans les exercices intellectuels et physiques auxquels se livrait Monseigneur; plusieurs fois, il se félicita devant l'Empereur des progrès de son impérial élève, et ne fut pas moins satisfait de la fermeté qu'acquerrait son caractère que de l'agréable tournure que prenait son esprit.

Avant que j'explique, avec les détails que comporte un si intéressant sujet, les études du Prince, les points sur lesquels il était le plus brillant et ceux où il avait plus de peine à se distinguer, il convient de raconter un des événements les plus importants de sa vie et qui lui laissa les plus touchants souvenirs.

Quand arrivèrent les Pâques de 1868, Monseigneur dut faire sa première communion. Il avait eu pour s'y préparer M. l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine, qui venait aux Tuileries catéchiser le



Prince et le disposer, par de pieuses exhortations, à recevoir le sacrement.

Il n'y a pas à faire ici l'éloge de M. Deguerry; l'honneur qu'il a eu d'être pris pour ôtage par les républicains de la Commune et d'être fusillé en compagnie de M<sup>gr</sup> Darboy, de M. Bonjean et de tant d'autres nobles martyrs, montre à quel point il était digne de diriger la conscience d'un Enfant de France. Ce prêtre avait la parole douce et persuasive, une belle prestance et autant de science religieuse qu'un docteur de l'Eglise.

Le curé de la Madeleine n'eut pas de peine à instruire le Prince; celui-ci d'ailleurs savait déjà fort bien sa religion et même il la raisonnait. Ce n'est point ce qu'il faisait de mieux; mais Monseigneur avait déjà mis dans ses habitudes de tâcher de comprendre tout ce dont il s'occupait, il fallut, assurément, quelques efforts de son directeur spirituel pour le convaincre que les mystères ne peuvent entrer dans l'esprit comme les mathématiques.

L'abbé Deguerry exposait un jour au Prince Impérial la sanglante histoire de la Passion; il insistait sur les parties les plus dramatiques, sur l'accablement du jardin des oliviers, sur la flagellation, sur le crucifiement au sommet du Calvaire et principalement sur les douleurs de la Vierge Marie.



Le prêtre se sentait ému lui-même jusqu'aux larmes; il remarqua que le Prince était très-attentif, mais point aussi touché qu'il aurait dû l'être. Il ne put se défendre de lui dire : « Comment n'êtes-vous pas plus attendri, Monseigneur? y a-t-il au monde un plus grand sujet de larmes que la passion de notre Seigneur? » — « Sans doute, monsieur l'abbé, répliqua le Prince; mais vous m'avez enseigné que Dieu savait tout, voyait tout, et pouvait tout; il a donc voulu souffrir et faire souffrir sa mère; c'est ce qui m'empêche de pleurer. »

Malgré son penchant à contrôler les mystères et la réserve qu'il gardait devant les exhortations souvent fort pathétiques de son directeur spirituel, le Prince était animé d'une foi et d'une piété réelles; on peut même dire qu'il les avait d'autant plus solides qu'il soumettait les enseignements du prêtre à un plus sérieux examen.

Ce qu'il comprenait surtout, c'était le bon exemple qu'il devait à tout le monde. La souveraineté d'origine populaire ne relève pas moins de Dieu que la souveraineté de droit divin; elle a des devoirs envers la religion et envers l'Eglise et ne peut être respectée que si elle donne elle-même l'exemple du respect envers l'autorité supérieure d'où découle tout pouvoir. Avec le tact exquis dont il était doué, le fils

de l'Empereur sentit que la prière et les bons rapports avec le ciel devaient être d'un grand secours pour le gouvernement des hommes, un foyer de lumières et une source de consolations.

Le mois de Mai se leva armé de ses parures printanières. Le 8, un dimanche, la Chapelle des Tuileries fut ornée de tentures de velours cramoisi, de crépines d'or et tout embaumée de fleurs. Dès neuf heures du matin, elle était remplie de grands dignitaires, de dames d'honneur, d'officiers et de fonctionnaires de tout rang. L'Empereur et L'Impératrice arrivèrent en grande cérémonie ; ils étaient entourés des princes et des princesses. Leurs Majestés se placèrent à la droite de l'autel. Sur les travées hautes de la chapelle, on voyait le plus jeune fils du Prince Napoléon et les petits camarades du Prince Impérial : ~~Corn~~neau, Fleury, Espinasse, attentifs et visiblement émus.

Au milieu du chœur, absorbé dans le recueillement, le front incliné, mais le regard fixé sur l'autel, le Prince Impérial était à genoux. Il avait à sa droite son gouverneur et à sa gauche, un peu en arrière, son confesseur l'abbé Deguerry.

Monseigneur n'avait déjà plus cet air enfantin qu'on lui voyait lorsqu'il se promenait, en veston de velours ou en habit de grenadier, sur la terrasse du bord de l'eau. Il avait grandi ; ses traits, sans perdre

de leur charme, étaient plus formés ; ils avaient pris une expression plus grave. Une certaine majesté qu'en ce moment il tenait plus encore du voisinage de Dieu que de sa destinée était répandue sur toute sa personne. Il avait le sentiment profond de l'acte qu'il allait accomplir. En le voyant prier avec une piété si sincère, personne ne pouvait se défendre de verser des larmes.

L'évêque d'Adras commença la messe ; l'archevêque de Paris, grand-aumônier, était à son prie-Dieu, entouré de vicaires et d'aumôniers.

Après que l'évêque d'Adras eut consacré l'hostie, l'archevêque de Paris s'étant levé, adressa au Prince une allocution qui, pour n'être pas aussi brillante qu'un discours de Massillon, n'en est pas moins un assez beau modèle d'éloquence sacrée.

L'archevêque de Paris était de ces ministres de Dieu qui savent concilier le respect de la puissance avec l'indépendance de l'âme, et qui n'ont pas besoin d'attaquer un gouvernement pour se croire dignes de l'estime des hommes et de la miséricorde de Dieu.

On ne peut faire un récit complet de la première communion du Prince Impérial, sans citer au moins un fragment du discours que lui adressa l'archevêque, et qui fut divisé en deux parties. M<sup>gr</sup> Darboy prononça la première partie avant la communion, et

la deuxième quand le Prince eut reçu l'Eucharistie. Il avait pris pour texte ces paroles de Jésus-Christ, dans l'Évangile selon saint Jean : *Sinite parvulos venire ad me.*

Au milieu du silence général, le grand-aumônier commença ainsi :

« Il se passe aujourd'hui, dans ce palais, quelque chose de solennel et de touchant. C'est une fête toute religieuse, d'un caractère intime et recueilli.

« Elle semble, à première vue, intéresser exclusivement un petit nombre de personnes, la conscience d'un enfant et le cœur d'un père et d'une mère. Mais ces personnes sont les plus considérables, ce père et cette mère sont des souverains, et la France entière est leur famille; cet enfant portera plus tard le fardeau de nos destinées; sa première communion donnera le branle à sa vie morale, qui, elle-même, ne sera pas sans influence sur la marche des affaires publiques; qu'il soit donc permis à tous ces illustres et dévoués serviteurs, qui entourent Vos Majestés, de se regarder ici comme représentant la nation, de s'associer avec respect à vos sentiments, et de mêler leur prière à la vôtre, pour faire descendre la bénédiction de Dieu sur un tel présent et sur un tel avenir.

« Prince, Vous êtes le charme et l'ornement de cette solennité, Vous en êtes aussi l'objet ; il s'agit d'intérêts qui vous importent souverainement, et cette journée est unique et décisive dans votre existence ; si Votre Altesse ne le savait déjà, nous vous le dirions tous par notre attitude. Avec sa foi vive et sa piété, l'Impératrice ne peut perdre de vue votre sort éternel, engagé dans l'acte qui va s'accomplir ; elle vous enveloppe et vous protège de cette ardente sollicitude qui fait le tourment des mères, mais qui porte bonheur aux fils. Votre auguste père ramène et repose sur vous la pensée que se partagent sans cesse tant et de si graves travaux ; il vous suit et vous embrasse d'un long regard tout attendri, où l'émotion religieuse se mêle au trouble du sang. Tous, fidèles et prêtres, rangés autour de Votre Altesse, avec une sympathie pleine de respect, nous venons lui offrir, comme témoignage d'affectueux dévouement, le secours de nos prières, et parler d'elle au Dieu qui cherche les cœurs purs et bénit les enfants, au Dieu devant qui tremblent les Anges, mais qui réjouira votre jeunesse.

« Pour moi, Prince, à l'heure où le maître du monde va descendre en vous, à l'heure où votre âme, recueillie dans la prière, achève de se préparer à cette

visite désirée mais redoutable, où l'Eglise vous assiste et vous soutient de son suffrage et de son amour maternel, puis-je faire entendre une parole plus opportune et plus en harmonie avec le caractère de cette fête et les sentiments de ce pieux auditoire, que la parole de Jésus-Christ, si encourageante et si douce : Laissez venir à moi les petits enfants? Cette parole est bonne comme l'invitation d'un ami, tendre comme les caresses d'une mère, pure et suave comme le jeune âge, instructive, sage et profonde comme tout ce qui vient de la Vérité même.

« Je voudrais donc expliquer brièvement cette parole, pour affermir et développer les pensées de foi qui sont les vôtres, Monseigneur, et pour vous faire aimer davantage Celui qui vient vous nourrir de sa chair, de son sang et de sa divinité. Oui! que la lumière d'en haut éclaire et pénètre de plus en plus votre esprit et vous fasse apprécier la grandeur de Dieu. »

Après ce beau commencement, Mgr Darboy expliqua l'origine et la grandeur du mystère eucharistique. Je relève dans sa touchante dissertation le passage que voici :



« Quel profond et merveilleux changement va s'opérer en vous ! Jésus-Christ descend dans votre cœur avec tous ses trésors, faisant disparaître l'abîme immense qui sépare le ciel de la terre, sa richesse infinie vient vous secourir, sa sagesse vous éclairer, sa force vous tendre la main, sa sainteté non souillée habiter votre âme. En un mot il se fait votre nourriture, union intime et glorieuse ! Car d'après les lois instituées pour la conservation de votre vie terrestre, les aliments que nous prenons se changent en notre substance ; par le travail de l'assimilation nous les élevons jusqu'à notre dignité d'homme et les couvrons de l'honneur de notre personnalité, parce que nous sommes plus nobles qu'eux et plus forts. Mais ici dans l'Eucharistie, Jésus-Christ, plus noble et plus fort, ne prend possession de nous-mêmes que pour nous transformer divinement et nous élever jusqu'à lui, en faisant passer sa vie dans nos âmes ; de sorte que, selon les termes énergiques de l'Écriture et des Pères, ce n'est plus nous qui vivons, mais Dieu qui vit en nous, et que nous devenons ainsi, dans une certaine mesure d'autres Jésus-Christ. »

«.... Jésus-Christ va donc descendre en vous, demeurer avec vous, vivre pour vous : nourriture et breuvage qui donnent la vie surnaturelle, pain



mystérieux qui est l'aliment des esprits et le soutien de leur faiblesse, eau salutaire qui jaillit jusqu'au ciel et se répand dans les âmes en flots de joie et d'amour. Car notre Dieu est amour, disent les saintes Ecritures ; c'est un feu qui consume doucement les cœurs et qui ne les touche que pour les rendre plus purs et plus ardents. Livrez donc votre cœur à cette flamme victorieuse, ô Prince ! et que la charité vous anime dans ce moment solennel et décisif. Venez à la communion avec grand amour, puisque vous y trouvez un Dieu si digne d'être aimé, et répondez à sa tendresse par la vivacité de vos sentiments. Ami et père il est tout à vous, soyez à lui sans réserve, avec le généreux entraînement de votre âge et dans toute la pureté de votre conscience renouvelée. »

Le prélat fit ensuite cette invocation :

« Et maintenant, Seigneur venez prendre possession de cette jeune âme, si précieuse à tant de titres. Elle croit en vous. ô vérité infailible ! mais augmentez sa foi. Elle vous adore, ô perfection absolue ! Donnez-lui de vous offrir des hommages plus dignes de votre majesté. Elle espère en vous, ô très-douce miséricorde ! »

« Que son espérance s'affermisse et l'aide à se tenir constamment attaché aux choses du ciel. Elle vous aime, ô bonté infinie, que son amour

pour vous grandisse et l'inspire dans ses sentiments et ses résolutions. Elle se propose de vous rester fidèle et dévouée ; gardez-la, Seigneur, gardez-la bien et que la visite dont vous l'honorez aujourd'hui soit l'avant-goût et la garantie de son bonheur dans le temps et dans l'Éternité. »

Ici l'archevêque s'interrompt ; l'évêque d'Adras bénit le prince qui s'avança vers l'autel et s'agenouilla sur la première marche. Le prince Joachim Murat, le général Frossard, le vicaire général de la grande Aumônerie, et un chapelain étendirent devant Son Altesse la nappe de la communion. L'évêque s'approcha avec le ciboire. Monseigneur était si attendri que les larmes lui coulaient sur les joues. C'est ainsi qu'il reçut le sacrement.

Quand le Prince eut été reconduit à son prie-dieu, le grand aumônier reprit son discours.

« Prince, dit-il, le grand acte de votre première communion est accompli. Vous venez de contracter avec Jésus-Christ une alliance intime et sacrée. Il habite votre cœur où sa présence porte lumière, justice et force... Puisqu'il s'est donné tout à vous, donnez-vous tout à lui pour l'adorer comme votre créateur et maître, pour le désirer souverainement comme votre fin dernière, pour lui rendre grâce

comme à votre bienfaiteur et l'invoquer comme votre défenseur et votre appui... »

Où M<sup>gr</sup> Darboy s'éleva le plus haut et où il eut presque des accents prophétiques, c'est lorsque, jetant un regard dans l'avenir, il prononça ces paroles.

« Votre jeunesse me touche et votre avenir m'émeut ; par-dessus la félicité paisible de vos premières années qui s'épanouissent doucement entre le génie et le courage, la grâce et la bonté, votre destinée m'apparaît *avec quelques-uns de ses orages et de ses combats* . Les murailles de cette chapelle reculent et disparaissent à mes yeux et derrière vous j'aperçois la France entière avec un demi-siècle de son histoire. Cette austère vision inspire à mon cœur d'évêque et de français des sentiments et des vœux où j'oserai dire qu'il y a de la sympathie et du respect, de la tendresse et du dévouement. »

Suivent des conseils qui ont dû se graver dans le cœur de Son Altesse.

« .... Tous ici nous demandons avec vous, Prince, que la sagesse de Dieu vous dirige, que sa justice vous soutienne, que sa bonté vous console et que sa puissance vous protège, qu'il vous inspire la modération dans la prospérité, la prudence dans les conseils, l'énergie dans l'action, la constance dans les

fatigues et les périls, qu'il vous donne un esprit supérieur, une volonté droite et ferme, un cœur magnanime, une âme maîtresse d'elle-même; qu'il vous rende invincible aux tentations de l'heureuse fortune et aux séductions de la flatterie et qu'il vous accorde d'avoir toujours la parole sobre et contenue du commandement, les mœurs correctes et graves du législateur, une vie pleine de mérite et de félicité ! Maintenez-vous dans la vertu par une assidue vigilance sur vous-même, par la fidélité à la prière et par la pratique des sacrements. Aimez l'Eglise et la France, servez Dieu et votre pays; soyez un grand chrétien et un grand prince et que la bénédiction du Saint-Père reste à jamais sur vous et vous porte bonheur pour le temps et pour l'éternité. »

Quand le grand aumônier acheva de parler, la petite chapelle était remplie de sanglots. L'Impératrice avait peine à retenir les siens ; elle avait, pour être émue, outre sa dévotion, la tendresse inquiète qu'une souveraine porte toujours au fils que le trône attend et que les caprices populaires lui peuvent un jour disputer.

Cependant les chants de la bénédiction se firent entendre, des nuages d'encens s'élevèrent et se mêlèrent aux parfums des lilas et des roses qui embau-

maient l'autel. Les douces pensées succédèrent aux violentes émotions et cette matinée fut une des plus charmantes fêtes de la cour.

Le soir, à cinq heures, on se réunit de nouveau dans la chapelle. Le grand aumônier confirma le Prince Impérial. Les mêmes personnes qui avaient assisté à la première communion se placèrent dans le même ordre où elles s'étaient tenues pendant la messe.

Monseigneur avait près de lui, sur une crédence, le livre des évangiles, une statue de la vierge et le saint chrême. Il renouvela les vœux de son baptême. Le vénérable archevêque lui adressa encore de pieuses exhortations, lui conseilla de discipliner ses affections et ses sentiments, d'avoir toujours la force de réaliser ses pensées justes et ses intentions généreuses, d'être toujours à la hauteur des devoirs; enfin il lui adressa toutes les recommandations que l'on doit à un Prince.

Après ce nouveau discours, l'archevêque imposa les mains à Monseigneur, oignit son front et le confirma. La bénédiction et le *Domine salvum fac* terminèrent la cérémonie.

Si j'ai donné de longs passages du discours de l'archevêque de Paris, c'est parce que je n'ai pas oublié l'effet qu'il produisit lorsque, le lendemain du jour où il fut prononcé, on le lut dans le *Jour-*

*nal officiel.* Il fit réellement sensation. Ce discours, d'ailleurs, a une autre importance ; il semble avoir si bien pénétré dans l'âme du Prince Impérial qu'il soit devenu sa règle de conduite.

Dans les différentes positions où il s'est trouvé, il a été tel que l'archevêque de Paris souhaitait qu'il fût. Dieu sait si les occasions lui ont manqué de mettre en pratique les conseils qui lui furent donnés ! On peut dire que toute la conduite que le fils de l'Empereur a tenue, son caractère, son courage, les qualités qui se sont révélées en lui ont été la réalisation du programme de sa première communion.

Il y eut un autre prélat qui ne voulut point laisser passer une occasion si favorable de se faire entendre et dont l'intervention dans les affaires spirituelles de la famille impériale paraît d'autant plus surprenante qu'il se mêlait avec moins d'impartialité de ses affaires politiques. Ce prélat n'est autre que ce même M. Dupanloup que l'on voit encore aujourd'hui diriger le diocèse d'Orléans et le représenter à l'Assemblée nationale.

L'Empereur et l'Impératrice étaient venus dans sa ville épiscopale assister à des fêtes où la municipalité les avait invités. L'évêque leur tint, à ce propos un de ces discours comme il en a fait tant, depuis cette époque ; il y était naturellement question de



Jeanne d'Arc dont Orléans célébrait l'anniversaire, de l'indépendance de la France et du goût spécial des Orléanais pour la liberté. Le prélat remonta même jusqu'à Charlemagne, rien que pour avoir le malin plaisir de dire à Napoléon III qu'il lui souhaitait de ressembler à ce grand homme.

M<sup>gr</sup> Dupanloup, se tournant ensuite vers l'Impératrice, lui adressa ces paroles qu'il a peut-être oubliées :

« Vous avez bien voulu, Madame, prendre part à nos solennités, et cette pensée aussi me touche, le lendemain d'un jour où la religion vous a donné la plus pure joie qui soit, ici-bas, permise au cœur d'une mère : Votre Majesté, vient de voir son fils s'agenouiller et se nourrir pour la première fois du pain de vie à l'autel du Dieu qui aime et bénit cet âge. L'attendrissement de ce spectacle a fait couler de vos yeux de pieuses larmes. Puisse, Votre Majesté, *n'en connaître jamais d'autres !* Puisse-t-elle voir le jeune Prince, son amour et son espérance, croître dans cette piété forte qui est, comme Bossuet le disait au fils de Louis XIV : *le tout* de l'homme et du Prince ! Puisse sa première communion demeurer le profond et indestructible souvenir de sa vie ! C'est ce que demandait à Dieu pour lui le chef vénéré de l'Église, lorsque du haut du trône apos-



tolique, toujours si vaillamment soutenu par nos armes, Pie IX le bénissait au moment même où il recevait, pour la première fois, la visite de son Dieu! »

Lorsqu'il a souhaité à l'Impératrice de ne jamais verser d'autres larmes que les larmes d'attendrissement arrachées par le spectacle de la première communion de son fils, M<sup>gr</sup> Dupanloup parlait sans doute avec une entière sincérité. Cependant, il est difficile de faire accorder les prières qu'il adressait au ciel en faveur de l'héritier du trône avec la conduite qu'il tint à l'égard de l'Empire et l'approbation qu'il donna aux gens qui travaillaient à le renverser.

Ces contradictions dans le zèle épiscopal de M<sup>gr</sup> Dupanloup n'intéressent point ce récit. Il faut revenir au Prince qui en fait l'unique sujet et dont la vie, à partir de l'année 1868, est plus remplie et plus digne d'attention qu'elle ne l'a été jusqu'à cette époque.

Comme je l'ai dit, le général Frossard jugea convenable de changer tout le système de M. Monnier et de remplacer ce précepteur par un répétiteur, qui fut M. Filon. M. Filon, en effet, ne faisait point de cours au jeune Prince; il ne fut occupé d'abord, qu'à lui répéter les leçons que son Altesse recevait d'autres professeurs.

M. le Gouverneur avait imaginé de faire suivre au Prince Impérial, les cours d'un lycée de Paris qu'il changeait chaque année. C'est ainsi que son Altesse suivit, tour à tour, les classes du Lycée Bonaparte, du Lycée de Vanves, du Lycée Napoléon, du Lycée Louis-le-Grand. Elle eut donc pour professeur, les professeurs mêmes de ces lycées.

Le premier, qui venait du Lycée Bonaparte, fut M. Edeline, que Monseigneur aimait beaucoup et qui se montrait très-dévoué au jeune Prince. Le Lycée de Vanves lui donna M. Cuvillier; le Lycée Napoléon, M. Payart; le Lycée Louis-le-Grand, M. Lévy, qui enseignait l'allemand. Le Prince eut pour professeur d'histoire, M. Lavisse du Lycée Napoléon, et pour professeur d'anglais, M. Maynard.

Ses compositions étaient corrigées en même temps que les compositions des autres élèves de sa classe, et cotées selon leur mérite.

Le rôle de M. Filon, consistait à diriger le travail du Prince, à s'assurer que la leçon du professeur, avait été comprise, qu'elle serait bien gardée dans la mémoire. Il surveillait les devoirs, et donnait à son Altesse le goût des études qu'elle était tenue de suivre. Le Gouverneur, sans doute, prenait aussi tous ces soins; mais, M. Filon, par un contact plus fréquent et moins solennel, exerçait une action des plus salu-

taires. Il avait d'ailleurs un âge et un aspect qui inspiraient au Prince plus de confiance et d'amitié qu'ils ne lui inspiraient de craintes.

M. Filon, représentait l'indulgence, le conseil amical; le général Frossard, était la main de fer; il était le gant de velours. Aussi Monseigneur donnait-il bientôt, toute sa confiance au jeune précepteur; il se fit si bien à son caractère et à ses façons, qu'il souhaita de ne plus se séparer de lui. Aujourd'hui encore, dans l'exil, M. Filon est devenu le fidèle compagnon et le confident de ses études.

En soumettant son élève à la méthode, que j'ai expliquée plus haut, le général Frossard s'était proposé surtout d'exciter son émulation. L'Empereur n'aurait pas été partisan du procédé adopté par le Roi Louis-Philippe, qui envoyait ses enfants au collège. Napoléon III, n'avait qu'un fils; il tenait à le garder près de lui et à l'élever selon le rang qu'il devait occuper un jour. Il croyait peu à la popularité qu'un Prince acquiert en affectant de partager le sort de tous les enfants; l'Empereur était même porté à penser qu'on excitait d'autant plus l'envie des bourgeois qu'on se mettait de plus près en rapport avec eux.

Un camarade qu'il faut appeler monseigneur, n'est pas un vrai camarade; il est mieux qu'un prince ne

sorte point de sa sphère; c'est ainsi qu'il enseigne aux simples particuliers qu'ils doivent aussi rester dans la leur. Il suffisait aux élèves des lycées et à leurs familles, de savoir que l'enseignement qu'on leur donnait, était trouvé assez bon par le chef de l'État pour qu'il le fit partager à son fils.

Celui-ci d'ailleurs allait quelquefois visiter ses condisciples; en 1861, il célébra la Saint-Charlemagne avec les élèves du Lycée Bonaparte, qui n'ont pas perdu le souvenir de cette fête. Le Prince paraissait aussi dans les distributions de prix du concours général.

C'est là, qu'en 1867, un jeune élève refusa de venir recevoir une couronne que l'héritier du trône avait mission de lui donner. On sut que cet écolier était le fils du général Cavaignac et qu'il avait été poussé à cette inconvenance par de mauvais conseils.

Le Prince menait aux Tuileries, la vie la mieux réglée; à sept heures du matin, il était au travail; à huit heures, il déjeunait légèrement et se promenait dans les jardins réservés, ou sur la terrasse des Tuileries. A Compiègne, à Fontainebleau et à Saint-Cloud, cette promenade matinale se faisait dans les parcs.

Monseigneur sortait accompagné de l'aide de camp de service, de M. Filon et de son inséparable cama-

rade Louis Conneau. A neuf heures sonnant, il allait embrasser l'Empereur et l'Impératrice et se remettait au travail jusqu'à onze heures. Il déjeûnait une seconde fois, se récréait un moment, se remettait au travail jusqu'à deux heures.

Après une matinée si bien remplie, le Prince allait se promener à cheval ou en voiture; il rentrait à quatre heures, pour reprendre le travail jusqu'à six heures et demie. Il dînait avec l'Empereur et l'Impératrice.

Le dimanche, il y avait grande réunion des petits camarades : Fleury, Espinasse, Bourgoing, Frossard, la Poëze, Corvisart, Persigny, Labedoyère, Joachim Murat. C'était le jour des grands assauts; la troupe se partageait en deux camps. Il y avait de petites fortifications que les uns devaient attaquer et les autres défendre. Les projectiles étaient faits avec du son durci; chaque combattant en avait les poches pleines. On s'élançait; c'étaient des défis superbes jetés par les assaillants aux défenseurs et des hurrahs retentissants quand la position était prise.

Le Prince avait été tellement accoutumé à voir l'Empereur et l'Impératrice s'occuper de bonnes œuvres; il avait servi lui-même, dès sa naissance, de patron à un si grand nombre de fondations pieuses

qu'il avait, pour ainsi dire, la charité dans le sang.

Il ne sortait point avec ses compagnons, avec son précepteur qu'il ne trouvât une occasion de satisfaire ce besoin de bienfaisance dont il était possédé. Tantôt c'était un malheureux vieillard qui se traînait le long d'un chemin et à qui le Prince donnait le contenu de sa bourse; tantôt c'était un enfant mal vêtu dont il recherchait les parents et qu'il secourait. Je pourrais citer beaucoup de traits qui montreraient combien la générosité lui était naturelle.

Monseigneur n'avait pas une liste civile qui lui permit de faire beaucoup d'aumônes; mais il possédait une bourse où il mettait l'argent que l'Impératrice et l'Empereur lui donnaient quelquefois. Il se vit, un jour, à la tête d'un petit pécule de quatre cents francs formé de pièces de dix et de vingt francs.

Un militaire amputé se présenta aux Tuileries pour demander un secours à l'Empereur. Le Prince qui, en ce moment-là, jouait dans le jardin réservé, aperçut le solliciteur et fut touché de l'état où l'avait mis la guerre. Il pensa qu'il ne pouvait mieux user de sa bourse que de la vider tout entière dans les mains du soldat; c'est ce qu'il fit sans délibérer.

Le Prince eut un jour, à Compiègne, devant un



cercle d'invités, un très-beau mouvement de générosité. Il avait appris qu'on avait rencontré, dans la forêt, une vieille femme déguenillée qui ramassait du bois. Cette pauvre, lui avait-on dit, était dans la plus affreuse misère et très-digne d'intérêt.

Son Altesse pensa tout de suite à la secourir ; mais elle avait donné tout le contenu de sa bourse au soldat amputé et n'avait pas eu le temps de réaliser de nouvelles économies. Il lui vint à l'esprit de faire une quête parmi les invités. Sans consulter personne, le Prince vint le soir au salon ; là, son petit chapeau à la main, il demanda qu'on voulût bien venir en aide à une pauvre femme qui n'avait pas de pain.

Toutes les bourses se délièrent ; les pièces d'argent et d'or pleuvaient dans le chapeau. Madame la princesse de Metternich donna un louis et servit beaucoup le Prince dans sa quête. Monseigneur était ravi de son succès. Il n'avait pas encore achevé sa tournée que déjà il avait recueilli de quoi faire le bonheur de sa protégée. Il la voyait recevant ce secours ; il était heureux des satisfactions qu'elle allait éprouver et des bénédictions dont la pauvre femme allait accabler son bienfaiteur.

Au plus beau moment de la quête, l'Empereur et l'Impératrice entrèrent dans le salon.



Leurs Majestés engagèrent Monseigneur à vouloir bien, s'il avait des charités à faire, ne point en charger les invités du château. Le plus pénible pour le Prince fût de rendre les pièces qu'il avait reçues. Il s'y résigna cependant, mais avec quel crève-cœur il vit s'en aller son petit trésor ! Il est inutile d'ajouter que la femme de la forêt ne perdit rien ; elle reçut même de l'Empereur et de l'Impératrice plus d'argent que le prince n'en eut ramassé.

Quelques voyages que la politique rendit nécessaires vinrent interrompre le cours de cette existence régulière. Le premier que fit Monseigneur et qui eut quelque retentissement fut le voyage de Nancy. Cette ville fêtait en 1866 le Jubilé de la réunion de la Lorraine à la France. Le Prince partit avec l'Impératrice ; il partagea les honneurs de la belle réception qu'on lui fit sur tout le parcours de Paris au chef-lieu de la Meurthe et la somptueuse hospitalité de la ville de Nancy.

Combien il était aimé dans ces provinces de l'Est ! Encore que son précepteur fût occupé, pendant tout le voyage, d'exposer à son élève l'histoire de la Lorraine, Son Altesse était charmée de voir du pays et d'être si bien reçue. En passant à Commercy, le prince apprit qu'un paysan muni d'un brochet et de cent écrevisses, insistait pour déposer lui-même cette

offrande à ses pieds. Verdun lui offrit cent livres de dragées dans une belle caisse d'acajou.

A Nancy, le prince Impérial était habillé de velours noir sur lequel se détachait en blanc la plaque de la Légion d'honneur. Dans ce costume, il passa sous les arcs de triomphes, assista au défilé des francs-tireurs d'Épinal et de toutes les corporations urbaines et rurales de la Lorraine ; il vit l'Impératrice donner la croix d'honneur à M. Welche alors adjoint au maire de Nancy, aujourd'hui préfet de la Haute-Garonne ; il suivit Sa Majesté dans la visite qu'elle fit aux hôpitaux.

Les enfants de la ville ayant envoyé une députation à Monseigneur, il les pria à un goûter pour le lendemain. Ce goûter menaçait d'être orageux. Le Prince, que l'Impératrice ne voulait point laisser monter à cheval, avait conçu de l'humeur ; il avait même dit, selon ce que rapporte son historiographe M. Marx : « Eh bien ! je ne serai pas aimable avec la députation de petits enfants ». Cependant, quelque envie qu'il en eut, Monseigneur ne put déplaire.

Au bal de l'Hôtel-de-Ville, il figura dans le quadrille d'honneur en face de sa mère et montra qu'il avait su profiter des leçons de M. Petipa. Quand il partit de Nancy, Monseigneur était maître

de la Lorraine ; l'occasion ne lui manquera pas, un jour, de renouveler cette conquête.

Dans le mois d'avril 1868, peu de temps avant sa première communion, le prince Impérial alla visiter Cherbourg et Brest. Il fit ce voyage seul ; tous les honneurs furent pour lui. Son Altesse partit avec son gouverneur et les officiers de sa maison et fut reçu, dans les deux ports, avec un véritable enthousiasme ; on lui adressa des compliments auxquels elle sut fort bien répondre.

Le Prince ne recula point devant les dures nécessités que lui imposait le programme des fêtes. A Cherbourg placé sous le regard sévère du général Frossard, il visita tout ce qu'on lui offrit de visiter : la digue, la rade, les nouveaux modèles d'artillerie de marine, l'arsenal, les fourneaux économiques, le *Rochambeau* qui venait d'être acheté aux États-Unis et qui était armé déjà de canons rayés, les bassins, les fortifications.

Où il s'amusa véritablement ce fut en entendant le branle-bas de combat qui eut lieu dans le port, lorsque toutes les embarcations simulèrent une attaque contre le *Volta*. Il trouva charmant de dîner à bord de la *Gauloise* et fut surtout très-gracieux avec les matelots et les ouvriers qui ne se possédaient point de joie. On aurait pu, ce jour-là, leur demander

le serment de mourir plutôt que de laisser tomber le trône sur lequel le prince devait s'asseoir qu'ils l'eussent juré d'enthousiasme.

C'est dans ce voyage que l'on s'aperçut combien le prince avait le pied et l'estomac marin. Il n'avait encore navigué (on sait avec quelle répugnance), que sur le petit lac de Villeneuve-l'Étang. A Cherbourg, Monseigneur prit passage à bord de la *Reine Hortense* et navigua jusqu'à Brest. Il fut aussi gai que s'il eut été à terre et fit la joie des matelots. Il allait et venait sur le pont recherchant la compagnie des mousses auxquels il demandait une foule d'explications sur leur état.

La mer n'était point des plus clémentes ; dans la suite du prince, elle fit un certain nombre de victimes. Son Altesse ne broncha point ; elle s'avança triomphante sur l'Océan escortée de l'escadre cuirassée que commandait alors le contre-amiral Dompierre d'Ormoy, aujourd'hui ministre de la marine ; elle entra dans le port de Brest en plein midi et fut reçue par toutes les autorités, au milieu d'acclamations et de salves d'artillerie.

Le prince Impérial se promena dans la ville et dans les faubourgs : il visita le *Borda* et l'*Inflexible* où est l'école des mousses. Ceux-ci manœuvrèrent à son intention et le divertirent beaucoup. Monseigneur

alla visiter aussi l'établissement des pupilles, assista, le dimanche, à une messe dans la cathédrale où il fut reçu et harangué par l'évêque; il dîna avec les élèves du *Borda*, ne donna partout que des sujets de satisfaction au général Frossard, emporta l'estime des Bretons et rentra, aux Tuileries, le 21 avril, un peu fatigué, mais très-content de tout le monde et de lui-même.

L'année suivante, ce furent d'autres ovations. Le Prince partit avec sa mère, en plein mois d'août, pour aller à Lyon et en Corse. Ces deux voyages étaient très-utiles; il importait que l'héritier du trône fut présenté à la seconde ville de France et qu'il visitât le berceau de sa famille.

Son Altesse partit donc avec l'Impératrice et toute une suite d'aides de camp, d'écuyers, de dames d'honneur que dominait l'austère figure du Gouverneur. Comme c'était l'invariable coutume de la famille impériale, l'Impératrice et le Prince se rendirent d'abord à la cathédrale; ils y furent escortés par toute une population qui, n'étant pas encore livrée aux enseignements de M. Barodet, acclamait bruyamment le Prince Impérial.

C'est à Lyon, sur la place des Terreaux, pendant le défilé des maires des communes rurales qu'un enfant de treize ans, né le même jour que le Prince,

s'écria : « Vive ma marraine l'Impératrice ! vive le Prince impérial ! » Là aussi, un vieillard, tenant son fils par la main, demanda à l'Impératrice la permission de lui laisser embrasser le Prince, disant que c'était pour lui porter bonheur. La raison parut déterminante à Sa Majesté et le vieillard se contenta sous les regards de la foule qui applaudissait.

Un maire ne se possédant plus, s'écria de toutes ses forces : « Le ciel vous protège ! qu'il vous garde longtemps pour le bonheur de la France ! » dix mille personnes entendirent ce vœu et s'y associèrent. Peut-il manquer d'être exaucé ?

Le spectacle de ces émotions populaires et de ces fêtes est si beau que M. Paul Dharmoy à qui j'emprunte ces récits, affirme qu'il doit laisser des traces ineffaçables.

Les faits que je raconte remontent à 1869. La scène touchante qui tira des larmes des yeux de l'Impératrice, les beaux enthousiasmes, les serments populaires, dont l'écho se prolongeait de la place des Terreaux jusqu'aux faubourgs où les canuts fabriquent leurs merveilleux tissus, se passèrent devant cet hôtel-de-ville où la révolution, un an plus tard, donnait ses sinistres représentations.

Sur la place même où l'Impératrice et le Prince



impérial excitaient tant de transports, on vit flotter le drapeau rouge ; les *voraces* firent leurs processions et versèrent le sang du commandant Arnaud ; le maire Hénon parada dans son écharpe et le préfet Challemel sourit à ces tyrans de la rue. C'est là aussi qu'on entendit le bon peuple demander l'arrestation des généraux, la guerre à outrance, l'extermination des prêtres en général et des jésuites en particulier, l'enseignement laïque, gratuit, obligatoire, l'égalité des fortunes, le droit au bien-être et tout ce que l'on demandait en ce temps de folle république.

Les lyonnais ont l'esprit changeant ; mais ils gardent plus volontiers le souvenir du bien qu'on leur a fait que le souvenir du mal qu'ils ont commis.

Quand il eut vu filer, dévider, mouliner, tisser la soie et que, plus heureux qu'à Nancy, il eut visité à cheval, en compagnie du général de Palikao, le camp de Sathonay, le Prince impérial suivit l'Impératrice à Toulon : « C'est ici, dit le maire de cette ville, que le commandant Bonaparte inaugura son héroïque carrière... C'est d'ici qu'est partie l'expédition d'Égypte... C'est ici que se sont organisées les expéditions de Crimée et d'Italie. » Son Altesse tressaillait en écoutant parler ce maire ; les images et les événements que le magistrat évoquait ont toujours eu le don de l'émouvoir.



A Toulon, le Prince fut plus ébloui des souvenirs de Bonaparte et des avantages qu'il remporta sur les Anglais, qu'il ne le fut, le soir, des illuminations des navires et des musiques dont le port ne cessa de résonner. Le général Frossard qui connaissait bien le cœur de son élève, ne manqua point de lui rappeler les divers incidents du siège où le chef de sa dynastie s'était illustré; il lui fit visiter le fort Malbousquet où Bonaparte, payant bravement de sa personne reçut un coup de baïonnette, et le point précis où il fit prisonnier le général anglais O'Hara. Le gouverneur montra aussi au prince le fort de l'Aiguillette. Aussitôt Monseigneur, devançant l'explication de son gouverneur, se prit à dire : « C'est du fort de l'Aiguillette que Bonaparte disait : Voilà la clef de Toulon. »

Une scène cependant le détourna un moment des rêveries où les souvenirs de Toulon l'avait entraîné. Il vit une jeune fille de seize ans que le maire présenta comme s'étant un jour jetée à la mer pour sauver un enfant de trois ans. C'était une personne du peuple dont le père était ébéniste; elle s'appelait Anna Galli. Le Prince remarqua tout de suite qu'elle portait sur sa robe blanche la médaille de sauvetage.

L'Impératrice ne put s'empêcher de dire à Mademoiselle Galli : « Vous savez donc nager, mademoiselle? » — « Non, Madame » répondit simplement la

jeune fille. Alors Sa Majesté se tournant vers le Prince lui dit : « Embrassez-la mon fils » ; ce que Son Altesse fit de bon cœur.

L'Impératrice et son fils regagnèrent l'arsenal sous une pluie de fleurs et de bénédictions. Là il y eut des décorations à donner à des officiers, à des sous-officiers et à des soldats. C'est le Prince Impérial qui en faisait lui-même la distribution. Ceux qui recevaient la croix de sa main juraient de toujours le servir.

Rien n'était plus agréable à Monseigneur que la joie qu'il causait aux militaires; il eut souhaité les décorer tous afin qu'ils fussent tous heureux par lui.

Quand ces scènes prirent fin et qu'il se vit à bord de l'*Aigle*, le Prince impérial, repassant dans son esprit les divers épisodes de Toulon, revint naturellement à l'événement historique dont cette ville avait été le théâtre. Le fils de Napoléon III était irrésistiblement attiré par la grande figure de son oncle; il l'avait constamment présente à l'esprit.

On se fait difficilement une idée de la joie qu'il éprouva lorsque l'*Aigle* l'emporta, avec sa mère, vers la Corse qui l'attendait pour célébrer le centenaire de Napoléon I<sup>er</sup>. Le Prince parut aussi satisfait que s'il était allé revoir une patrie depuis longtemps abandonnée et prendre sa part d'une fête de famille.

La Méditerranée ne l'ébranla pas plus que l'Océan ne l'avait fait. Aussi longtemps que dura la traversée, Monseigneur fut alerte et communicatif avec tout l'équipage. Il s'ouvrait à sa mère et à son gouverneur des motifs qui causaient sa joie ; il avait toujours le nom de l'Empereur sur les lèvres.

Il est presque inutile de dire combien, de leur côté, les populations de la Corse attendaient avec impatience cet héritier de leur grand Napoléon. On a rarement vu des gens plus transportés de joie que ne le furent les habitants de Bastia et d'Ajaccio quand l'*Aigle* eut déposé parmi eux l'Impératrice et le Prince Impérial ; ils ne respectaient même plus les consignes ; ils ne se contentaient plus de voir, ils voulaient toucher.

Un jour, ils s'approchèrent de si près, qu'on crut qu'ils allaient causer un accident à Sa Majesté et à Monseigneur ; les officiers de la suite furent obligés d'user de leurs mains pour refouler ces indiscrettes marques d'amour. Les Corses se laissaient frapper, mais ils s'avançaient toujours.

C'est alors que le Prince Impérial laissa échapper ce joli mot, qui jeta ce peuple dans un vrai délire : « Laissez-les s'approcher, dit-il, ils sont de la famille. »

Les Corses voulurent prouver au fils de Napoléon III, par toutes sortes de démonstrations, qu'ils

le tenaient pour un des leurs; il n'y eut point de protestations qu'ils ne lui fissent. Si ardentes qu'aient été les populations du continent, les populations de l'île trouvèrent moyen de les surpasser; les Corses ne furent point plus prodigues d'arcs de triomphe, d'illuminations et de *vivats*; mais ils eurent un entrain particulier, une allégresse, pour ainsi dire, *sui generis*. Ils fêtaient à la fois, un souverain, un fils, un enfant à eux; ils fêtaient le passé, le présent et l'avenir.

Toutes ces causes réunies semblaient donner à leur soleil un éclat particulier, à leurs fleurs, un parfum plus intense et plus pénétrant. Ce n'étaient point seulement les Corses, c'était l'île toute entière, la mer, le golfe, le climat qui étaient en fête.

Ajaccio et Bastia rivalisèrent; il y eut, à Ajaccio, des députations de toutes les villes de la Corse. Il n'aurait point fallu, dans ce temps-là, qu'un Pozzo di Borgo osât parler de République, ni qu'un commissaire de M. Thiers amenât une flotte pour détourner ces courants d'enthousiasme et de dévouement bonapartistes.

Il n'eut point fallu surtout, commettre le sacrilège qu'une autorité arbitraire devait commettre deux ans plus tard, en plaçant sous séquestre la maison

vénérée de la famille Bonaparte. Toute la fureur de ce peuple se serait soulevée contre une telle profanation.

Le jour même, anniversaire de la naissance de Napoléon I<sup>er</sup>, cette demeure fut visitée par l'Impératrice et par le Prince Impérial. Elle est dans une étroite ruelle; on y entre par une petite porte. C'est une maison de la plus modeste apparence qui ne se distingue des autres que par le privilège qu'elle a eu de voir naître le héros légendaire, fondateur de la dynastie impériale.

Son Altesse parcourut ce logis dans ses plus petits recoins; elle était pénétrée de ce respect religieux qui se dégage des sanctuaires.

L'émotion du Prince s'accroît encore, lorsqu'il pénètre dans la chapelle où reposent les restes de l'Impératrice-mère, du cardinal Fesch et de Charles-Lucien Bonaparte.

L'Impératrice et son fils s'agenouillent devant ces tombes sacrées; ils revoient, par la pensée, telle que ses portraits la représentent, et telle qu'elle est restée dans la mémoire de ceux qui l'ont connue, la belle et austère physionomie de M<sup>me</sup> Lœtitia. L'Impératrice formule, au fond de son cœur, une prière attendrie à celle qui traversa les plus doux enivrements et les plus cruelles douleurs de la mater-

nité. Comme la Vierge Marie, la mère du grand Empereur, monta, toujours ferme et toujours digne, de Bethléem jusqu'au Calvaire, en passant par les ovations triomphales de Jérusalem.

Sa Majesté demanda au ciel, par l'entremise de cette femme héroïque et au nom de ses souffrances, que si jamais, des épreuves semblables aux siennes lui étaient réservées, elle les put supporter avec le même courage. Le Prince était à genoux près de sa mère; il observait sa prière et voyait couler ses larmes.

Bien que la petite chapelle fut remplie de toutes les personnes de sa suite, il y régnait un silence profond, troublé seulement par le murmure de la foule qui, toute frémissante, attendait au dehors que l'Impératrice et le Prince Impérial eussent accompli leur pieux devoir.

Le Prince Impérial eut beaucoup de peine à s'arracher à ces lieux et à ces souvenirs. Dans cette humble maison, déjà noircie par la vétusté, il voyait l'origine populaire de sa dynastie. Mesurant d'un rapide aperçu, la distance qui sépare l'humble demeure où vivait Lœtitia Bonaparte, des sommets où son fils était parvenu, Monseigneur comprit-il les grands changements que l'esprit moderne avait apportés dans la souveraineté.



Comprit-il que le génie, le courage, la gloire, consacrés par le vœu populaire, avaient pour le moins autant de valeur que les longues généalogies et les fictions du droit traditionnel? Ceux qui ont vu, ce jour-là, l'émotion qui se peignait sur le visage du Prince, lorsqu'il sortit avec sa mère, de la maison Bonaparte, ne doutèrent point que le fils de Napoléon III n'eût recueilli, sans en laisser perdre un seul, les enseignements contenus dans les lieux qu'il parcourait.

Du reste, de tous côtés, on avait soin de les lui rappeler. M. le préfet Géry harangua si bien les augustes visiteurs qu'il traduisit les émotions et la joie des Corses, qu'il réveilla tous les souvenirs, tous les enthousiasmes de leurs légendes; il alla au-devant de tous les sentiments que l'Impératrice et son fils devaient éprouver.

De son côté, l'amiral Jurien de la Gravière commandant en chef l'escadre de la Méditerranée, se mit en frais d'éloquence; le discours qu'il prononça en recevant l'Impératrice et le Prince à son bord, émut tous les assistants sans en excepter les officiers qui sont réputés les moins accessibles à l'émotion.

Entre autres belles paroles, l'amiral dit à l'Impératrice: « Madame, vous pouvez compter sur le dévoue-



ment de la flotte, parceque ce dévouement *vous l'avez mérité.* » Au Prince il dit : « Vous avez visité les lieux d'où le capitaine Bonaparte prit son essor pour conquérir le monde. Le nom du vaisseau que vous visitez aujourd'hui (le *Magenta*), vous rappelle une gloire qui vous touche de plus près encore ; je veux parler de votre père, de ce grand esprit, qu'on peut considérer comme le fondateur de sa dynastie. »

Il fallut pourtant s'éloigner du théâtre de ces cordiales ovations ; les Corses ne pouvaient aimer le Prince au point de le garder prisonnier.

Un jour donc l'*Aigle* appareilla de nouveau, et emporta l'Impératrice et le Prince Impérial loin des rivages de l'île ; mais la mer sembla vouloir conspirer avec les regrets des habitants. Comme pour barrer le passage au navire, elle se soulevait avec des apparences de colère.

L'*Aigle* eut raison de ces obstacles ; pendant qu'il franchissait les vagues, sur la rade encore illuminée d'Ajaccio, toute une population anxieuse de l'état de la mer, faisait des vœux pour l'héritier de l'Empire et pour la France.

S'il n'en eût été empêché par le bruit de la tempête, le Prince Impérial eut encore pu entendre, à travers la nuit, le refrain qui l'avait poursuivi d'Ajaccio à

Bastia , par les chemins et par les rues, et qui se terminait ainsi :

A genoux, citoyens et frères,  
 Son ombre descend parmi nous  
 Dans Ajaccio, sur les pierres,  
 Citoyens frères, à genoux !  
 Que, sur nos places, dans nos rues,  
 On n'entende plus que ce nom  
 Du fond des cœurs jusques aux nues :  
 Napoléon ! Napoléon !

L'*Aigle* déposa sains et saufs à Toulon l'Impératrice et le Prince Impérial. Les augustes voyageurs se rendirent à Chambéry où, par leurs grâces, ils achevèrent l'annexion de la Savoie à la France. Ils y reçurent un accueil qui leur laissa croire un instant qu'ils n'avaient point quitté la Corse.

Ces excursions prirent fin au mois de septembre 1869 ; on comprend qu'elles avaient dû contribuer à mûrir l'esprit et le cœur du Prince Impérial, déjà préparé par ses études à profiter de toutes les leçons et de tous les exemples. Quand, après ces bruyantes ovations, il rentrait aux Tuileries, il s'y retrouvait en présence de ses professeurs, de ses livres, et reprenait la vie régulière que le général Frossard lui avait tracée.

Je n'ai point dit (ce serait une grande lacune de passer sous silence un détail aussi important) que

l'Empereur ne perdait pas de vue un seul jour les travaux de son fils. Il ne se mêlait point de ce qui regardait les professeurs et laissait au gouverneur la plénitude de ses droits ; mais il y avait toujours une heure dans la journée où le Prince se trouvait en présence de son père.

Ils avaient tous les deux d'intimes entretiens. L'amour le plus étroit régnait entre le père et le fils ; ils étaient à ce point unis que le Prince ne pensait et ne vivait que par son père. Il y avait une science qui n'était point dans les programmes de son enseignement et que l'Empereur versait lentement et comme goutte à goutte à son héritier. Il le préparait à être doux, discret, patient et résigné comme lui. Il parlait à l'enfant par son exemple encore plus que par ses préceptes.

Si plus tard le Prince Impérial se trouva tout à coup, malgré son jeune âge, à la hauteur des circonstances les plus extraordinaires, s'il sut ne se point troubler devant le péril, opposer une certaine impassibilité aux infortunes et aux disgrâces, il dut cette fermeté précoce à la philosophie que son père avait observée devant lui et à la religion qu'il ne négligea point de pratiquer.

La Providence elle-même se chargea de compléter l'éducation de notre Prince ; elle voulut qu'après

avoir étudié dans les livres, dans les leçons de son gouverneur, dans les voyages et dans la pratique des hommes, il passât par l'école du malheur. Cet apprentissage est nécessaire à un Prince de qui son pays attend sa régénération.

Ce ne sont pas les instruments qui manquèrent à la Providence. Vers le commencement de l'année 1870, l'Empire avait ouvert généreusement toutes ses portes; les ennemis pouvaient entrer de toutes parts.

Un homme d'incontestable talent, possédé des illusions les plus généreuses tenait la présidence d'un ministère constitutionnel; il espérait (combien n'étions-nous pas d'amis dévoués de l'Empire qui partagions cet espoir!) que la liberté ferait la conquête de tous les Français qui la demandaient et fusionnerait tous les partis. Cet homme était M. Emile Ollivier.

Il avait à peine reçu le pouvoir des mains débonnaires de l'Empereur qu'il y eut contre le gouvernement un déchaînement d'attaques.

On parla de barricades, dont il n'était plus question depuis près de vingt ans; la démagogie activa sa propagande dans les ateliers et dans les casernes. L'Empire tenait bon. Le 8 mai 1870, on eut la preuve matérielle qu'il avait encore dans le pays les racines

les plus profondes. L'opposition irréconciliable (c'est ainsi qu'elle se qualifiait elle-même) s'aperçut qu'elle avait, depuis dix-huit ans, déployé de vains efforts pour discréditer l'Empire. Le plébiscite du mois de mai la confirma dans cette opinion et la poussa aux actes de désespoir.

Il importe de remarquer que ce plébiscite ne porta point seulement sur les réformes que le gouvernement venait d'accomplir ; il visait aussi le régime dans l'ensemble de son organisation. Le Prince Impérial eut, dans cette manifestation de la volonté nationale, une part incontestable que l'opposition elle-même se chargea de déterminer.

Les *irréconciliables* disaient partout qu'il fallait voter *non* afin de ne point assurer, en France, la perpétuité d'une famille qui exerçait le pouvoir personnel, ils menaçaient la nation de Napoléon IV comme d'un péril. Par cette haineuse propagande ils associaient le jeune Prince, qui du reste n'en avait aucun besoin, à la consécration légale que le peuple allait de nouveau donner à l'Empire.

Reconnaissons d'ailleurs que les électeurs n'avaient besoin que personne leur indiquât ce qu'ils avaient à faire ; ceux-là surtout qui avaient vu le Prince Impérial, (ils étaient nombreux puisque Monseigneur avait déjà visité l'Est, l'Ouest, le Centre et

le Midi) étaient animés pour lui d'une si grande sympathie qu'ils lui donnèrent leurs voix plutôt qu'aux modifications constitutionnelles de M. Emile Ollivier. En mai 1870, on a voté, à proprement parler pour la transmission de l'Empire.

Ceux qui pourraient concevoir des doutes à cet égard n'ont qu'à se reporter aux documents de l'époque. Ils doivent relire les discours des ministres, se rappeler les explications qu'ils donnèrent tantôt devant le Sénat, tantôt devant le corps législatif. Dans une séance du 20 avril le président du Conseil, garde des sceaux, disait :

« Nous n'entendons pas soumettre au vote ce qui  
 « a été souverainement décidé en 1852 et, remet-  
 « tant en discussion le principe de l'Etat et de la  
 « dynastie, convertir l'Empire héréditaire en Empire  
 « électif... Maintenant que va-t-il arriver ? Les par-  
 « tis en présence desquels nous nous trouvons vont-  
 « ils imiter notre sagesse ? à une question limitée  
 « vont-ils opposer une réponse limitée ? Ou bien au  
 « contraire obéissant à des passions de haine que  
 « rien ne peut ni satisfaire ni adoucir, donneront-ils  
 « au débat une physionomie, une étendue que nous  
 « n'avons pas voulu lui donner ? »

Quelques jours après que ces paroles furent prononcées, une pièce émanée des *irréconciliables*

parut et fut répandue dans toute la France. Elle portait la signature de M. Arago, de M. Jules Favre, de M. Jules Ferry, de M. Jules Simon, de M. Duportal (de Toulouse), de M. Delescluze, le chef principal de la Commune, de M. Pelletan, de M. Glais-Bizoin, de M. Crémieux et de M. Bancel, que la mort a soustrait aux plus redoutables solidarités politiques.

Cette pièce répondait aux prévisions du ministre ; elle donnait au débat plébiscitaire « une physionomie, une étendue » qui n'étaient point dans le programme du gouvernement ; elle disait :

« Le 2 décembre a courbé la France sous le pouvoir d'un homme. Le gouvernement personnel est jugé par ses fruits ; l'expérience le condamne, la nation le répudie. Au gouvernement personnel le peuple entend substituer celui du pays. »

Pour qui connaît les habitudes de langage à la fois perfides et prudentes de l'opposition irréconciliable, le pouvoir personnel signifie l'Empire. Il n'est point douteux que si, après cette proclamation, la majorité électorale se fût prononcée d'après leur conseil, les auteurs de ce manifeste n'eussent point manqué d'en tirer la conclusion que la France qui avait voulu de Napoléon III ne voulait point de Napoléon IV.

Le plébiscite a pris le contre-pied des avis de



M. Arago et de ses amis; il a donné sept millions cinq cent mille voix affirmatives; par conséquent, il a approuvé le passé, le présent et consolidé l'avenir.

Battue sur le terrain légal, l'opposition chercha d'un autre côté le moyen de se satisfaire. L'Empire avait malheureusement, à côté des révolutionnaires bruyants, des adversaires sournois qui étaient décidés à le déraciner bon gré, mal gré.

Il y avait longtemps qu'en prévision de la nécessité où ils seraient un jour de briser l'Empire, ils avaient rendu à la fois inévitable et impossible une guerre avec l'Allemagne. Ils l'avaient rendue inévitable en reprochant à l'Empire d'avoir laissé faire l'unité germanique, en exagérant les périls de cette unité, en excitant dans le pays la fibre de l'amour-propre national; ils l'avaient rendue impossible en combattant les réformes qui devaient être faites dans l'armée, réformes que l'Empereur proposait, que l'opposition discréditait et pour lesquelles le Corps législatif lui-même, si bien recruté qu'on le supposât, refusait les crédits demandés.

Un jour, on apprit qu'un Hohenzollern allait devenir roi d'Espagne. C'était encore un secret pour tout le monde, lorsqu'un député de l'opposition, ami et confident de M. Thiers, se leva et vint demander au

gouvernement de l'Empereur s'il supporterait cet affront. De cette interpellation résulta une déclaration de guerre qui n'eut point l'approbation de la gauche; la résolution contraire n'aurait pas été mieux accueillie.

Quant il fut bien arrêté par le Corps législatif, par les ministres que nous devions ouvrir les hostilités contre la Prusse, l'Empereur décida qu'il prendrait le commandement de l'expédition.

Le moment n'est plus opportun pour examiner si cette guerre était justifiée par la gravité de l'offense que nous avons reçue et si l'état de notre armée et de nos arsenaux permettait au gouvernement de l'entreprendre. Cependant il convient de dire que l'Empereur, si désireux qu'il fût de sauvegarder la dignité de la nation et si grande qu'ait été sa confiance dans nos ressources militaires, ne se montra point dès le début aussi sûr de la victoire que l'étaient la plupart des gens à Paris et dans les départements.

Les chants et les défis victorieux étaient dans toutes les bouches; l'aspect des rues et des places publiques convenait moins à la veille d'une bataille qu'au lendemain d'une victoire. La proclamation que fit Sa Majesté au moment de son départ ne parut

pas être et ne fut pas en effet au diapason de l'excitation populaire.

Qui ne se souvient des paroles adressées par le souverain au peuple et à l'armée? Loin de compter sur des victoires faciles, Napoléon III laissait entrevoir les difficultés de la campagne, les obstacles qu'il rencontrerait et les places qu'il serait obligé d'assiéger.

Ce serait trop forcer le sens de cette proclamation que d'y voir le signe d'un découragement ou d'une répugnance pour cette expédition. L'Empereur ne la jugeait pas moins nécessaire que l'expédition d'Italie; il ne doutait point d'ailleurs que les états qu'on lui avait montrés de nos arsenaux et de nos magasins ne fussent rigoureusement exacts.

Napoléon III savait bien que nous avions à peine trois cent mille hommes à mettre en ligne; il ne pensait pas, comme M. Thiers, que les 1,200,000 soldats dont les Prussiens nous menaçaient fussent une fantasmagorie; mais il entra dans ses plans de concentrer rapidement sur un seul point les différents corps d'armée, de frapper un coup décisif et de pénétrer en Allemagne avant que les armées du Nord et les armées du Sud eussent opéré leur jonction.

Certes, si ses projets de 1867 et les crédits demandés par le maréchal Niel pour l'augmentation

de l'effectif et l'organisation de la garde mobile n'eussent pas été rejetés, l'Empereur aurait eu des chances bien plus sûres de vaincre ; mais il usait des ressources que lui avait accordées le Corps législatif, éclairé par M. Thiers, et faisait de son mieux pour en tirer bon parti.

Il est inutile de dire que Napoléon III comptait principalement sur l'intrépidité bien connue des soldats ; il les avait vus en Italie accomplir des prodiges et obtenir partout où ils s'étaient montrés des victoires éclatantes.

Il voulut donner la preuve de la confiance calme et raisonnée qu'il avait dans le succès de l'expédition en se faisant accompagner, sur les champs de bataille, par ce qu'il avait de plus cher au monde après son pays, par son fils. De la présence du jeune Prince à l'armée du Rhin les ennemis de l'Empire ont conclu que Napoléon III entreprenait une guerre exclusivement dynastique. Ces détracteurs légers n'ont point songé qu'en mettant son fils en sûreté, à Saint-Cloud, à Biarritz ou dans quelque autre résidence, Napoléon aurait pris bien plus de soin de sa dynastie qu'en exposant l'héritier du trône aux fatigues et aux accidents de la campagne.

Mon intention n'est point de rechercher toutes les calomnies que sa mauvaise fortune a values à

l'Empereur. S'il avait eu l'âme assez étroite pour souhaiter l'humiliation de ses détracteurs il aurait emporté dans la tombe de complètes satisfactions; mais l'intérêt et l'honneur de la France le dominaient tellement qu'il eut mieux aimé voir le triomphe de ceux qui l'avaient colomnié et détrôné que d'assister à leurs désolantes défaites. Il a voulu vaincre pour les Français et non pour lui-même.

Sous l'influence de ces sentiments patriotiques, Napoléon III s'est jeté tout entier dans le gouffre, prenant à peine quelques précautions pour garantir sa dynastie d'un désastre, se fiant pour conserver la couronne à la justice et au bon sens du peuple qui la lui avait donnée.

Le Prince Impérial avait quatorze ans; il n'était pas en âge d'avoir un grade; il n'en eut point. Il fut décidé que, pour paraître sur les champs de bataille, il n'aurait d'autre uniforme que la tunique et le képi de sous-lieutenant d'infanterie, sans les épaulettes qui sont la marque distinctive du grade. C'était la tenue que, depuis deux ans déjà, Son Altesse avait coutume de porter. Le Prince ne différait d'un sous-lieutenant que par la plaque de la Légion d'honneur qu'il avait sur sa tunique.

On lui forma une escorte militaire des plus simples; il eut pour aides-de-camp, M. Lamey, commandant

du génie, le comte Clary, commandant de cavalerie. M. l'écuyer Bachon l'accompagna aussi. Celui-ci avait sous ses ordres M. D'Aure, chargé du service des chevaux. Monseigneur disposait, pour son usage, de trois chevaux de selle. Ce n'était pas, comme on le voit, un train bien encombrant.

Le 27 juillet, pendant la messe qui fut dite au château de St-Cloud, l'Empereur et le Prince Impérial reçurent la communion. Le lendemain, munis de ce viatique, ils montèrent, avec leur suite, dans le train spécial qui s'était avancé jusqu'à l'embarcadère du parc.

Il était neuf heures du matin. L'Impératrice était présente; elle embrassa l'Empereur et le Prince et mit dans ses adieux beaucoup de fermeté; Sa Majesté se réservait sans doute de payer en secret son tribut naturel à la sensibilité maternelle.

De son côté, le Prince embrassa sa mère et monta fort allégrement dans le wagon, à côté de l'Empereur. Le train partit et alla rejoindre, par les lignes de ceinture, le chemin des champs de bataille.

Sur tout le parcours de St-Cloud à Metz, les populations acclamaient l'Empereur; la vue du Prince Impérial qui, à chaque station, se montrait toujours auprès de son père redoublait la confiance

que l'on avait partout dans le succès de nos armes.

Dans les environs de Nancy, les habitants se laissèrent aller à crier, devant l'Empereur, comme on le faisait à Paris et dans les grandes villes: à Berlin! à Berlin! — « Attendez, attendez, » répondait le souverain avec un triste sourire; cependant il se sentait soutenu par la sympathie qu'on lui témoignait de toutes parts.

Quant au jeune prince il était électrisé par ces cris; moins que personne il doutait du succès. On lui eut annoncé dans ce moment-là qu'une défaite arriverait, qu'on l'eût blessé au vif. Hélas! ses généreuses illusions ne devaient point tarder à sortir de son cœur, l'une après l'autre, avec de cruels déchirements.

L'Empereur ne pensait pas être retenu à Metz plus de vingt-quatre heures; il fut contraint d'y rester jusqu'au 14 août. Le Prince, qui ne pouvait encore savoir combien cette prolongation de séjour serait préjudiciable à l'issue de la campagne, se livrait tout entier au plaisir de vivre au milieu des soldats; il les visitait dans leurs campements, s'intéressait à leurs *popotes*, et semblait se préoccuper surtout de leur bien-être. De leur côté, les militaires s'accoutumaient à le voir et le prenaient en affection. Monseigneur montait souvent à cheval; accompagné



de ses officiers, il se rendait tantôt au fort de Queleu, tantôt au fort Saint-Quentin.

Il allait de préférence dans le camp de la garde impériale commandée par le général Bourbaki. Il y était si bien fêté qu'il y eût passé volontiers tout son temps; mais le Prince avait d'autres devoirs à remplir.

Sa vie était réglée de telle manière qu'il y avait des heures pour la promenade et des heures pour l'étude. Ce n'est pas que, durant la campagne, il continuât à suivre les cours qu'on lui faisait aux Tuileries ou à Saint-Cloud; il se bornait à lire l'histoire militaire du premier empire, où il prenait beaucoup de plaisir et qui entretenait en lui l'ardeur guerrière. Ces récits glorieux le préparaient plutôt à des victoires qu'à des désastres.

L'Empereur ne négligeait rien pour maintenir son fils dans l'état moral où il le voyait; il ne refusait point de l'admettre quelquefois aux entretiens qu'il avait avec les généraux, sachant bien qu'il ne commettrait point d'indiscrétion, et pour l'habituer à se rendre compte des difficultés imprévues que la guerre entraînait avec elle. C'est ainsi que, le 1<sup>er</sup> août, le Prince Impérial ayant accompagné l'Empereur à Saint-Avold, il assista au conseil de guerre qui se tint dans cette localité.

Le lendemain eut lieu à Saarbruck un petit engagement qui fut comme le prélude des autres batailles. Le Prince Impérial y accompagna l'Empereur et ne montra aucune émotion qui pût faire douter de sa bravoure.

On s'est livré, sur le combat de Saarbruck et sur l'attention que l'on accorda au jeune Prince, à des appréciations malicieuses. Je crois même que certains esprits forts, comme il y en a tant dans notre pays, ont laissé entendre que cette affaire n'avait eu lieu que pour donner au fils de l'Empereur le spectacle d'un combat sans dangers.

Toujours est-il que Saarbruck était, au bord de la Saar, une ville de 1,500 habitants qu'il importait de prendre et d'occuper.

Pour y parvenir, il fallut lutter une partie de la journée et sacrifier la vie d'un certain nombre de soldats. Il y eut un combat de mousqueterie fort bien nourri et des obus échangés de part et d'autre. L'infanterie enleva les hauteurs et une autre partie des troupes s'avança sur le terrain des manœuvres pour enlever le pont de la Saar.

L'Empereur conduisit son fils jusqu'à trois cents mètres de ce pont; c'est là qu'il lui fit recevoir le baptême du feu.

Il arriva une décharge de coups de fusils qui

envoya des balles siffler autour de l'état-major impérial. L'enfant les entendit. M. Tristan Lambert, fils du baron Lambert, qui était de cette affaire, raconte que le Prince Impérial ôta son képi et salua cette première décharge. Du côté où il était éclatèrent aussi quelques obus. Un troupiier ramassa une balle morte qui était tombée à quelques pas de l'état-major et la remit à l'Empereur. Sa Majesté la donna au Prince en lui disant de la garder comme souvenir de ses débuts militaires.

Il n'entra point dans sa pensée de faire croire que le Prince Impérial avait accompli un trait de bravoure ; mais le Souverain jugea qu'il lui serait permis, ayant amené son fils, âgé de quatorze ans, sur un champ de bataille, de faire savoir à l'Impératrice comment il s'y était tenu.

Y a-t-il un père qui, dans de pareilles circonstances, se fut dispensé de ce devoir ? L'Impératrice n'était point femme à se laisser trop dominer par la crainte des dangers que le Prince pouvait courir ; cette crainte dans tous les cas était primée en elle par la noble ambition de le voir se conduire bravement. Elle était pressée d'apprendre comment il avait réalisé les espérances qu'elle avait fondées sur lui.

Pour répondre à cette sollicitude, l'Empereur, après

avoir ramené, le 2 août au soir, Son Altesse au quartier général de Metz, expédia donc un télégramme à l'Impératrice; il lui annonça que son fils ne s'était nullement troublé. Sa Majesté ne négligea point de parler aussi de la balle ramassée et conservée en souvenir de cette journée.

La dépêche était pour l'Impératrice seule et ne devait point recevoir de publicité; mais elle fut connue du garde des Sceaux. M. Emile Ollivier la trouva si naturelle et en même temps si satisfaisante qu'il ne vit point d'inconvénient à la confier à un rédacteur de journal qui se trouvait chez lui en ce moment. Ce dernier n'eut rien de plus pressé que de publier ce télégramme confidentiel.

Quand le lendemain, elle le lut dans les journaux, l'Impératrice se hâta de défendre qu'on l'insérât dans le *Journal officiel*. Ses ordres furent suivis.

Pour critiquer un fait aussi simple et aussi louable que l'était cette dépêche, il a donc fallu profiter d'une indiscretion et supposer que cette indiscretion était commandée. S'il se fût passé dans un autre pays, pareil trait aurait été apprécié avec plus de droiture et de bonté d'âme.

La preuve existe que rien n'était exagéré dans le renseignement que l'Empereur avait transmis à l'Impératrice. En même temps que ce télégramme,

était envoyé, le comte Clary, qui s'était tenu auprès du Prince à Saarbruck, écrivait à une personne de la cour : « Le Prince a été admirable de sang-froid  
« et de naturel... Dites bien à l'Impératrice que  
« je n'exagère pas et qu'elle doit être fière de la  
« conduite de son fils... Je regrette qu'elle n'ait pas  
« pu le voir galopant au milieu des troupes.... Cette  
« petite affaire au commencement de la campagne  
« est de très-bon augure et en outre donne con-  
« fiance aux hommes. »

L'aide de camp du Prince Impérial en parlant de cette *petite affaire*, montre qu'il n'entraît dans les vues de personne d'en exagérer l'importance. Du reste, ceux que le mince avantage de Saarbruck avait importunés ne devaient point tarder à recevoir de prompts dédommagements.

Sept longs jours s'écoulèrent sans que l'on sût à Metz ce qui était arrivé aux corps d'armée étagés le long de la frontière allemande. Le Prince impérial était très-avide de nouvelles ; il en demandait à tous ceux qui l'approchaient.

Il en eut enfin. Le 6 août, il apprit que nous étions repoussés sur toute la ligne, à Wissembourg, à Forbach, à Reischoffen.

On se ferait difficilement une idée du trouble que causa au jeune Prince la nouvelle de ces déroutes

successives. Là, c'était son gouverneur qui perdait la bataille. Ici, c'était le maréchal de Mac-Mahon lui-même, un des chefs sur qui se fondaient les meilleures espérances de l'armée et du pays, qui se laissait écraser. Il apprenait la mort du général Douai, mais il ignorait encore lequel des deux généraux qui portaient ce nom avait eu ce trépas glorieux.

Le Prince devint tout à coup fort triste; il imita pourtant l'Empereur qui, malgré de cruels pressentiments, ne semblait point désespéré. On remarqua aussi qu'à partir de ce moment, Son Altesse eut à l'égard de son père une tendresse plus expansive et des soins plus empressés.

Il était dans ces dispositions quand arriva au camp le général Changarnier. On fut plein d'égards pour cet ancien héros d'Afrique à qui l'Empereur sut un gré infini d'avoir mis son patriotisme au-dessus de ses ressentiments politiques. Le fait est que, dans le moment où ce bel exemple était donné, beaucoup de Français cédaient à des entraînements contraires. Les malheurs militaires devaient se compliquer de très-grandes lâchetés politiques.

Le vieux général n'était pas éloigné de croire que sa présence au milieu de l'armée allait changer la face des choses. Il ne tint pas à l'Empereur qu'il n'en fut ainsi; il voulut être toujours à portée

de ses avis. Aussi longtemps que Sa Majesté et le Prince restèrent à Metz, ils eurent toujours avec eux le général Changarnier.

De ces relations fréquentes, il résulta que Napoléon III et son ancien adversaire se lièrent étroitement. Le général avait une affection particulière pour l'héritier du trône dont il appréciait le caractère doux et ferme.

De son côté, le Prince Impérial professait le plus grand respect pour le général. Il eut vivement souhaité qu'il ramenât la victoire sous nos drapeaux; mais il ne voyait pas bien les raisons qui devaient rendre le général Changarnier plus invincible que le duc de Magenta et que les autres chefs. Sa confiance dans un meilleur dénouement de la guerre ne fut donc point sensiblement augmentée.

Le 14, dans l'après-midi, il part avec l'Empereur pour Longeville. On entend le canon. Le Prince pour mieux écouter, se rend jusqu'au bord de la Moselle. Il se livre certainement une bataille dans la direction de Borny. On envoie M. de Lauriston aux nouvelles. Vers minuit le maréchal Bazaine arrive en personne; il raconte à l'Empereur les événements de la journée. Le lendemain on monte à cheval et l'on suit les crêtes que protègent les forts.



Chemin faisant le Prince aperçoit, porté sur une civière, un officier français qu'un obus a coupé en deux. Les aides de camp observent le visage de l'enfant que ce spectacle répugnant ne semble point effrayer. Il prend à tâche de se composer le maintien et l'impassibilité qui conviennent à un soldat.

L'Empereur et l'état-major arrivent devant une petite auberge où il doivent s'arrêter pour laisser défiler un convoi de troupes. Le Prince aussitôt s'approche des militaires et tâche d'obtenir des renseignements sur la bataille de Borny; il n'en recueille que de très-incomplets. Il s'occupe aussi de faire apporter autant de verres de vin qu'on en peut trouver et les distribue aux fantassins qui lui semblent le plus fatigués.

Le cortège impérial se remet en marche vers Gravelotte, où il arrive à trois heures de l'après-midi. L'Empereur et le Prince se logent encore dans une auberge où il se trouve juste deux petites chambres. A Gravelotte, recommence un nouveau défilé de troupes; celles-ci vont prendre part à la bataille du 18.

Le 16, à 4 heures du matin, l'Empereur quitte Gravelotte et fait appeler le maréchal Bazaine. Comme celui-ci tarde à venir, Sa Majesté fait atteler sa voiture; elle allait partir lorsque arrive le maréchal

qui déjà était investi du commandement en chef. Il fait avancer son cheval jusqu'à la portière et cause avec Sa Majesté pendant quelques instants. Après cet entretien, Napoléon III prend la route d'Étain; le maréchal retourne à son quartier général. Depuis lors, ni l'Empereur ni le Maréchal ne se sont jamais revus, si ce n'est, après que tout fut perdu, dans le triste château de Wilhemshohe.

Le Prince chemina avec son père sur la route d'Étain; il était déjà bien fatigué et ne semblait pas le moins du monde préoccupé des dangers dont le cortège impérial était entouré. L'ennemi le serrait de si près que deux escadrons de lanciers formant l'escorte, ayant été relevés en route par deux escadrons de chasseurs, les premiers, en retournant dans leurs campements, furent engagés contre un corps d'éclaireurs ennemis.

A trois heures seulement l'Empereur et son fils arrivèrent à Verdun; ils ne purent faire un long séjour dans cette place. Ils avaient hâte de gagner Châlons où devaient se rallier les débris du corps de Mac-Mahon et le gros de l'armée qui allait opérer sur Sedan.

Le temps pressait; Napoléon III à qui l'on a reproché si injustement d'avoir trop recherché ses commodités personnelles, n'eut à sa disposition, ce

jour-là, qu'un wagon de troisième classe dans lequel il monta avec le Prince Impérial.

En route Sa Majesté eut soif ; on ne put lui apporter qu'un verre d'eau pris chez le chef de la station. Dans le même verre où l'Empereur avait bu, le Prince, qui était accablé par la chaleur, plongea ses mains et se rafraîchit le visage.

Assis tous les deux sur les planches de leur wagon, Napoléon III et son fils ne parurent pas plus incommodés que s'ils avaient toujours voyagé de la sorte. Les personnages de l'escorte s'arrangèrent de leur mieux et l'état-major impérial roula vers Châlons en cet équipage.

Il était près d'y arriver ; la locomotive venait de s'arrêter au point d'embranchement de la ligne principale avec la ligne de Mourmelon, lorsque se présenta aux yeux de l'Empereur et du Prince Impérial M. le général Trochu.

Il était avec ses mobiles.

L'Empereur le reçut comme il eut fait un serviteur fidèle ; il l'invita à s'asseoir sur le bois de son wagon de troisième classe auprès du Prince qui regardait, du coin de l'œil, ce petit homme remuant et suffisant.

Monseigneur ne ressentit point, il s'en faut, pour le général Trochu l'impression qu'il avait ressentie

pour le général Changarnier; mais quelque éloignement qu'il eut pour cette figure ingrate, il ne traita point le personnage autrement que l'Empereur lui-même le traitait.

On approchait alors des plus funestes événements de cette campagne; tout n'allait plus être que désastres.

Et d'abord le général Trochu fut nommé gouverneur de Paris. On était encore indécis si l'on marcherait sur Metz ou si l'on retournerait vers la capitale. L'Empereur avait cédé le commandement au duc de Magenta.

Le Prince Impérial, lui, s'efforçait de garder ses chères illusions. Il visitait, aussi souvent qu'il lui était permis de le faire, les troupes du camp; il s'enquerrait des derniers événements et se croyait obligé, le pauvre petit prince, de parler encore de victoire à des gens que le découragement accablait.

Il voyait arriver tout dépenaillés, haves et malades les débris de Forbach et de Reischoffen. Ce ne fut point sans une émotion bien pénible qu'il aperçut parmi ces troupes débandées quelques hommes du 6<sup>e</sup> cuirassiers. Le souvenir de l'héroïque combat soutenu par ces cavaliers lui revint à l'esprit. Par ce qui restait, le Prince jugea quelle avait été la bravoure de tout le régiment; il ne put réprimer un élan de fierté.

Là, plus encore que sur les champs de bataille qu'il avait parcourus, le fils de l'Empereur vit la guerre par ses côtés horribles ; il vit le désordre, il vit l'abattement ; peut-être le murmure du soldat vaincu arriva-t-il jusqu'à ses oreilles.

Le 23 août, le quartier impérial est transporté à Courcelles près de Reims. Napoléon III reçoit la visite de M. Rouher et du maréchal de Mac-Mahon. Comme il doit faire une excursion à Béthincourt, il envoie, devant lui, à Rethel, le Prince Impérial. Deux jours après, le père et le fils se retrouvent à Rethel ; ils y passent la nuit et le lendemain arrivent à Tourteron.

Monseigneur supporte bien toutes ces marches ; s'il éprouve quelque fatigue momentanée il n'en laisse rien paraître. Ceux qui le croyaient faible et souffreteux eussent été bien étonnés s'il l'avaient vu franchir les étapes tantôt en wagon de troisième classe, tantôt à cheval, rarement en voiture à cause du mauvais état des routes qu'il fallait suivre.

Le Prince se sentait soutenu par l'exemple de l'Empereur qui était, comme on sait, la résignation même. Il n'y avait ni lassitude, ni privation, ni douleur physique ou morale qui pût arracher une plainte à ce souverain stoïque. Son fils le regardait, l'admirait et l'imitait.

Le moment le plus cruel fut celui où le père et le fils durent se séparer. On peut dire qu'après l'affliction que lui causèrent les défaites de l'armée, le Prince ne souffrit jamais autant que dans la matinée du 27 août, lorsque l'Empereur lui annonça qu'il devait gagner le chef lieu des Ardennes.

Napoléon III comprenait combien l'action qui se préparait allait être terrible et décisive. Préoccupé avant tout des intérêts de la France, il ne voulut pas exposer dans une seule bataille la personne de l'Empereur et le sort de l'Empire. C'est pourquoi il enjoignit au Prince de suivre des officiers à Mézières et de se tenir toujours aussi près que possible de l'armée.

Pendant que l'Empereur donnait ses instructions, le Prince était pâle; il avait dans les yeux de grosses larmes qu'il retenait de son mieux. Un espoir lui restait cependant, espoir qu'il conserva jusqu'à la fin: il comptait obstinément sur une victoire qui remettrait tout en bon état et lui permettrait de ne plus quitter l'Empereur. Monseigneur partit pour Mézières avec cette illusion.

Quelques changements s'étaient faits dans l'escorte du prince. Son écuyer, M. Bachon, devenu malade, était, bien contre son gré, retourné à Paris, laissant les

chevaux et l'écurie à M. d'Aure. Le capitaine de vaisseau Duperré, n'ayant plus le commandement du *Taureau*, était revenu prendre sa place et ses fonctions d'aide-de-camp du Prince Impérial qui avait ainsi trois aides-de-camp, le commandant Duperré, M. Lamey et le comte Clary.

Ici commence pour le fils de l'Empereur une pénible odyssee; elle pourrait inspirer des chants plus lamentables que n'en inspirèrent jamais aventures de prince errant dans les siècles héroïques. Les anciens eussent représenté ce futur souverain poursuivi par le destin; ils l'eussent entouré d'un cortège de divinités sinistres; ils auraient répandu sur lui les élégies les plus plaintives. Pour nous les épreuves si cruelles où la défaite a poussé le Prince Impérial ne sont que le mystérieux accomplissement des desseins de Dieu.

On touchait donc aux journées néfastes; l'Empereur et la France, déjà ébranlés par plusieurs batailles perdues et par les manœuvres des aventuriers politiques, penchaient vers l'abîme de Sedan, au fond duquel se tenait blottie l'affreuse République de septembre.

Le Prince Impérial, sans avoir encore le pressentiment de si grands malheurs, se laisse conduire à



Mézières, où il arrive le 27 août, vers trois heures de l'après-midi. Il ne peut plus voyager qu'en voiture. Son Altesse est à peine entrée dans le chef-lieu des Ardennes qu'un ordre de l'Empereur la rappelle à Sedan.

Il prend un jour de repos à la préfecture et se remet en route. Le 29, à une heure matinale il arrive à Sedan ; mais, il est à peine descendu qu'un officier de l'Empereur apporte l'ordre de ramener le Prince à Mézières.

Dans la soirée de cette journée du 29, une alerte avait éclaté, dans la ville de Sedan, qui avait vivement inquiété les officiers de l'escorte. Un individu avait paru à l'hôtel de la sous-préfecture annonçant que les Prussiens étaient aux portes. Pendant que circulait cette nouvelle, les habitants sonnaient le tocsin et ne savaient où se cacher.

Le commandant Clary, sans perdre son temps à délibérer, monte à cheval, et va s'assurer par lui-même de l'approche des ennemis ; il n'en aperçoit aucun et vient le dire au Prince qui parlait déjà de se défendre. On n'était guère en position de tenir tête aux Prussiens. En si petit nombre qu'ils se fussent présentés, ils avaient chance de prendre le Prince Impérial et de l'emmener prisonnier.

Bien loin qu'il fallût songer à une défense, il n'y

avait pas de temps à perdre pour se remettre en route. C'est ce qui eut lieu le matin du 30 août.

Le Prince Impérial parcourut pour la quatrième fois ce triste chemin de Mézières. La voiture qui l'emportait était trainée aussi rapidement qu'il était permis à des chevaux fatigués de tant de courses, et qui n'étaient jamais relayés. Vingt cent-gardes l'entouraient trottant sur la route; ils étaient commandés par le brave sous-lieutenant Watrin. Les trois aides-de-camp étaient dans la berline avec le Prince; M. d'Aure, quelques hommes d'écurie, menant trois chevaux de selle et un fourgon fermaient la marche. C'était toute l'escorte.

Quand ils avaient vu le Prince Impérial s'éloigner, les habitants de Sedan, déjà très-enclins à s'alarmer, ne s'étaient point fait illusion sur l'imminence du péril qui les menaçait. Il était bien naturel, d'ailleurs, dans ces journées critiques, qu'une ville où le Prince se réfugiait se crût garantie contre toute attaque; de même, celle-là se croyait à la veille d'être envahie qui voyait s'éloigner le fils de l'Empereur. Dans ces cruels moments, le Prince était devenu comme le bon génie des populations; on était aussi heureux de son arrivée qu'on était inquiet de son départ.

Ces dispositions d'esprit expliquent suffisamment la

satisfaction qu'éprouvèrent les habitants de Mézières lorsque, du haut de leurs murailles où ils étaient toujours en observation, ils virent reluire, dans un tourbillon de poussière, les casques et les épées des cent-gardes.

Ils firent à Monseigneur l'accueil le plus empressé. Le préfet des Ardennes, le regretté vicomte Foy ne négligea rien pour que son hospitalité procurât au Prince et à ses aides de camp le repos dont ils avaient si grand besoin. En arrivant dans sa chambre Monseigneur était accablé de fatigue et d'émotions. Il fit sa prière du soir et se coucha. Heureusement, il était d'un âge auquel le sommeil n'est point rebelle; il dormit et répara ses forces pour de nouvelles épreuves.

Il se passait en ce moment des choses terribles : cent mille Français étaient aux prises avec deux cent mille Allemands ; le maréchal de Mac-Mahon recevait une très-heureuse blessure qui faisait passer le commandement aux mains du général Ducrot et bientôt aux mains du général Wimpfen. Nos troupes luttaient en désespérées et faisaient d'inutiles prodiges de bravoure.

L'Empereur cherchait partout la mort et ne la trouvait point.

Ce combat gigantesque dura trois jours. A la fin,

ce qui restait de l'armée française, écrasé par le nombre, décimé par la redoutable artillerie prussienne était acculé dans Sedan.

Il y avait dans cette petite ville plus de soixante-dix mille hommes voués à une mort certaine. L'Empereur s'y trouvait avec eux ; il entendait leurs cris de rage ; il voyait leur désordre et leur impuissance. Emu jusqu'au fond des entrailles d'un si grand désespoir et du massacre dont il allait être témoin, sans songer à lui-même, à son salut personnel, à ce qui adviendrait de son fils et de sa dynastie, Napoléon III fit arborer le drapeau parlementaire ; le lendemain, il rendit son épée au roi de Prusse.

A Mézières, on ne connaissait rien de ces terribles événements. Le préfet cependant fut prévenu le 30 par ses dépêches, que les Prussiens s'approchaient de la ville. Les aides de camp du prince savaient qu'ils pouvaient revenir à Paris par la ligne d'Hirson qui était libre et ne devait en aucun cas être coupée. C'était par là que le général Vinoy allait rallier le gros de l'armée. Le commandant Duperré, le commandant Lamey, le commandant Clary, n'étaient donc pas plus inquiets que ne le comportaient la situation et leur responsabilité.

Cependant à 10 heures du soir, une nouvelle dépêche arriva qui signalait l'ennemi à dix kilo-

mètres. On alla réveiller le Prince qui dormait déjà profondément; on lui fit connaître le danger qu'il courait. Monseigneur parla de se défendre dans Mézières, comme il avait parlé de se défendre dans Sedan. On lui expliqua que c'était impossible; il se leva et se mit en route, par une nuit obscure, obsédé des plus sombres pensées.

Après quelques heures de marche l'escorte entre dans Avesnes où elle fait halte. Le commandant Duperré installe le Prince dans une maison particulière; les vingt gardes et les autres personnes de la suite prennent leurs logements où ils peuvent.

La nuit se passe sans aucune alerte; mais le 2 septembre, comme le prince et ses officiers sont à table pour déjeuner, on signale un train de troupes arrivant par la route de Sedan.

Le commandant Clary part aussitôt pour aller à la rencontre de ce convoi. Il se trouve en présence du lieutenant-colonel de Coatpont: — « Qu'y a-t-il colonel, que savez-vous? Que fait-on? Où est l'Empereur? »

A ces questions précipitées du commandant Clary, le colonel ne peut faire que de vagues réponses; il sait que le corps du général Vinoy opère une marche rétrograde sur Paris; il croit qu'une grande bataille a été livrée et perdue.

On n'en dit encore rien au Prince; mais on lui

annonce qu'il faut sortir d'Avesnes au plus vite. Quelques heures plus tard, en effet, il était à Landrecies.

Cette place est mieux fortifiée qu'Avesnes. Elle a une petite garnison ; c'est un asile aussi sûr qu'on le peut souhaiter dans un moment aussi périlleux. Les habitants de Landrecies et les soldats de la garnison éprouvent une sorte de soulagement : ils attendaient l'ennemi et c'est le fils de l'Empereur qui vient s'abriter derrière leurs remparts.

Le Prince reçoit presque une ovation ; mais il a l'esprit distrait, l'âme triste. Il sent un malheur peser sur lui et sur la France. On lui cache la vérité ; il la veut connaître. Ses aides de camp n'ayant point de renseignements précis éludent ses questions.

Cependant le commandant Clary monte à cheval pour retourner à Avesnes où il espère compléter les renseignements fournis par le colonel de Coatpont. Chemin faisant, il rencontre dans une carriole le colonel d'Espeuille qui se rend à Landrecies à la recherche du Prince.

Le colonel d'Espeuille sait de quelle manière a commencé la journée de Sedan ; mais il ignore comment elle a fini. De son régiment de hussards il lui restait à peine deux cents hommes avec lesquels il ne pouvait plus tenir sur le champ de bataille. Il n'a donc

connaissance ni de la capitulation, ni de la captivité de l'Empereur.

Que faire ? Les aides de camp se consultent. Ils décident qu'il faut aller prendre les ordres de l'Impératrice régente. Le soir du 2, le commandant Duperré se rend à Paris ; le 3, il est déjà de retour, apportant les plus mauvaises nouvelles. A la déroute de l'armée allait se mêler la trahison et l'anarchie.

Il n'y a pas une minute à perdre ; le 4 septembre, sombre journée, se levait sur la France. A sept heures du matin on alla réveiller monseigneur et on le fit monter dans un train qui le conduisit à Maubeuge. Le comte Clary, se mit en quête d'un logement pour le Prince. La ville était déjà gagnée par la contagion dont les ravages devaient bientôt s'étendre sur toute la France ; il ne fallait plus compter sur un accueil favorable.

Une dame Marchand ayant su que le comte Clary cherchait un abri pour le Prince Impérial, offrit généreusement sa maison. C'était un modeste logis ; mais, à cette heure critique, il avait plus de prix qu'un palais. Une chambre fut préparée à la hâte et donnée à son Altesse.

Cependant, de vilains bruits couraient dans Maubeuge ; on lisait, sur les murs la proclamation des ministres annonçant la capitulation de Sedan et la



captivité de Napoléon III. Le comte Clary, qui était sorti pour aller jusqu'à la place, en rapporta cette pièce.

Ce fut le commandant Duperré qui eut la mission de faire connaître au Prince Impérial l'étendue de son malheur. Monseigneur ne donna d'abord aucun signe de désespoir ; il sut se dominer et montrer la fermeté d'un homme. Il pensa que l'Empereur ayant fait son devoir ne pouvait prétendre à un meilleur sort que l'armée tout entière ; il se résigna comme son père s'était résigné.

Telle fut l'impression du premier moment ; mais un peu plus tard, lorsque le prince se représenta son père dans une si grande détresse, lorsqu'il considéra tout ce qu'il devait souffrir, l'enfant reprit le dessus. Ce retour fut marqué par des larmes qu'il ne put s'empêcher de laisser couler.

Ces larmes n'étaient pas encore essuyées qu'arriva de Paris, une dépêche chiffrée, datée de 4 heures du soir. Elle disait : « Partez pour la Belgique. » et portait la signature de M. Filon. Puis on reçut une autre dépêche qui disait : « Je suis prisonnier du roi de Prusse ; emmenez le Prince en Angleterre. » Ce télégramme était signé : Napoléon. M. Duperré l'avait trouvé à Avesnes ; depuis trois jours, il circulait de ville en ville, retenu ou retardé par le désordre inévitable de ces tristes journées.

Il faut donc quitter Maubeuge et la France.

Jamais les officiers du Prince ne furent plus inquiets du précieux dépôt qui leur était confié. Ils n'avaient plus à craindre les Prussiens; mais on savait à Maubeuge qu'il avait été fait à Paris une espèce de révolution.

Les partisans de cette vilaine équipée y montraient déjà, contre le régime impérial, la colère de mauvais aloi qui fut comme le mot d'ordre de la république nouvelle. Le chef de gare et l'employé du télégraphe ayant eu hâte de se prononcer pour le mouvement, il ne fallait songer ni à prendre le chemin de fer à Maubeuge même, ni à expédier aucune dépêche.

Dans cette perplexité, on accepta l'offre que fit M<sup>me</sup> Marchand, de prêter sa voiture pour transporter le Prince jusqu'à la station la plus voisine de la frontière. Monseigneur et ses aides de camp revêtirent des habits bourgeois.

Le 4 septembre, à quatre heures du soir, le fils de l'Empereur traversa le jardin de la maison et sortit par une petite porte donnant sur un chemin désert.

C'est là que la voiture traînée par le cheval et conduite par le cocher de M<sup>me</sup> Marchand, prit le Prince Impérial. Grâce au déguisement, on arriva sans encombre à la station que l'on voulait prendre.

Le comte Clary alla lui-même au guichet se faire délivrer les billets de place. Monseigneur et ses officiers montèrent dans le train ; ils passèrent ainsi de l'autre côté de la frontière, laissant derrière eux la France en proie aux Prussiens et aux hommes de septembre.

Cependant, lorsque le Prince était monté en wagon, une bonne femme l'avait reconnu ; mais comprenant sans doute qu'elle ne devait point trahir son incognito, elle retint sa langue aussi longtemps que l'on fut sur le territoire français. A la station de Mons, elle descendit et s'approchant du compartiment où était son Altesse, elle ne put s'empêcher de dire tout haut : « Pauvre petit Prince ! »

Aussitôt, le fils de Napoléon III fut l'objet d'une curiosité indiscrete. Des gens de ce pays, qui se trouvaient là par hasard firent tout haut des réflexions qui eurent pour résultat de rendre le « pauvre petit Prince » encore plus affligé qu'il ne l'était.

Il est sept heures du soir. L'Empereur captif vient d'arriver à Verviers ; il ne sait pas qu'il est à peu de distance de son fils. De son côté le Prince fort préoccupé du sort de son père, ignore de quel côté il a été conduit ; il se laisse emmener à Namur où il arrive à minuit sonnant. Trois officiers de la Maison impériale l'ont devancé dans

cette ville ; ils sont envoyés à sa rencontre par le gouverneur de la province qui offre au fils de Napoléon III l'hospitalité de son hôtel.

Le Prince arrive donc chez le gouverneur ; il est accablé de fatigue et presque à bout de forces. Il n'est plus soutenu que par l'énergie de son caractère et le soin qu'il prend toujours d'être à la hauteur des circonstances. Il pense moins à ce qu'il souffre qu'aux tribulations auxquelles l'Impératrice est en proie, à l'infortune de son père et au malheur de son pays.

Pendant que son Altesse cherche un peu de repos chez le gouverneur de Namur, le comte Clary se rend au télégraphe et se met en relation avec l'Empereur qu'il suppose bien n'être pas encore arrivé en Allemagne. Il le découvre à Verviers.

Napoléon III, au milieu d'officiers allemands qui l'entouraient de soins obséquieux, attendait, dans un morne silence, le départ du train qui devait l'emmener au lieu de sa captivité. On l'a représenté assis sur un banc, en butte à la plus malséante attention de la part des Belges que la nouvelle de son arrivée avait attirés dans la gare.

L'Empereur était dans cette position, quand il reçut le premier télégramme du comte Clary. Aussitôt il y répondit et demanda qu'on lui amenât

son fils ; avant de se rendre au lieu de sa captivité, il voulait l'embrasser une fois encore.

L'infatigable comte Clary craint avec raison que ce nouveau voyage n'excède les forces de Monseigneur ; il n'a point le courage de le réveiller ; mais il part lui-même pour aller donner à l'Empereur de ses nouvelles. Quand il retourne à Namur, le lendemain, il a l'ordre précis de conduire sans retard le Prince en Angleterre.

C'est afin d'obéir à cet ordre que, le 5 au soir, le Prince et ses trois officiers, les commandants Duperé, Lamey et Clary, fidèles et intrépides compagnons du malheur, arrivent à Ostende couchent à l'hôtel d'Allemagne et, le lendemain, s'embarquent pour Douvres. Ainsi finit ce douloureux pèlerinage pendant lequel un enfant de quatorze ans vit s'écrouler l'édifice de ses plus chères illusions. Il sentit s'appesantir sur lui la main glacée du malheur ; il souffrit dans tout ce qu'il avait de plus cher, moins tourmenté de ce qu'il savait que de ce qu'il ignorait encore.

Il n'y avait guère plus d'un mois qu'il avait quitté le palais de Saint-Cloud, fier de suivre l'Empereur sur les champs de bataille, laissant l'Impératrice entourée de fonctionnaires et de serviteurs dont la fidélité semblait inébranlable. Il avait pensé revenir bientôt avec l'armée victorieuse ; il s'était vu à che-

val, à côté de son père triomphant, parcourant les boulevards, au milieu des acclamations enthousiastes du peuple.

Que d'autres avaient caressé le même espoir !

Un bateau chargé de voyageurs emportait tous ces beaux rêves à travers le détroit de la Manche. Ce pauvre enfant tristement assis sur le pont, le front incliné, l'œil fixé vers les côtes de France qui s'éloignent rapidement, est-ce bien le Prince Impérial ? Quand reverra-t-il l'Empereur ?... Et sa mère ?... Quel changement dans sa destinée !

On était déjà au lendemain de la triste aventure qui venait de jeter la France toute sanglante aux mains de M. Gambetta, de M. Glais-Bizoin, de M. Trochu, de M. Rochefort, de M. Picard et de quelques autres insurgés. La partie du peuple la plus turbulente des faubourgs de Paris n'était occupée que de République et d'ovations intempestives.

A la faveur de cette anarchie, les Prussiens arrivaient par tous les côtés à la fois ; ils entouraient Paris lentement, à pas comptés, et l'emprisonnaient dans un cercle de fer.

Cependant M. Jules Favre trouvait que la ville avait un air de fête ; d'autres citoyens allègres se disaient que la chute de l'Empire dédommageait les Français de la perte de plusieurs batailles. Sous

*Le Conseil triomphant.*



l'impression de ce délire affreux on résolut de continuer la guerre et l'on se berça d'une foule d'espérances chimériques qui heurtaient le sens commun et qui firent prendre notre nation en pitié.

Pendant que l'Empereur était amené captif à Willemshöhe et que le Prince Impérial traversait la Manche en fugitif, l'Impératrice Eugénie regardait, par la fenêtre des Tuileries, l'émeute s'avancer. Elle avait résolu de ne lui céder le terrain que pied à pied ; elle eut voulu la réprimer par la force et défendre son autorité que l'absence de troupes ne lui en eut point laissé le moyen.

Sa Majesté vit des gens à mine suspecte ébranler la grille du jardin et arracher les aigles. Sur un autre point, les soldats se repliaient et cédaient la place aux gardes nationaux.

Les ministres étaient dispersés en même temps que le Corps législatif et par la même bourrasque. Le général Trochu, dédaigneux de son serment, tournait bride vers l'Hôtel de Ville. Le sénat restait impuissant sur ses chaises curules. Où était le corps diplomatique ? M. Nigra et M. de Metternich familiers des Tuileries étaient accourus ; mais ils intervenaient comme amis et non comme ambassadeurs.

Lord Grandville profitant de ce désarroi écrivait à lord Lyons, au nom du *Foreign office*, cette dépê-



che que l'on a retrouvée depuis dans le *Bluc-Book* et qui arriva à Paris le 4 septembre :

« Dans le cas où Sa Majesté l'Impératrice se déciderait à se retirer de Paris avec l'intention de maintenir le gouvernement impérial, fut-ce avec une ombre de pouvoir, *vous ne suivrez en aucun cas Sa Majesté*; mais vous ferez tout ce qui sera en votre pouvoir pour la sûreté et le bien-être de Sa Majesté, si votre conseil et votre assistance sont invoqués. »

A trois heures et demie, l'Impératrice entend les pas des émeutiers dans les péristyles du rez-de-chaussée; elle congédie ses officiers qui n'ont cessé de l'entourer jusqu'à la dernière heure. Dès que Sa Majesté se voit seule, elle se tourne vers M<sup>me</sup> Lebreton qui attendait ses ordres, lui dit : « maintenant partons ». Les deux femmes s'engagent à travers les galeries du Louvre pour sortir par l'une des portes qui s'ouvrent en face Saint-Germain-l'Auxerrois. Lorsqu'elles y arrivent, une colonne de citoyens se rendant à l'Hôtel de Ville s'avance par le quai; une autre va déboucher par la rue de Rivoli.

M. Nigra et M. de Metternich sont en quête d'une voiture. L'Impératrice n'attend pas qu'ils l'aient trouvée; elle se dirige vers un fiacre qui stationne de l'autre côté de la place; elle y monte avec sa dame

d'honneur et, traversant la cohue qui hurlait déjà ses imprécations contre l'Empire, elle se met à la recherche d'un asile.

Après avoir frappé en vain chez plusieurs personnes absentes de leur domicile, elle se rend dans une maison voisine du bois de Boulogne où elle est accueillie; c'est là que Sa Majesté passe la nuit. Le lendemain, elle part en voiture pour Deauville, d'où le yacht de sir Burgoyne, que le hasard d'une promenade maritime a conduit dans ces parages, emporte en Angleterre l'Impératrice régente.

Une autre princesse sur qui ne pesait point la responsabilité du rang suprême sortit de Paris le jour même; ce fut M<sup>me</sup> la Princesse Clotilde Napoléon. Son Altesse vit, dans la journée du 4, les cortèges des Trochu et des Crémieux défilé devant le Palais-Royal; elle ne put prendre au sérieux ces manifestations. Habitée qu'elle était à vivre au milieu d'une nation bien différente de la nôtre, elle pensa que la vraie population ne tarderait pas à se montrer et rendrait à Paris et à la France une attitude plus décente devant l'ennemi.

La Princesse coucha donc au Palais Royal. Le lendemain, quand elle vit que la folie parisienne prenait un caractère encore plus inquiétant, elle pria le commandant Brunet de faire monter les officiers

de la garde nationale qui gardaient le poste du Palais.

Ces citoyens se rendirent à l'invitation de la Princesse : « Avant de partir pour quitter la France, j'ai voulu vous saluer, Messieurs, dit Son Altesse, et vous déclarer que mon vœu le plus ardent est de voir le gouvernement qui vient de s'établir mener à bien la défense nationale. » Les deux gardes nationaux furent tout confus de recevoir de tels adieux. Ils ne surent que répondre.

A dix heures, la Princesse monte en coupé avec le commandant Brunet qui lui sert de chevalier d'honneur et se fait porter à la gare de Lyon.

Dans la rue de Rivoli, elle se trouve, comme l'Impératrice s'était trouvée la veille, en pleine bagarre d'une manifestation. Son Altesse souleva un peu son voile pour mieux examiner cette foule : « C'est bien étonnant, dit-elle, ils ne pensent plus du tout à l'armée de Mac-Mahon. »

L'arrivée à la gare ne fut marquée par aucun incident ; Son Altesse voyagea jusqu'à la frontière, en compartiment réservé, mais sans prendre aucune précaution pour dissimuler sa présence. La police de M. de Kératry suivait la princesse ; mais elle n'osait l'approcher de trop près.

Le roi d'Italie, inquiet sur le sort de sa fille, avait

dépêché le prince Amédée à sa rencontre. En apprenant que son frère était venu la chercher jusqu'à Modane, Son Altesse refusa de le voir aussi longtemps qu'elle ne serait pas sur le territoire italien : « En France, dit-elle, je ne veux être protégée que par des Français. »

La frontière franchie, le prince Amédée entra dans le wagon de sa sœur. Son Altesse arriva le même jour à Turin ; elle eut plaisir à revoir cette population calme et respectueuse qui a su se conduire envers le vaincu de Novarre autrement que les Parisiens se sont conduits envers le vaincu de Sedan.

La Princesse Mathilde était partie de son côté et s'était rendue à Dieppe où la police du 4 septembre fit prendre ses malles qui contenaient, croyait-on, des quantités énormes de millions. M. Alexandre Dumas aida au départ de la princesse et protesta publiquement contre les sottises calomnies dont elle était l'objet. Son Altesse parvint à gagner la Belgique par Anvers ; elle passa le temps de son exil à Mons et à Bruxelles, en compagnie de M<sup>me</sup> la baronne de Gulbon et de M<sup>lle</sup> Abbattucci, fille de M. Charles Abbattucci. La cousine de l'Empereur fut reçue, dans ce pays hospitalier, avec les plus grands égards.

Le 5 septembre au soir, les Tuileries, le Palais-Royal étaient vides ; le palais du Corps Législatif,

vide aussi de la représentation nationale, était mis sous les scellés. Seul, l'Hôtel-de-Ville regorgeait de gens qui assuraient vouloir sauver le pays.

La France en était là de sa chute lorsque le Prince Impérial entra dans le port de Douvres. Il y trouva quelques Français de distinction qui avaient déjà gagné le sol britannique. Le 5 septembre, Monseigneur se rendit à Hastings où l'Impératrice ne tarda pas à le rejoindre.

On peut s'imaginer l'émotion qu'éprouvèrent la mère et le fils en se retrouvant après de si cruels événements. Depuis les adieux échangés à l'embarcadère de Saint-Cloud, ils ne s'étaient point revus; après avoir supporté isolément tout le poids de leurs calamités, l'Impératrice et le Prince pouvaient enfin les mettre en commun.

Une affliction cependant dominait toutes les autres. Des familles souveraines ont quitté la France en n'éprouvant d'autres regrets que les regrets que causent un trône brisé, une popularité perdue. La famille impériale comparait ses tribulations aux désastres qui venaient de fondre sur leur pays; elle entrevoyait les suites inévitables de l'anarchie. L'Empereur dans sa prison, l'Impératrice et le Prince dans leur exil souffraient surtout des malheurs publics.



## CHAPITRE IV

### L'exil

L'Empereur avait ordonné de conduire son fils soit à Hastings, soit à Folkstone; mais il n'entra jamais dans sa pensée de fixer dans l'un de ces ports la résidence de l'Impératrice et du Prince Impérial. C'est pourquoi les augustes proscrits ne restèrent à Hastings que le temps rigoureusement nécessaire pour se convaincre que la France ne les réclamait point, et que les intérêts de la défense passaient décidément aux mains des avocats civils ou militaires qui avaient fait l'insurrection du 4 septembre.

On se mit donc à la recherche d'une demeure



moins voisine de la mer où l'Impératrice et son fils pussent s'établir, sinon définitivement, du moins, jusqu'à la fin de la captivité de l'Empereur. Il fallait aussi qu'ils pussent recevoir, sans de trop longs retards, des nouvelles de France. Les augustes exilés ne songeaient point à se procurer une habitation luxueuse; après avoir consacré de si fortes sommes à des œuvres de bienfaisance, ils ne devaient guère être en position de mener une vie princière. C'était une habitation qu'il leur fallait, non un palais.

Le hasard leur fit trouver, à quelques milles de Londres, une villa qui parut réunir les conditions que recherchait l'Impératrice. Cette maison avait surtout l'avantage d'être meublée et habitable sans aucun nouvel aménagement. C'était Camden-Place.

Quand on suit le railway de Douvres à Londres, on passe devant la station de Chislehurst. Si l'on regarde bien ce pays, on lui trouve quelque ressemblance avec les cottages de Viroflay et de Bellevue; le terrain se creuse en petits vallons ou s'élève en monticules couronnés de grands arbres. De gracieuses petites maisons en briques rouges se détachent, comme des points de lumière, sur le fond vert des pelouses; elles égayent le flanc des collines et la profondeur des vallées.

Camden-Place est dans ce gracieux pays. On ne l'aperçoit point de la station; mais, en prenant le chemin qui contourne le premier monticule de droite, on se trouve, après cinq minutes de marche, devant la grille d'un parc.

Au bout d'une majestueuse avenue de hêtres, s'élève la maison de belle apparence que le très-honorable M. Strode a louée à nos souverains exilés. Elle n'est pas construite autrement que les autres maisons de plaisance; elle n'est formée que d'un seul corps de logis. Le centre est orné d'un fronton dans le goût italien, au milieu duquel s'arrondit le cadran d'une horloge. Les murailles rouges et blanches sont percées de larges fenêtres. Du côté du parc, la façade a trois principales saillies qui semblent diviser le logis en trois pavillons distincts.

Les pièces les plus élégantes sont au rez-de-chaussée; c'est là qu'une galerie large et haute, éclairée à une de ses extrémités par une vaste porte vitrée traverse la maison dans sa largeur. Sur cette galerie s'ouvrent deux salons, l'un à droite et l'autre à gauche. Il y a aussi, dans le milieu de la galerie, faisant face au vestibule d'entrée, ce que les anglais appellent un *hall*, sorte de verandah qui reçoit le jour par en haut, et tout au bout, une spacieuse salle à manger dont les boiseries d'acajou sculptées et

ornées de cuivres proviennent du château de Bercy.

Le premier étage n'a guère que des chambres à coucher avec leurs dépendances ; on y monte par un bel escalier de pierre. C'est dans cette partie de l'immeuble que l'architecte a le plus sacrifié au confortable ; rien n'y est splendide, mais tout y est commode.

Il n'y a point sujet de parler du mobilier de M. Strode ; il ne brille par aucune sorte de luxe ; mais quelques bahuts, des tables et des sièges dans le goût hollandais, de beaux panneaux de vieux chêne donnent à cet intérieur une apparence aristocratique. Des bronzes d'art ornent les cheminées et les consoles ; aux murailles sont accrochées des têtes de cerf et divers trophées de chasse. Il y a, sous le *Hall*, une collection de tableaux richement encadrés, dont quelques-uns ne sont point sans mérite.

La beauté de Camdem-Place est dans ses dehors. Rien n'est plus anglais que le parc avec ses grandes pelouses bordées de chênes, de tilleuls et de platanes. Un cèdre de dimension biblique étale sa puissante ramure devant la principale entrée de la villa. On voit aussi çà et là des dieux et des déesses ; ces déités sans piédestal enfoncent dans le gazon leurs pieds de marbre. Les allées font des détours immenses ; elles sont assez larges et assez longues pour qu'on puisse s'y promener à cheval et même en voiture.

A très-peu de distance de l'habitation, en suivant les déclinaisons du terrain, on aperçoit Chislehurst. Si exigü qu'il soit, ce village contient plusieurs chapelles de cultes différents. Il en a une pour le culte catholique. Celle-ci ne se distingue des autres que par la croix qui domine son petit clocher d'ardoise ; mais hélas ! elle ne doit point tarder par une cruelle volonté du sort, à exciter l'envie des chapelles rivales.

L'Impératrice Eugénie et son fils s'établirent à Camdem-Place en compagnie des trois aides de camp du Prince qui l'avaient fidèlement escorté jusque dans l'exil, de M<sup>lle</sup> de Lerminat et de M<sup>me</sup> Lebreton. Celle-ci, depuis le départ des Tuileries, n'avait point quitté Sa Majesté.

Les premiers jours furent bien tristes. On avait les plus mauvaises nouvelles de France ; la liste du prétendu gouvernement de la défense nationale n'était point de nature à rassurer l'Impératrice sur l'issue de la lutte avec la Prusse, ni à lui faire espérer que l'on éviterait la guerre civile. Sa Majesté avait vu les républicains courir à la curée des emplois et se conduire comme si cette révolution n'était pas avant tout l'œuvre de l'ennemi.

Les conseils municipaux, les conseils généraux, tout ce qui restait de légal et de régulier disparaiss-

sait successivement. Chaque jour apportait son attentat au suffrage universel.

Les journaux anglais racontaient, avec d'amères ironies, aux hôtes de Chislehurst les folles chimères dont le 4 septembre avait rempli la tête du peuple parisien ; ils signalaient en particulier, comme étant le signe le plus certain de l'égarement des esprits, l'espoir que certaines gens avaient conçu d'être secourus par la République américaine et de triompher grâce à cette alliance.

Le Prince Impérial était morose ; il parlait peu des hommes du 4 septembre auxquels, il faut le dire pourtant, quelque sujet qu'il eût de ne les point estimer, il attribuait plus de patriotisme et moins d'incapacité qu'il n'en ont montré. Il n'admettait point que ces hommes d'opposition, dont il avait entendu louer les talents oratoires et qui se disaient toujours supérieurs aux ministres dont l'Empereur s'entourait, fussent dépourvus de tout mérite. Monseigneur espérait qu'ils pourraient au moins servir la France.

Il y avait pourtant un homme, un général dont on évitait de prononcer le nom devant son Altesse. Le Prince lui reprochait d'avoir trahi sa mère et d'avoir violé son serment. On pouvait parler de M. Jules Favre, de M. Gambetta, de M. Thiers lui-

même; mais les hôtes de Camdem-Place évitaient autant qu'il était possible de parler de M. Trochu.

Peu de nouvelles arrivaient d'abord de Willemshöhe. Le Prince en aurait voulu recevoir tous les jours. Il savait cependant que la santé de l'Empereur ne s'était point aggravée depuis la terrible journée de Sedan et que l'illustre captif supportait avec une grande sérénité d'âme l'épreuve que lui infligeait la destinée. Willemshöhe était une résidence princière, mais un peu froide et humide; l'Impératrice et son fils auraient souhaité, pour une foule de raisons, que Sa Majesté n'y passât point tout l'hiver.

Napoléon III les rassurait de son mieux; une fois installé, il envoyait à Chislehurst des télégrammes fréquents, ne proférait jamais une plainte, consolait l'Impératrice et donnait de bons conseils à « Louis », lui disant qu'il ne devait point perdre son temps en Angleterre et insistant pour qu'il continuât à Camden-Place les études et la vie laborieuse des Tuileries.

Monseigneur s'empressa de déférer à ce vœu. M. Filon, son précepteur, à qui la Défense nationale avait refusé le droit de servir son pays les armes à la main, n'eut rien de plus pressé que de reprendre son poste auprès du Prince impérial. Il arriva donc en Angleterre le 10 septembre; le 11 au matin, le



Prince reprenait ses livres classiques et la discipline établie par le général Frossard. Comme on n'avait point sous la main les professeurs des lycées de Paris, M. Filon tâchait de suffire seul à la tâche. Cinq mois durant, il se multipliait, faisant à lui seul le travail de plusieurs maîtres.

Dire que Monseigneur avait bien la tête aux leçons de son précepteur et prétendre que, du mois de septembre 1870 au mois de février 1871, il fit beaucoup de progrès serait, à coup sûr, téméraire. Pendant cette phase lugubre de la guerre, on n'avait à Camden-Place d'autres sentiments, d'autres craintes, d'autres espérances que les sentiments, les craintes et les espérances dont étaient obsédés partout les réfugiés Français.

En Angleterre, l'Impératrice et son fils avaient trouvé une colonie de compatriotes parmi lesquels étaient les plus notables et les plus fidèles serviteurs de l'Empire rejetés hors de France par l'intolérance républicaine.

Il y avait d'abord M. Rouher qui, après avoir gardé la présidence du Sénat jusqu'à la dernière heure, était arrivé à Londres le 5 septembre, et s'était établi à Richmond avec sa famille.

Le marquis de Lavalette y séjournait depuis un an comme ambassadeur de France. A la première nou-



velle des événements de Paris, pour ne point se trouver, une seule minute, sous les ordres d'un ministre tel que M. Jules Favre, le marquis avait envoyé sa démission. Toutefois il ne céda point aux injonctions que s'empressèrent de lui adresser quelques Français fixés ou fugitifs en Angleterre, de placer un drapeau rouge au-dessus de la porte de l'ambassade. Il chassa ces inconnus et ne voulut point sortir de son hôtel qu'il n'eût reçu de Paris la nouvelle que sa démission était acceptée.

En même temps que M. Rouher, des membres du dernier cabinet avaient débarqué en Angleterre. C'étaient M. Henri Chevreau, M. le baron Jérôme David, M. Clément Duvernois. De son côté, le comte de Bouville, ancien préfet de la Gironde, après avoir vu de près la bataille de Sedan où il était allé remplir une mission près de l'Empereur, s'était hâté d'aller rejoindre à Londres les amis que la Révolution y avait emportés. On y voyait aussi le duc de Persigny, le duc et la duchesse de Mouchy, les princes Murat, toute la famille de Casabianca, le baron de Gourgaud.

Le prince Napoléon parut plusieurs fois à Camden-Place dans le courant de l'hiver; mais il était obligé de séjourner surtout à Prangins où la princesse Clotilde vivait retirée avec ses enfants.

D'autres anciens fonctionnaires de l'Empire avaient émigré à Genève ou à Bruxelles. M. Grandperret, ancien garde des sceaux était à Genève où se trouvait aussi M. Piétri ancien préfet de police. A Bruxelles on rencontrait le regretté M. Conti, M. Granier de Cassagnac qui rédigeait le *Drapeau*, des préfets et des conseillers d'État. L'Italie avait servi de refuge à M. Dréolle, à M. Emile Ollivier et au baron Haussmann.

La France était vide. Ceux qui auraient pu le plus utilement la servir en étaient réduits à regarder, par-dessus les frontières, les mauvais traitements que les révolutionnaires et les Allemands lui faisaient endurer; ils éprouvaient le supplice des enfants qui voient maltraiter leur mère sans la pouvoir secourir.

Les fidèles serviteurs qui avaient reçu l'hospitalité de la Grande-Bretagne, venaient souvent visiter l'Impératrice à Chislehurst; ils lui donnaient autant de consolations que pouvait en recevoir, dans une pareille détresse, la Souveraine exilée.

Du reste, ce serait s'éloigner beaucoup de la vérité que d'attribuer à ces réfugiés des retours désolés sur leur position perdue; ils étaient tout entiers eux, aussi, aux événements qui se passaient en France. Ces événements faisaient le sujet de toutes leurs conversations. S'ils se trouvaient réunis à Camden-Place,

c'était pour échanger leurs renseignements et pour s'entretenir d'espérances patriotiques qui ne tardaient pas à être déçues.

Quand Paris fut bloqué, ils n'en recevaient plus de nouvelles que par les ballons. Ils étaient donc le plus souvent réduits aux bulletins militaires de la délégation de Tours.

Cependant l'Impératrice fut prévenue que Metz ne pourrait tenir longtemps. Sa Majesté reçut à ce propos, du quartier-général prussien, par des ouvertures qu'elle était loin d'avoir sollicitées, certaines propositions qui semblaient tendre à ramener l'Empereur en France.

Il n'entre point dans le cadre de ce récit de raconter tout ce qui se passa au sujet de ces pourparlers. Il est permis de dire cependant que, dans ces conjonctures, l'Impératrice fit un acte d'abnégation qui tarda trop à être connu ; elle ne voulut point acheter la restauration du gouvernement impérial au prix de conditions onéreuses pour la France. Ce n'est pas que le vainqueur lui demandât les sacrifices que trois mois plus tard il devait imposer aux usurpateurs de septembre ; mais il avait de telles exigences que ni l'Impératrice ni ses conseillers ne furent d'avis d'y accéder.

Dans le cours de ces négociations, pendant

lesquelles le Prince Impérial embrassa toujours avec chaleur le parti le plus chevaleresque, l'Impératrice connut la véritable situation de Metz; elle sut que le maréchal Bazaine ne pouvait prolonger sa résistance au-delà du 27 ou du 28 octobre. Surmontant, en vue du bien public, de légitimes répugnances, Sa Majesté en informa les personnes qui s'étaient attribué la direction politique et militaire du pays.

M. Gambetta savait donc, bien avant le 28 octobre, par l'entremise de M. Tissot, notre chargé d'affaires à Londres, que, si Metz n'était secouru, la capitulation devenait inévitable. Cet avocat ne laissa soupçonner à personne qu'il eût reçu de pareilles informations; il publia même des bulletins qui entretenaient dans le public des espérances mensongères. Quand arriva la nouvelle que Metz s'était rendu, le bruyant avocat parut aussi indigné que surpris.

A Camden-Place on fut consterné. On s'y était bercé de l'espoir chimérique qu'une armée, expédiée des bords de la Loire ou sortie de Paris, arriverait assez tôt pour dégager l'armée du maréchal Bazaine.

Comment, après cette cruelle déception, l'Impératrice et son entourage ont-ils pu se faire de nouvelles illusions? Sa Majesté reçut les proclamations diffamatoires pour l'armée et pour ses chefs rédigées à Tours par M. Gambetta. Le Prince, que l'on

tenait au courant de tout ce qui se passait, lisait ces documents et ne pouvait retenir les pénibles sentiments qu'ils lui inspiraient. Il était plus sensible encore aux outrages adressés à l'armée qu'aux infâmes calomnies dont on accablait l'Empereur.

Après les nouvelles de Metz arrivèrent les nouvelles de Paris. Il y avait là d'horribles soulèvements de la populace contre les chefs qu'elle s'était donnés; il y avait une suite non interrompue d'échecs qui ne laissaient guère l'espoir d'une sortie. Sur la Loire l'armée n'était pas plus heureuse; si l'on en excepte la bataille de Coulmiers où l'avantage resta de notre côté, les meneurs de la guerre à outrance essayaient partout des revers.

La chose qui tourmentait le plus le Prince Impérial, c'était le système de fausses nouvelles que la Délégation de Tours se plaisait à répandre. A Camden-Place, on était aussi crédule que de l'autre côté du détroit; on y apprit avec transport certaine sortie de cinq cent mille hommes de la garde nationale et de l'armée, qui eut beaucoup de retentissement à Tours et dans les autres villes de France.

Le bruit de cette brillante sortie avait couru dans Londres; il avait été apporté à Camden-Place par diverses personnes qui n'étaient point de la maison de Sa Majesté. Aussitôt le commandant Duperré fut

dépêché à Londres pour avoir la confirmation de l'heureux évènement. Quand il revint, l'Impératrice, le Prince et tous leurs amis étaient sur le seuil de la porte, les yeux tournés vers la grille du parc.

Le commandant parut enfin ; à son allure, on vit qu'il avait de bonnes nouvelles ; il tenait dans sa main un journal. Lorsqu'il fut à portée de voix, il s'écria : Victoire ! Victoire ! On s'empara de son journal ; on lut la dépêche : elle était de Tours ; elle disait que les Prussiens avaient perdu toutes les positions qu'ils occupaient depuis trois semaines. Nos troupes avaient opéré ce beau mouvement sous la conduite du général Trochu.

J'ai déjà dit quels étaient les sentiments de Monseigneur pour ce personnage ; en apprenant qu'il avait repoussé les Prussiens et qu'il avait peut-être sauvé Paris, il dit : « J'en voulais beaucoup au général ; mais s'il a fait cela, je lui pardonne. »

Le Prince, hélas ! n'eut point sujet de pardonner. La sortie annoncée n'avait jamais eu lieu. Les Prussiens, au lieu de perdre du terrain, serraient Paris de plus près et s'apprêtaient à le bombarder.

Quelques jours après, il y eut, à Camdem-Place, une autre fausse joie. On y connut la célèbre victoire d'Epinaÿ, « près de Lonjumeau », qui mettait l'armée de Paris à quelques kilomètres de l'armée



de la Loire. Cette nouvelle émanait directement du gouvernement de Tours; elle arrivait au moment où tout semblait désespéré. L'Impératrice refusa d'y croire; mais le Prince, qui comptait toujours sur quelque prodige de l'armée, se laissa prendre à cette nouvelle imposture.

Lorsqu'après ces contentements irréfléchis, Monseigneur apprenait la triste vérité, il éprouvait une insurmontable antipathie pour des gens qui ne craignaient point d'exploiter ainsi le mensonge. Il voyait couler à flots le sang français et ne se consolait point de le voir répandre avec une telle profusion et si peu de profit.

Ainsi se passèrent les premiers mois de l'exil. L'Impératrice alla visiter l'Empereur qui réclamait sa présence. Monseigneur éprouva le plus grand regret de n'être point de ce voyage; il eut vivement souhaité embrasser son père qu'il avait laissé le 25 août à Tourteron, et que depuis lors il n'avait point revu. Le voyage de Sa Majesté s'effectua par le froid rigoureux de décembre. La rigueur de la saison empêcha l'Impératrice de se faire accompagner de son fils et priva l'Empereur de la consolation que la présence du Prince lui eût apportée.

Le moment approchait où la France, démoralisée



par les hommes de révolution, allait subir les dures conditions du vainqueur. En effet, le 28 janvier 1871, Paris à son tour capitula. Le roi de Prusse, déjà couronné Empereur d'Allemagne dans notre palais de Versailles, contraignit les gens de la Défense nationale à convoquer une Assemblée dont le mandat spécial et limité serait de ratifier un traité qui exigeait un versement de cinq milliards et la cession de deux provinces.

L'Assemblée ne pouvait faire autrement que de subir ces exigences ; mais, comme elle était composée en grande partie d'hommes hostiles à l'Empire, elle se dédommagea de la contrainte qui lui fut imposée en votant la déchéance de Napoléon III et de sa dynastie. La majorité des prétendus conservateurs se trouva fort satisfaite de cet acte ; elle ne songea point d'abord à infliger le moindre blâme aux particuliers qui, depuis Sedan, avaient prétendu diriger, contre tout droit et contre toute morale, les affaires publiques.

Ce ne fut que beaucoup plus tard, lorsque la Commune jeta ses sinistres lueurs et montra le fond hideux de la prétendue république, que les représentants du pays songèrent à récriminer contre les usurpateurs de la Défense nationale.

La nouvelle du vote précipité et d'ailleurs très-

irrégulièrement amené qui prononçait la déchéance de l'Empire, ne produisit pas, il s'en faut, à Chislehurst, ni à Willemshöhe, l'effet que les républicains en attendaient. Ce vote fut accueilli presque avec indifférence; mais il prouva une fois de plus à la Famille Impériale que, dans tous les désastres où la France était entraînée, l'esprit d'opposition ne cessait de dominer chez certains hommes le devoir patriotique.

Quelques-uns, en effet, dont l'histoire retiendra les noms, en étaient arrivés à détester encore plus l'Empire que les Prussiens, et à déclarer publiquement, avec M. Vitet, que l'année 1870, en nous débarrassant de l'Empire, s'était montrée des plus favorables. L'Empereur, l'Impératrice et leur Fils ont prouvé, pendant tout le cours de la guerre, qu'ils étaient animés de sentiments tout opposés. Pour assurer l'intégrité du territoire, ils auraient volontiers sacrifié leur trône et leur vie.

Le désastreux traité de Versailles eut pour résultat immédiat de rendre à leur patrie tous les prisonniers de guerre. En même temps que les simples soldats et les officiers regagnaient la France, l'Empereur se hâtait d'arriver à Chislehurst où il pensait pouvoir se reposer de toutes ses tribulations.

Il se dédommagea du long éloignement où il avait été tenu de son fils en l'entourant de soins

paternels. Il sentit qu'il l'aimait encore plus, s'il était possible, qu'il ne faisait avant ses malheurs. Il faut chercher la raison de cette recrudescence d'amour paternel dans l'énergie toute virile dont Monseigneur avait fait preuve pendant la campagne et dans les belles qualités que la mauvaise fortune avait révélées en lui.

Il y avait aussi, dans la pensée de Napoléon III, la préoccupation de la tâche que, par ses derniers échecs militaires, il livrait à son successeur. Sa tendresse grandissait pour ainsi dire en proportion des difficultés qu'involontairement il venait de lui créer. Il fut pris d'un désir ardent de préparer son fils à une œuvre de réparation; une voix secrète avertissait peut-être déjà l'Empereur qu'il ne serait pas appelé lui-même à venger Sedan et que cet honneur échoirait à Napoléon IV.

Quelques-uns de mes lecteurs, (il n'en existera peut-être plus de pareils quand ce que j'écris sera publié), pourraient s'étonner de voir Napoléon III si bien convaincu que la France ne peut être relevée par un autre régime que par le régime impérial. Il ne faut point qu'ils ignorent que, partout, excepté peut-être dans l'Assemblée nationale et dans les groupes qui en dépendent, cette assurance a été partagée.

Quant à Napoléon III, il disait un jour à quelqu'un : « Je sais bien que l'Empire vient de perdre cinquante pour cent de son prestige militaire ; mais il lui reste cinquante pour cent, et cela réuni à l'impossibilité où seront les partis républicains et orléanistes de rien organiser, suffira pour nous ramener. »

Les étrangers voyant dans quelles mains la France s'était laissée choir pensèrent aussi qu'elle se souviendrait qu'avant d'avoir été vaincue avec l'Empereur, elle avait été triomphante avec lui sur plusieurs champs de bataille ; qu'avant d'avoir été démembrée, elle avait acquis trois départements nouveaux et des établissements au-delà des mers ; qu'avant d'avoir été appauvrie et ravagée, elle avait été opulente et tranquille

Que si l'on ajoute à ces considérations si raisonnables la connaissance qu'avaient beaucoup d'hommes politiques de l'insuffisance intellectuelle ou numérique des concurrents de l'Empire et des insurmontables dissentiments qui les empêcheraient de s'unir, on ne sera plus étonné que Napoléon III n'ait jamais considéré comme douteuse la Restauration de sa dynastie.

Toujours est-il qu'il voulut préparer son fils et se préparer lui-même à tout événement.

Un moment, il put croire qu'il allait être obligé de reparaitre dans son empire pour en chasser des incendiaires, des voleurs et des assassins. Tout le monde se rappelle combien, lorsque la Commune déshonorait Paris et la France, le retour de l'Empereur était désirable. Le maréchal de Mac-Mahon avait fait de son mieux pour que ce retour ne fut point jugé nécessaire. M. Thiers, d'ailleurs, qui tenait alors le pouvoir avait grand intérêt à ce que l'Empereur n'abandonnât point son exil.

Debout sur l'autre rive de la Manche, Napoléon III, encore tout accablé des derniers malheurs, montrait de loin à son fils la lueur rougeâtre des incendies; il lui disait : « Vois l'Hôtel de ville en flamme ! Du palais où tu es né, mon fils, il ne reste déjà plus qu'un amas de cendres. Voilà la colonne Vendôme détruite et brisée ! Ces ruines de l'anarchie ajoutées aux ruines que la guerre a déjà entassées, ô mon fils, tu auras le devoir de les réparer ».

A partir de cette heure sinistre de la Commune, le père et le fils se sont appliqués silencieusement et en dehors de toute préoccupation à un travail assidu. Napoléon III s'est fait lui-même le professeur du jeune Prince ; il lui a enseigné l'histoire du passé ; mais il s'est occupé surtout, en de longs tête-à-tête, de lui enseigner l'histoire actuelle. A ce jeune homme

en qui les épreuves développaient une maturité précoce, il apprenait à connaître les hommes et à juger les événements.

L'Empereur ne craignait point de revenir sur les faits de la guerre ; il expliquait à son fils de quelles causes éloignées et immédiates dépendaient nos défaites ; il lui donnait son opinion sur les généraux, sur leur capacité, sur leur caractère.

Des hommes de Septembre, Napoléon III avait peu de chose à dire si ce n'est qu'ils tenaient bien ce qu'ils avaient promis. Il évitait surtout de se plaindre devant son fils des outrages que ces tristes personnages ne cessaient de vomir contre lui. S'il y faisait quelquefois allusion c'était pour apprendre au Prince que ces violences appartiennent à tous les gouvernements usurpateurs. Ceux-ci, en effet, ne sont-ils pas presque obligés de les commettre ? S'ils ne représentaient point comme ce qu'il y a de plus odieux et de plus vil le régime dont ils ont pris la place, ils seraient trop exposés à le faire regretter. Toutefois il n'y avait jamais, dans les entretiens de l'Empereur, un seul mot qui put faire croire à son fils que les calomnies et les outrages eussent pu l'atteindre.

Il conserva ce calme jusque devant certains des-  
sins où il était représenté foulant aux pieds les soldats  
et recevant leurs malédictions ; il n'eut pas besoin



d'expliquer au Prince Impérial combien il serait difficile à l'auteur de cette exhibition de faire croire à son exactitude et quel honteux démenti l'histoire et le bon sens ne tarderaient point à lui donner. Napoléon parlait avec la même indifférence des discours de quelques députés et des articles de quelques journaux.

Où il montrait le plus de grandeur d'âme, c'était lorsqu'il jugeait la conduite de ceux qui l'avaient renié ou trahi.

S'ils étaient militaires, l'Empereur expliquait à son fils que leur défection tenait moins à de mauvais sentiments qu'au trouble de la défaite et qu'à la rage dont la mauvaise fortune remplit toujours l'âme des soldats ; il voulait qu'il fut indulgent pour les défaillances de cette sorte. Il prit garde aussi à ne point lui donner d'irritation contre d'anciens fonctionnaires de l'ordre civil, fort rares d'ailleurs, qui avaient trop vite cédé à la tentation de concourir à l'essai de nouveaux régimes. Le souverain les connaissait assez pour savoir que, si jamais son successeur était au dépourvu de ministres ou d'ambassadeurs, ils ne seraient point les derniers à s'offrir.

Enfin, il m'est revenu des meilleures sources que Napoléon III n'avait guère de secrets pour



son fils ; il l'habitua à tout entendre et montrait une confiance absolue dans son intelligence et dans sa discrétion. Le Prince d'ailleurs en était digne ; il ne trahit jamais un secret ; il savait écouter les confidences de l'exil et les garder pour lui.

Cette coutume de ne rien cacher à Monseigneur était si bien prise par l'Empereur qu'un jour qu'il s'entretenait avec un de ses anciens ministres, venu tout exprès à Chislehurst, de sujets très-graves, le Prince entra dans son cabinet. Le ministre semblait hésiter à continuer l'entretien ; mais Napoléon III lui dit : « Nous pouvons causer devant mon fils ; il s'intéresse beaucoup à nos affaires ; » à quoi Monseigneur ajouta : « Je suis curieux, mais très-discret. »

De son côté, M. Filon continuait son enseignement avec un redoublement de zèle. Il lui fut adjoint, dans le mois de mars, un professeur d'allemand, M. Lennheim avec lequel le prince fit de rapides progrès. Un peu plus tard, survint M. Richards, professeur de mathématiques distingué, dont la méthode est fort prisée en Angleterre. M. Richards entama très-vigoureusement l'éducation scientifique du Prince qui, par toutes les interruptions qu'elle avait subies, se trouvait un peu retardée.

L'Empereur voulut que la principale partie du

temps consacré au travail fut partagée entre M. Filon et le professeur Richards. Sa Majesté se souvenait de quelle façon elle-même avait étudié les sciences avec M. Lebas ; elle racontait à ce propos autant de détails qu'il lui en revenait dans la mémoire afin que le Prince profitât de son expérience.

Les choses s'arrangeaient de telle façon entre M. Filon et M. Richards, M. Leunheim et l'Empereur que Monseigneur, tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, travaillait de sept heures du matin à sept heures du soir. Il y avait une seule interruption de deux heures dans le milieu de la journée. Le Prince passait cette récréation à se promener à cheval et quelquefois à pied. Aussi longtemps qu'il le put son père l'accompagna ; mais on sait que l'équitation devint impraticable pour Sa Majesté et que la marche elle-même finit par la fatiguer beaucoup.

Après le dîner, le prince avait un autre genre de délassement ; il restait au salon où l'Empereur assis toujours dans le même fauteuil, ayant près de lui, sur un guéridon, une boîte à cigarettes, devisait, en fumant, sur des sujets auxquels le Prince prenait le plus vif intérêt.

Quelquefois, Monseigneur allait dans la salle de billard où il cherchait à faire plus de carambolages que son précepteur. Pendant ce temps, l'Empereur, pour

suivre l'ordonnance de ses médecins qui lui prescrivait de l'exercice, s'approchait d'un tour qu'il mettait en mouvement avec son pied et sur lequel il arrondissait des morceaux de bois. Là aussi se trouvait placé l'appareil que Napoléon avait inventé et par lequel il espérait obtenir un système de chauffage économique pour les maisons d'ouvriers.

On voit par là que l'Empereur n'abandonnait point son idée fixe ; tout en s'adonnant beaucoup aux soins que réclamait l'éducation de son fils, il poursuivait le problème du paupérisme.

La pensée de Napoléon III n'était point que les professeurs qu'il avait procurés à Monseigneur et les leçons que lui-même ne cessait de lui prodiguer pussent suffire à l'éducation d'un prince appelé à régner bientôt sur la France. L'Empereur avait caressé jadis le rêve de faire entrer son fils à l'école de Saint-Cyr. Les événements avaient fait évanouir ce projet comme beaucoup d'autres ; mais, dans l'exil, il revint à l'esprit de Sa Majesté sous une forme différente.

Napoléon III se rappela qu'il existait en Angleterre une académie militaire à peu près équivalente à l'école de Saint-Cyr ; il résolut d'y placer le jeune Prince. Il fallait subir un examen d'admission qui n'est guère moins difficile que l'examen que subissent en France les jeunes gens destinés à l'école militaire.

Comme les mathématiques sont le sujet principal de cet examen, M. Richards multiplia ses leçons et le Prince redoubla d'attention. De son côté, M. Filon le prépara fort bien à la partie du programme qui intéressait particulièrement les lettres.

Le Prince travailla si fort et si bien qu'à la fin de l'année 1871 il refusa de profiter de la faveur que la Reine lui voulait faire de le recevoir sans examen dans l'Académie royale militaire de Woolwich. Le fils de Napoléon III se soumit à l'épreuve commune. Ce fut dans le mois d'octobre qu'il fut admis ; à partir de ce moment, il eut une existence toute nouvelle.

Il importe de faire connaître à ceux qui ne le savent pas encore quel genre d'enseignement se donne dans cette École et dans quelles conditions matérielles s'y trouvent les jeunes gens.

Woolwich diffère autant d'un collège que notre école polytechnique et Saint-Cyr diffèrent d'un lycée. On y pratique un enseignement supérieur qui roule particulièrement sur les mathématiques transcendantes et sur les sciences physiques dans leur application à l'art de la guerre. La littérature, les langues anciennes et modernes, l'histoire occupent aussi une place importante dans le programme des études ; mais n'y sont guère enseignées que comme les belles-lettres, l'allemand et

l'anglais sont enseignés dans nos écoles spéciales supérieures. Dans ces écoles en effet, les élèves doivent être pourvus de grades universitaires impliquant une connaissance déjà suffisante de ces branches d'enseignement.

Ce qui caractérise l'enseignement de Woolwich, c'est qu'il comprend des connaissances obligatoires (*obligatory course*) et des connaissances facultatives (*voluntary course*). On retrouve là l'esprit pratique des Anglais et ce fonds d'équité qui est dans toutes leurs institutions.

Il n'est point rare de rencontrer un jeune homme qui, faute d'aptitudes suffisantes ou par quelque retard apporté dans ses études, n'est pas avantageusement classé dans un des cours obligatoires; il passe avec succès un examen sur une des matières facultatives et obtient ainsi une somme de points qui le maintient dans un bon rang.

Il est nécessaire qu'à la fin de chaque semestre, avant de passer d'une catégorie dans une autre, l'élève de Woolwich subisse un examen. S'il n'a pas le nombre de points voulu, il est admis à recommencer l'épreuve. Deux épreuves malheureuses l'excluent de l'Académie.

Ce ne sont point des écoliers que l'on trouve à Woolwich; ce sont des aspirants, ou, pour me servir

du terme consacré, des « apprentis officiers ». Les plus jeunes n'ont pas moins de dix-sept ans et sont déjà traités comme des hommes. Ils pratiquent des exercices tout à fait virils, vivent dans des chambrées, sont habillés d'un élégant costume militaire composé d'un pantalon et d'une tunique bleue avec des passepoils, des bandes et des revers rouges.

Ils sont coiffés d'un petit bonnet orné d'une large ganse d'or comme en portent tous les militaires anglais en tenue de caserne. C'est une calotte légère que le moindre souffle emporterait si une jugulaire en cuir, passant entre le menton et la lèvre inférieure, ne la maintenait en équilibre sur l'oreille gauche. Dans les grands jours, ils se parent du *busby* qui est un gros bonnet à poil des plus imposants. On voit rarement Monseigneur sous le *busby*.

L'enseignement particulier que reçoivent les élèves de l'Académie royale les dispose à l'arme de l'artillerie ou du génie, les deux armes les plus savantes de l'armée anglaise aussi bien que de l'armée française. En sortant de l'académie royale, les « apprentis » du génie vont se perfectionner à Chatain; les artilleurs se rendent, dans le dernier terme de leurs études, pendant cinq ou six semaines, à Shœburyness.

Le nombre des pensionnaires est de beaucoup inférieur au nombre des élèves de nos écoles spé-



ciales; au lieu de 700 jeunes gens que compte l'établissement de Saint-Cyr ou de 350 que compte l'École Polytechnique, Woolwich n'a pas plus de 218 cadets. Deux fois par an, il en sort quarante et on en reçoit quarante; c'est un roulement incessant d'un bout de l'année à l'autre.

La durée des cours ne dépasse point deux ans, avec des interruptions de un à deux mois et donné après chaque période d'études; ce temps est employé par les élèves à tels travaux qui leur semblent le plus utiles et qu'il ne peuvent suivre à l'Académie.

La direction de Woolwich a été confiée par la reine au général sir Lintorn-Simmons, militaire de la plus haute distinction, très-consideré dans l'armée britannique et très-aimé des élèves. Sir Lintorn-Simmons a le titre de Gouverneur de l'Académie royale militaire de Woolwich. Un colonel est secrétaire de ladite Académie; un autre colonel a le titre de colonel commandant la compagnie des cadets. Trois ou quatre officiers sont placés sous les ordres du gouverneur, avec des attributions diverses. Les professeurs chargés des cours sont civils ou militaires selon la nature de l'enseignement.

Outre les professeurs qui font les cours, il existe une commission spéciale dont les membres sont étrangers à l'école. Après chaque terme ceux-ci font



subir des examens sévères aux élèves, les classent suivant leur mérite et au besoin les obligent à redoubler leur terme. Il fut un temps où M. Alphonse Esquiros faisait partie des examinateurs de l'Académie royale de Woolwich; il ne s'était pas encore élevé aux hautes fonctions que la République lui a confiées dans son pays.

Pour mieux connaître l'établissement dont fait partie le Prince Impérial, il n'est point sans intérêt d'avoir une idée de sa construction matérielle. Woolwich est une localité assez importante, située sur un plateau dominant la Tamise, en face de Greenwich, à quatorze kilomètres de Londres. Il y a là un bel arsenal de marine, un hôpital de la marine, une caserne et un magnifique champ de manœuvre qui dépasse en étendue notre Champ-de-Mars.

L'école qui nous intéresse est construite à l'extrémité de ce vaste plateau; deux canons en gardent l'entrée, moins pour la défendre que pour indiquer la destination toute militaire de l'édifice. Quand on a franchi la grille et les canons, on est dans une vaste cour ornée de deux belles pelouses autour desquelles circulent des allées finement sablées.

Le bâtiment est disposé sur une seule ligne droite faisant face à l'entrée; il rappelle un peu, sauf les conditions architecturales, la silhouette de l'École

militaire du Champ-de-Mars. Sans les deux pavillons en briques rouges qui s'élèvent aux extrémités, et sans les petits dômes vénitiens qui couronnent le pavillon central, le monument serait assez monotone. C'est ce pavillon central qui a été détruit par un incendie, pendant l'hiver de 1873.

Deux grands corps de logis crénelés comme des donjons réunissent le centre de l'établissement aux extrémités, et forment des différences de hauteur et de style qui ne manquent point de pittoresque. Nous n'avons rien en France qui rappelle une semblable architecture à la fois gothique et byzantine, tenant autant du palais que de la citadelle, mais parfaitement appropriée au terrain et à la destination.

Derrière ces principaux corps de logis, sont des constructions assez informes qui comprennent les chambres des élèves, les classes, les laboratoires, des salles de jeu et des ateliers.

Le réfectoire est une salle haute et vaste, ornée de fenêtres gothiques et de vitraux armoriés. Des bannières et des étendarts sont suspendus à la voûte. Ces trophées n'ont pas été pris à l'ennemi; ce sont de simples banderolles sur lesquelles se trouvent inscrits les noms des anciens gouverneurs de l'école. Les murailles ne sont ornées que de panoplies et d'armures qui semblent empruntées au musée

de la tour de Londres. Sur des tables de bois placées en travers les élèves prennent leurs repas au milieu des emblèmes guerriers.

Les salles de cours n'ont rien de particulier ; elles sont au nombre de vingt environ, toutes spacieuses, bien aérées, bien éclairées, meublées de larges pupitres comme il y en a dans nos lycées. Les élèves ont un escabeau pour s'asseoir et le professeur, au lieu de trôner dans une chaire, est commodément assis devant une grande table sur laquelle il peut étaler ses livres et ses cahiers. Le confort anglais se retrouve dans ce mobilier scolaire.

Il y a, pour les cours de physique et de chimie des amphithéâtres et des laboratoires. Ces derniers méritent une attention particulière. Chaque élève a sa petite installation, sa provision de substances, ses cornues, son fourneau, rangés sur une table où il peut opérer en même temps que le professeur opère lui-même. Rien n'est plus commode et plus ingénieux que cette organisation ; elle n'existe en France que dans les collèges municipaux de Paris où M. Haussmann l'a introduite.

Le caractère anglais se montre avec plus d'évidence encore dans les ateliers de menuiserie et dans les forges établies à côté des classes. L'Académie royale n'est certes pas instituée pour produire des ébénistes

ni des forgerons; mais les sciences qu'elle enseigne aux élèves peuvent leur suggérer des inventions pour lesquelles il est utile qu'ils sachent raboter le bois ou assouplir le métal.

Faut-il parler du gymnase qui occupe un local si vaste qu'on y ferait aisément manœuvrer un régiment? Il y a tous les trapèzes, toutes les barres parallèles ou perpendiculaires, fixes ou mobiles, tous les cordages, toutes les échelles imaginables; sans parler des panoplies qui ornent les murs, des écussons, et de la célèbre devise *ubique* peinte au-dessus d'un trophée dans une large verrière. Il y a aussi un jeu de paume, un jeu de boule disposés pour recevoir le public qui, assiste quelquefois à ces amusements virils.

Les exercices du corps prennent, dans l'éducation, autant de place que l'enseignement des sciences; ils vont de pair avec la chimie, la géométrie descriptive, la dynamique, l'histoire et la science des fortifications.

Si l'on considère qu'il existe, en dehors des salles spéciales dont j'ai parlé, de vastes prairies où se pratique le cricket et où s'engagent d'ardentes parties de *Foot-Ball*; si l'on assiste à cette mêlée de jeunes gens vêtus de simples pantalons de flanelle, les reins serrés dans de larges ceintures, les cheveux au vent, bondissant et courant, armés de palettes et de bâtons,

on aura une idée de ce que doit acquérir de fermeté morale et de vigueur physique un adolescent formé à cette école.

C'est là que l'Empereur Napoléon a placé le Prince qui, dans sa pensée, doit un jour lui succéder. Il ne pouvait imaginer pour son fils un meilleur apprentissage de la souveraineté ni concevoir une éducation mieux appropriée à sa destinée.

Le travail de l'esprit et du corps, la discipline, les méthodes à la fois larges et précises qui ressortent des programmes d'études institués en Angleterre ne conviennent-ils pas à merveille au Prince Impérial? Il doit régner un jour sur une nation beaucoup plus Athénienne que Spartiate et dont le principal défaut est de vouloir s'affranchir de ses gouvernements avant de s'affranchir de ses vices. A Woolwich on apprend à vivre; c'est précisément ce que nos jeunes Français semblent surtout ignorer.

Le Prince Impérial n'a pas été mis, en entrant à Woolwich, sur un autre pied que ses condisciples; au lieu de faire partie d'une chambrée de quatre élèves, il n'a eu qu'un seul compagnon qui n'était autre que son inséparable ami Louis Conneau.

Quand il sut que le Prince Impérial allait entrer à Woolwich, M. Louis Conneau s'y prépara aussi, et subit en même temps que le Prince et avec un

égal succès, ses examens d'admission. N'y a-t-il pas quelque chose de touchant dans le développement simultané de ces deux enfants qui se rencontrent au sortir du berceau, ne se perdent pas de vue un seul instant, et s'entraident autant par l'émulation que par l'amitié ? Depuis le mois d'octobre dernier, M. Louis Conneau a dû quitter, avec de grands regrets, son auguste camarade et l'académie de Woolivich pour entrer à l'école de Staint-Cyr; mais le jour n'est pas éloigné où les deux amis se retrouveront pour ne plus se séparer.

Le gouvernement de la Reine, apprenant l'honneur que Napoléon III faisait à son Académie royale militaire, s'empressa d'ordonner qu'on meublât à neuf les deux pièces destinées au Prince Impérial et à son camarade.

Monseigneur eut donc un bureau de travail en beau noyer verni, avec des tiroirs au milieu et sur les côtés. Ce bureau fut placé devant la fenêtre, garni d'une belle écritoire, de plumes, de crayons et d'un large buvard. Son Altesse put s'asseoir sur des sièges rembourrés. Le cabinet d'études est précédé d'un petit salon orné d'une table ronde, recouverte de reps vert, avec deux chaises et deux fauteuils.

A ce modeste mobilier, le Prince a eu le droit d'ajouter quelques objets accessoires, tels que certain



dessin à la plume, œuvre authentique du Roi de Rome, représentant le cheval de guerre de Napoléon I<sup>er</sup> et signé *Prinz von Reichstadt*. Ce cheval est placé dans un cadre au-dessus de la cheminée du salon.

La partie la plus intéressante de ce mobilier est, sans contredit la bibliothèque d'études du jeune Prince; elle contient les livres qui lui sont d'un usage journalier. Il y a les *Campagnes d'Italie, d'Égypte, de Syrie, etc., etc.*, de Napoléon I<sup>er</sup>, en plusieurs volumes, les *Commentaires de César*, des *Opuscules de Vauban* recueillis par un ami du Prince, l'*Histoire de Louvois* par Camille Rousset, les *Œuvres historiques* de Frédéric le Grand, les *Lettres et Instructions* de Colbert et les œuvres de Napoléon III.

A côté de ces ouvrages où l'art de la guerre et du gouvernement des hommes peuvent être étudiés dans leurs sources, le Prince a placé une histoire de Bayard qui semble être son livre familier; il lit cette histoire aussi assidument qu'Alexandre lisait l'*Iliade*.

Les belles lettres sont représentées dans sa bibliothèque par une excellente édition des œuvres de Racine, de Corneille et de tous nos classiques. Ces chefs-d'œuvre de l'esprit français



sont voisins d'une collection de livres de voyages. Il y a aussi un fort beau Shakespeare, dans le texte anglais, orné d'une riche reliure; sur la première page, la Reine d'Angleterre a écrit de sa main ce qui suit : « Pour mon *Cousin*, le Prince Impérial avec bien des vœux pour son bonheur; de la part de sa bien affectionnée cousine. *Victoria Régina*, 16 mars 1873. » Ce cadeau fut envoyé au Prince le jour de son anniversaire.

Il reçut aussi, dans une occasion semblable et de la même main, un livre écrit par la Reine elle-même et qui a pour titre : *Leaves from the journal our life in the Highlands from 1848 to 1861*; ce qui signifie : « feuilles du journal de notre vie pendant nos promenades dans les Highlands de l'année 1848 à l'année 1861. » Ce volume porte aussi une dédicace des plus affectueuses.

Il est peu probable que Monseigneur ait quelque profit à tirer de ce dernier recueil pour le succès de ses examens; mais il y voit au moins le témoignage de la vive affection que lui porte la Souveraine dont il reçoit l'hospitalité et qui le traite de cousin.

Le dessus de la bibliothèque, est orné de statuettes en bronze et de figurines rapportées des Tuileries représentant des soldats de l'armée dans leur uniforme. Dans les rayons inférieurs se

trouvent des albums militaires, des atlas, des cartons contenant des dessins de géométrie descriptive, faits par le Prince lui-même. Il excelle à ce travail; il manie le compas et le tire-ligne avec une adresse remarquable.

Il peut montrer à ceux qu'il admet dans le sanctuaire de ses études des collections entières de ces sortes d'épures qui ne laissent rien à désirer ni pour la netteté, ni pour la précision, même pour l'élégance. Monseigneur n'est pas moins habile à tracer des plans de *courtines*, de *fortins*, de *revêtement*; il exécute comme personne, les *plongées*, les *passages* et en général tout ce qui intéresse les fortifications; il met un art particulier à les bien établir et à les laver d'encre de chine. Quelques-uns ont été trouvés assez beaux pour être exposés dans la classe de dessin militaire.

Pour avoir une idée des progrès du Prince, dans les sciences mathématiques, il faut le voir s'appliquer à la solution de certains problèmes de statique et de dynamique. Il est en état de déterminer les conditions de stabilité des corps dont la base est courbe; il donne, à l'aide du calcul intégral, le centre de gravité d'une courbe et de son arc. En dynamique, il résout les problèmes de la chute des corps, de la force centrifuge, de la vitesse des

corps roulant sur une courbe. Monseigneur explique aussi la quadrature des courbes et la cubature des corps en révolution.

Il serait important de préciser davantage les points sur lesquels portent les études que le Prince Louis Napoléon suit à l'Académie de Woolwich; mais un pareil exposé ne serait point ici à sa place.

Ce qui importerait surtout, ce serait de pouvoir introduire, dans le cabinet où le Prince fait ses devoirs, ceux qui ont intérêt à connaître ses aptitudes et son assiduité au travail; ils verraient, dans la tenue de l'école, penché sur ses cahiers, le compas à la main, un jeune homme qui leur rappellerait Bonaparte à Brienne. Que si on le voulait suivre dans les cours, on le découvrirait au milieu des autres élèves, attentif comme eux aux leçons du maître, répondant à son tour aux questions qui lui sont adressées, et tellement absorbé dans ses études qu'il semble ignorer lui-même son rang et sa destinée.

Monseigneur suit tous les exercices de l'établissement, confondu avec ses camarades; il a son pupitre à la classe, son casier et sa collection de produits à l'amphithéâtre de chimie; au réfectoire, il a une place à la table commune où on lui sert, dans une petite assiette, la même nourriture qu'à ses voisins. Il se mêle aux parties de cricket et aux jeux de paume.

N'est-il pas digne de l'estime du peuple français, ce fier jeune homme, qui déjà connaît Vauban et l'œuvre du grand Frédéric, qui résout les problèmes les plus ardues des mathématiques, qui dompterait un cheval aussi bien qu'Alexandre, qui n'a point son pareil au noble jeu de l'épée, et qui n'est pas le moins intrépide dans les parties de *Foot-Ball*? C'est lui qui doit un jour prendre la place des gens qui ne sont experts qu'à inquiéter les gouvernements et qu'à bavarder jusqu'à ce qu'ils les aient jetés à terre.

Il faut dire que Monseigneur est adoré de ses camarades et de ses maîtres; ses camarades aiment sa réserve, son affabilité et ne se lassent point d'admirer comme il se livre au travail. Ils l'ont vu d'abord un peu en retard pour les mathématiques, mais en quelques mois, il a repris le niveau de la classe.

Son Altesse a fait un effort si marqué, qu'elle a été classée sixième sur quarante-huit en fortifications, et onzième en dessin militaire.

L'affection que lui portent les maîtres se montre en toute occasion. Il en est un, d'origine française, très imbu d'idées républicaines et qui, d'abord, se proposait de n'avoir aucune relation avec le Prince. Il consentit cependant à lui donner quelques leçons; peu à peu il s'accoutuma à l'interroger, et en fut

satisfait. Aujourd'hui, M. Karcher (c'est le nom de ce professeur) a une véritable affection pour Monseigneur et ne trouve plus autant d'incompatibilité qu'autrefois entre ses principes et les principes que représente l'héritier d'un Empereur.

Quand la journée est finie, c'est-à-dire à huit heures du soir, le Prince sort de l'école; il se promène un instant avec M. Filon et rentre pour dîner dans une petite maison qu'on a louée pour son usage sur le *common* de Woolwich. C'est ainsi que l'on désigne le vaste champ de manœuvre dont il a été parlé plus haut, et qui est bordé de petites maisons à deux étages, à trois fenêtres de façade, avec une grille de fer devant la porte.

Quand le Prince Louis Napoléon quitte l'Académie, il retourne à ce modeste logis. Il y est seul avec son précepteur et un valet de chambre. Dans la pièce du rez-de-chaussée, il prend son repas du soir; dans celle du premier étage, qui est le salon, meublé de noyer et de tentures en laine verte, il passe ses soirées avec M. Filon, à s'occuper d'études historiques et politiques; dans la pièce du deuxième étage, qui domine le salon et qui s'ouvre sur l'esplanade, le Prince se repose des travaux de la journée.

C'est la chambre à coucher d'un anachorète. Le

lit placé au milieu, suivant la mode anglaise, est en bois vernis surmonté d'un baldaquin. Le couvre-pied est bleu, les rideaux sont de calicot blanc; au baldaquin pendent des franges de laine rouge. Ce lit porte les trois couleurs.

La commode est du même bois et de la même simplicité que le lit. Entre les deux fenêtres, il y a une crédence garnie sur laquelle se trouve un petit miroir et un objet de piété devant lequel, matin et soir, Monseigneur fait sa prière.

Les deux croisées de la chambre sont à coulisse et garnies de rideaux de laine rouge; la cheminée n'est pas en marbre de Carrarre; mais en bois peint à l'huile. Pour tout ornement, elle est surmontée d'une gravure anglaise fort commune représentant la fuite en Egypte.

Pendant toute la semaine, Monseigneur ne quitte point Woolwich; il ne reçoit point de visites, si ce n'est quelquefois celle du comte Clary, qui vient, à cheval, de Chislehurst prendre de ses nouvelles. L'Empereur ne s'y est pas rendu plus de deux ou trois fois. Sa Majesté tenait à ce que le Prince fût dérangé le moins possible dans ses études. Le samedi soir, Monseigneur vient à Camden-Place où il passe la journée du dimanche. Le lundi matin, il se remet à ses problèmes et à ses lavis.



Le peuple anglais, qui n'a pas oublié, lui, la grandeur du règne impérial, et qui est bon appréciateur en ces matières, ne néglige aucune occasion de montrer à Napoléon III combien il a d'estime pour lui.

Nos voisins ont été surtout flattés de ce que le Prince Impérial était entré dans l'école de Woolwich pour y partager les travaux, les exercices et jusqu'à la nourriture des jeunes Anglais de tout rang admis dans cet établissement; ils ont vu là un hommage rendu à l'établissement lui-même et une nouvelle preuve de la sagesse de Napoléon III, qui ne trouve rien de mieux à faire, pour préparer son fils à régner, que de lui donner l'éducation et l'instruction d'un officier anglais.

Aussi, le Prince Impérial est-il, pour ainsi dire, l'enfant adoptif de la nation anglaise; la Reine, qui connaît si bien l'esprit du peuple britannique, se fait son interprète auprès de Son Altesse.

Elle use envers notre Prince d'égards et de soins presque maternels, cherchant à le recevoir à Windsor le plus souvent possible, se plaisant à le garder près d'elle en compagnie des princesses. La Reine ne laisse passer aucun anniversaire sans donner au Prince des cadeaux et des souvenirs. Elle l'appelle dans toute occasion comme elle l'a fait en lui offrant



ses livres, son « bien aimé cousin » et se dit toujours : « son affectionnée cousine ».

De leur côté les fonctionnaires de Sa Majesté britannique agissent envers le Prince Impérial comme s'il était de la maison royale. Lorsque, pendant l'été de 1872, il visita Portsmouth avec l'Impératrice, le commandant Glyn, les vint chercher tous les deux sur le *Black Eagle* appartenant au duc de Cambridge et leur fit autant d'honneurs que si Napoléon III avait encore été sur le trône. L'amiral Léopold Clintock, célèbre par ses expéditions dans les mers polaires à la recherche de Franklin, conduisit les augustes visiteurs dans l'arsenal et leur présenta les principaux officiers de la flotte. Les marins de l'équipage rythmaient de triples *hurrahs* comme si le Prince de Galles les eut passés en revue.

Quand son Altesse se rendit à Islington pour assister à l'inauguration d'une école catholique, le chanoine Oakley le reçut à la porte de l'église et le conduisit à sa place dans le chœur. Mgr Manning à qui un enfant lut une adresse de remerciement, répondit : « Remerciez plutôt le Prince Impérial dont la présence parmi nous est un acte de charité et qui a voulu s'associer, dans cette solennité, au plus pauvre d'entre ses frères en Jésus-Christ. » La foule escorta le Prince jusqu'à sa voiture et le salua de ses hurrahs.

Un autre jour, à Farningham, comme il assistait, sur l'invitation qui lui en avait été faite, à la pose de la première pierre de la *Maison des petits Enfants*, Monseigneur reçut d'autres témoignages de sympathie. Il prit place à un banquet à côté de l'évêque de Rochester et de plusieurs membres du Parlement. Il répondit à un toast de lord Frédéric Cavendish.

Le jeune Prince débita son spech avec beaucoup d'assurance, s'étendit longuement sur le prince de Galles qui venait d'échapper à la dangereuse maladie dont il avait failli mourir et fut encore l'objet d'une chaleureuse ovation.

Ces marques de sympathie et ces honneurs princiers étaient pour Son Altesse une source de consolations; mais en les recevant, le Prince tournait, malgré lui, ses regards vers la France où il avait connu, dans des temps meilleurs, des ovations autrement agréables. Il se rappelait ses voyages à Cherbourg, à Brest, à Lyon et en Corse et se demandait par quel dessein de Dieu ou par quelle injustice des hommes, il était réduit à se contenter des témoignages d'une nation étrangère.

Cette comparaison du présent avec le passé lui était d'autant plus pénible qu'il n'ignorait point les cruelles injures dont quelques Français ingrats ne cessaient de poursuivre le nom de son père. Il

savait même de quelle manière ses amis étaient traités par le gouvernement de l'essai loyal : les uns, comme M. Rouher, arrêtés et outragés sans apparence de raison, les autres opprimés dans l'exercice de leurs droits de citoyens. Monseigneur avait un écho des discours débités dans l'Assemblée nationale par M. d'Audiffret-Pasquier, par M. Gambetta et par M. Thiers lui-même.

L'Empereur faisait tout au monde pour distraire l'esprit du prince de l'affligeant spectacle que lui donnait la République de M. Thiers ; il ne voulait point que la politique le détournât de ses études et lui donnait d'ailleurs l'exemple du silence et de la longanimité. Le Prince se conformait au désir de son père ; il s'efforçait autant qu'il était en lui de ne point s'occuper des ennemis que sa famille avait laissés de l'autre côté du détroit, si ce n'est pour se mettre en situation de réparer un jour le mal qu'ils causaient à leur pays.

Le redoublement de zèle dont Monseigneur se sentit pris pour le travail vers la fin de l'année de 1872, n'eut point d'autre mobile que le profond sentiment des devoirs que lui imposait la situation de la France ; il voulut être d'autant plus en état de la servir qu'elle était le théâtre de plus d'ingrattudes.

Le Prince se renferma donc en lui-même ; il ne fut plus qu'un étudiant appliqué aux mathématiques, aux sciences militaires ; il ne paraissait animé que de l'ambition de contenter ses maîtres et de faire beaucoup de progrès. Il évitait toutes les occasions de parler de politique et ne se prêtait à ces sortes d'entretiens que lorsque l'Empereur les provoquait.

Pour être agréable à son père, rien ne lui coûtait ; il savait mieux que personne ce qui se passait dans cette âme stoïque et combien il importait de lui donner les seules joies auxquelles elle pût aspirer.

Le Prince savait aussi que l'Empereur éprouvait souvent de vives souffrances physiques ; il s'affligeait de ne plus le voir monter à cheval et d'être privé de ses visites à Woolwich. Il entendit parler de la nécessité d'une opération douloureuse qui devait être pratiquée sur Napoléon III et qui n'était point sans danger. Cependant il ne s'en effraya pas plus que l'Empereur lui-même ne paraissait s'en effrayer, et ne cessa point d'être assidu à ses travaux.

Cette opération fut tentée vers la fin du mois de décembre 1872.

Un jour, Monseigneur allait se mettre au travail ; c'était le 9 janvier à neuf heures du matin ; il avait reçu la veille des nouvelles de Camdem-Place qui

ne lui donnaient point sujet de s'inquiéter outre mesure. Tout à coup le comte Clary qu'il n'attendait pas se présente devant lui ; il annonce au Prince que l'Empereur va subir une nouvelle opération et qu'il le vient chercher pour l'amener auprès de son père.

Son Altesse laisse là ses livres et ses devoirs ; il monte dans un coupé avec le comte Clary. Une demi-heure après, le Prince met pied à terre devant Camdem-Place. Il entre et s'étonne de ne voir personne dans les salles du rez-de-chaussée, si ce n'est l'abbé Godard, curé de Sainte-Mary de Chislehurst.

Il se dirige vers l'escalier qui conduit chez l'Empereur ; il va monter ; on l'arrête. « L'Empereur est au plus mal, Monseigneur » lui dit le docteur Corvisart. Le jeune Prince regarde les visages des personnes qui l'entourent ; il pâlit : « Qu'y a-t-il ? » fait-il avec une sorte d'impatience. Puis, après un moment d'hésitation, « On me cache quelque chose dit-il, je veux savoir la vérité. On peut me la dire ; je suis fort. »

Pour toute réponse, le docteur Corvisart incline la tête ; le Prince voit des larmes dans les yeux de M. Pietri et du comte Clary.

Il monte les degrés d'un pas résolu. Sur le premier palier, au moment où il va s'engager dans le

petit couloir qui conduit chez l'Empereur, le Prince fait une halte, se recueille et semble ramasser ses forces pour une grande épreuve. Bientôt, il prend une sorte d'élan et se trouve devant la porte de la chambre.

A peine cette porte est-elle ouverte, que Monseigneur se précipite vers le lit. C'est là qu'il voit la vérité que tout à l'heure il voulait connaître. Il tombe à genoux au milieu de la chambre ; il se signe et récite à haute voix le *Pater*. L'œil du Prince est sec ; son visage est contracté par un effort violent. Il veut se jeter sur le lit où il voit son père étendu sans mouvement ; on l'empêche ; l'Empereur était mort.

Un instant après, Monseigneur se trouve dans les bras de sa mère qui ne peut maîtriser sa douleur et dont les sanglots remplissent l'appartement. Il y a là une scène déchirante et qu'il faut renoncer à décrire.

Cependant le Prince n'a pas encore versé une larme ; il est morne et comme atterré. La journée presque toute entière se passe ainsi. Vers le soir, il veut encore revoir l'Empereur ; il revient dans la chambre mortuaire.

Napoléon III semblait endormi ; on avait placé sur le drap à la hauteur de la poitrine, un crucifix et quelques fleurs. Monseigneur regarda longtemps le visage de son père ; puis, de grosses larmes emplis-



rent ses yeux et ne tardèrent pas à couler abondamment, accompagnées de sanglots et de cris.

En voyant éclater cette douleur, les médecins qui n'étaient point sans inquiétude pour le Prince furent plus rassurés. Son Altesse alla visiter encore l'Impératrice avec laquelle il eut un redoublement de larmes et fut amené dans la demeure du comte Clary pour y passer la nuit.

Le Prince Impérial ne fut point le seul que la mort de l'Empereur vint surprendre; elle surprit aussi l'Impératrice à qui les médecins avaient dit que l'auguste malade était en état de supporter une seconde opération de la lithotritie; elle surprit toute la maison, l'Angleterre, la France et l'Europe entière.

Il est certain que les résultats de la première opération exécutée par un des plus célèbres praticiens anglais, sir Henri Thompson, étaient loin de faire prévoir un dénouement aussi funeste. L'instrument du docteur avait broyé la moitié du calcul et n'avait point causé d'accident qui pût donner la moindre alarme.

Le 9 janvier au matin, l'Empereur, qui avait bien dormi toute la nuit, éprouvait quelque peine à sortir d'une sorte de somnolence; il entendait mal ce qu'on lui disait et n'y répondait pas. Les méde-



cins supposèrent que la dose de morphine administrée à Sa Majesté mettait le malade en cet état ; l'un d'eux même s'en félicita dans l'espoir que, pour obtenir l'anesthésie dont on allait avoir besoin, il faudrait employer moins de chloroforme.

Lorsqu'ils virent que le pouls de l'Empereur s'était ralenti tout d'un coup, que son visage s'était couvert d'une pâleur livide, que sa respiration était devenue courte et presque insensible, lorsqu'enfin ils comprirent que Sa Majesté allait rendre le dernier soupir, les hommes de l'art déclarèrent qu'il s'était produit ce qu'ils appellent une *urémie* dont la torpeur et l'état somnolent étaient les symptômes certains.

Napoléon III avait si bien dissimulé ses tortures qu'il ne semblait à personne aussi malade qu'il l'était réellement. Quand il partit au mois de juillet 1870, il souffrait assez déjà pour s'interdire l'équitation. Ce qu'il endura pendant la campagne et particulièrement dans la journée de Sedan où il resta, sur son cheval, des heures entières, on ne peut s'en faire une idée. Du reste, quelque soin qu'il prît, il fallut bien laisser voir à son état-major qu'il éprouvait de très-vives douleurs ; Sa Majesté ne passait pas un quart d'heure sans mettre pied à terre.

Charles XII blessé au talon pendant la bataille de

Pultawa, se tenant devant l'ennemi et dirigeant la retraite précipitée qui suivit sa déroute, tandis que sa plaie enflammée lui donnait la fièvre, ne montra point plus d'énergie morale que Napoléon III dans la triste journée où il perdit à la fois la bataille, la liberté, le trône et on peut dire la vie.

L'Empereur éprouva aussi des tribulations qui, au dire des médecins, ne furent pas sans influence sur l'aggravation rapide de sa maladie ; de sorte qu'il est permis d'affirmer que, s'il n'est point mort à la bataille de Sedan, comme il l'eût tant souhaité, il est mort de cette bataille.

Le Souverain que Dieu rappelait à lui avait été ferme, généreux, débonnaire. Quand les passions politiques seront apaisées, on rendra cette justice à Napoléon III qu'il n'y eut jamais prince plus empressé à satisfaire les besoins du peuple et à prévenir ses désirs.

Il comprit et pratiqua fort bien ses devoirs de souverain populaire, donnant autant de prospérité qu'on en pouvait souhaiter, ne négligeant aucune occasion de procurer aussi la gloire à une nation qui en fut toujours avide. Aussi longtemps que la fortune lui sourit, ses contemporains louèrent beaucoup son intelligence du gouvernement ; quelques-uns même parlèrent de son génie.

Ce que l'on peut dire de plus flatteur pour sa mémoire, c'est qu'ayant succédé à Napoléon le Grand et s'étant élevé à la faveur de ce nom légendaire, il put, dans bien des cas, supporter la comparaison avec le plus grand héros de notre histoire. Il a eu, comme lui, sa journée de Waterloo et son tombeau de Sainte-Hélène.

Ce trépas causa un grand trouble dans tous les esprits. En France, bien des gens, même parmi ceux qui ménageaient le moins Napoléon III, comptaient encore sur lui pour les protéger, le cas échéant, contre les excès de l'anarchie.

Quand ils apprirent que la mort leur avait enlevé cette suprême ressource, ceux de nos concitoyens à qui nous faisons allusion éprouvèrent une sorte d'effroi. D'autres, au contraire, parmi lesquels il faut citer celui qui présidait alors la République, montrèrent une satisfaction trop visible.

Il ne faut point parler des républicains auteurs ou complices de l'attentat de septembre ; ils ressentirent la joie bien naturelle que ressentent les malfaiteurs lorsqu'ils se croient débarrassés des gendarmes.

Faut-il parler du deuil des vrais et bons Français de ceux qui, n'ayant point perdu le souvenir du bonheur que Napoléon III avait procuré à la France,

de la prospérité qu'il avait maintenue si longtemps dans ce pays, de sa bonté personnelle et de sa munificence, virent, dans la mort de l'Empereur, un malheur national ?

Cette nouvelle terrible, tombant dans Paris, comme un coup de foudre, mit sur pied une partie de la population ; plus de soixante mille personnes vinrent s'inscrire chez M. Rouher. Des groupes se formèrent dans la rue de l'Élysée composés d'ouvriers, d'artisans, de bourgeois, de femmes, d'enfants, de personnes de toute condition. On lisait avec avidité les journaux, on se parait de fleurs funèbres, on signait des adresses, on se concertait pour la célébration d'un service religieux. Les hommes entouraient leurs chapeaux de crêpes ; beaucoup de dames se revêtirent de robes et de voiles noirs.

Ces démonstrations ne se produisirent pas seulement à Paris ; on les vit éclater aussi en province. Partout elles furent générales et spontanées ; les plus ardents adversaires du régime impérial furent obligés de convenir qu'ils n'avaient point supposé que l'Empereur Napoléon eût gardé de si nombreuses et si vives sympathies.

De leur côté, les puissances étrangères s'associèrent aux regrets de la France et de la famille Im-

périale ; elles envoyèrent à l'Impératrice leurs compliments de condoléance, comme elles eussent fait si Napoléon III n'eût point cessé de régner. Il arriva à Chislehurst des télégrammes de Saint-Petersbourg, de Stocholm, de Copenhague, de Vienne, de Rome. Les Cours prirent officiellement le deuil. Le Parlement Italien vota des regrets au vainqueur de Solférino.

La nation dont les témoignages se produisirent avec le plus de force fut l'Angleterre. La Reine envoya porter à l'Impératrice et au Prince Impérial l'expression de sa douleur ; le prince de Galles alla deux fois à Camden-Place pour rendre ses devoirs à l'auguste mort. Dans tous les lieux publics de Londres et des principales villes du Royaume-Uni, ce ne fut, pendant toute une semaine, que manifestations pieuses pour le Souverain. Napoléon III semblait avoir gagné dans l'estime des Anglais ce qu'il avait perdu dans le souvenir et dans la reconnaissance de quelques Français.

Devant le corps de l'Empereur exposé, en tenue de général, dans le *Hall* de Camden-Place, une véritable foule passa, silencieuse et recueillie, jetant de l'eau bénite et murmurant des prières.

Si quelque soulagement avait pu être apporté à l'immense douleur de l'Impératrice et de son fils,

il leur serait venu de ces démonstrations unanimes et de ce deuil universel. Le Prince Impérial y puisa la force de présider aux funérailles de son père.

Le 15 janvier était le jour fixé pour la cérémonie. Un cortège de Français arrivés de tous les départements et que l'on peut évaluer à trois mille environ suivait le char. Dans le nombre figuraient les anciens ministres de l'Empire, depuis M. Rouher qui fut le plus illustre et le plus utile, jusqu'au général de Palikao qui avait dirigé le dernier ministère.

A leur suite venaient les maréchaux de France, les amiraux : Canrobert, Lebœuf, Rigaud de Genouilly, Chopart ; les ambassadeurs : le marquis de Lavalette, le comte Benedetti, le vicomte de Laguéronnière ; les anciens dignitaires de la cour : le général Fleury, le duc de Cambacerès, le duc de Bassano, le général prince de la Moskova ; des ministres plénipotentiaires ; M. Pietri ancien préfet de police, beaucoup de préfets et de sous-préfets ; un personnel gouvernemental si complet, qu'un journal racontant ces obsèques a pu dire : « S'il avait pu sortir de son cercueil, Napoléon III aurait reconnu tous ses serviteurs ; et s'il avait voulu reprendre la direction des affaires publiques, tous les postes auraient eu des titulaires. »



On voyait aussi dans cette foule d'élite une députation d'ouvriers parisiens qui portaient des couronnes d'immortelles et suivaient un drapeau tricolore.

A la tête de ce cortège imposant, un jeune homme marche seul, vêtu de noir, les yeux gonflés de larmes. Sous son manteau de deuil, brille le grand-cordon de la Légion-d'Honneur. Hier encore, on l'appelait le Prince Impérial aujourd'hui il pourrait s'appeler Napoléon IV.

Quand on l'a vu sortir de la maison et se placer derrière le cercueil de son père, des sanglots ont éclaté de toutes parts.

Monseigneur était suivi de ses cousins : le Prince Napoléon, le prince Lucien Bonaparte et des princes Murat. Lord Sydney, premier chambellan, représentait la Reine ; le général Cazanova, le roi d'Italie ; Lord Suffield, le Prince de Galles ; le colonel honorable W. Colville, le duc d'Edimbourg ; le lieutenant Fitzgerald, le Prince Arthur ; le colonel Gordon, le Prince Christian de Slewig-Holstein.

Le service de Sa Majesté ne fut pas fait autrement qu'il l'eût été aux Tuileries si l'Empereur avait pu y mourir. Le grand Maître des cérémonies, les aides des cérémonies, les chambellans, les écuyers étaient à leurs postes respectifs.

Le convoi funèbre formé comme je viens de l'in-



diquer, sortit du parc de Camden-Place et se rendit à la petite église Sainte-Mary ; il passa à travers une véritable multitude qui couvrait le *Common* de Chislehurst.

Il n'y eut jamais spectacle plus étrange et plus grandiose que le spectacle de ces obsèques à travers champs. Jamais assurément, par de pareils chemins, on n'avait vu passer le cercueil d'un Empereur. On entra dans l'Eglise qui est une des plus humbles Eglises de village que jamais on ait vues ; on y déposa, sous un drap violet semé d'abeilles d'or, celui qui, choisi deux fois par huit millions de suffrages, gouverna la France pendant dix-huit ans et eut un moment toute l'Europe à ses pieds.

Monseigneur avait là sous les yeux, une de ces terribles leçons que Dieu réserve quelquefois aux Princes, mais qu'il donne de préférence à ceux qui sont prédestinés.

Les gloires de Crimée, les splendeurs du baptême, les lauriers d'Italie, les belles ovations populaires se traduisant par la triple acclamation de vive l'Empereur ! vive l'Impératrice ! vive le Prince Impérial ! la France, longtemps éprise de son souverain et d'elle-même, heureuse que la dynastie eût un lendemain assuré ; les plus grands souverains d'Europe et d'Orient rangés autour de Napoléon et lui rendant

hommage ; les fêtes de la Cour ; les triomphes de la paix et de la guerre ; les plébiscites ; tout venait finir là dans un petit village , dans une petite chapelle dans un étroit cercueil, sur la terre d'exil !

Le Prince Impérial était assez mûr déjà pour se mettre à la hauteur des plus grandes vicissitudes<sup>s</sup> humaines. Aussi longtemps que dura l'office des morts célébré par l'évêque catholique de Southwark, Son Altesse sut comprimer sa douleur ; elle résista, sans défaillance, au triste cérémonial de l'absoute après laquelle les membres de la famille, les amis, les fidèles serviteurs de Napoléon III, les yeux pleins de larmes, vinrent jeter l'eau bénite sur le cercueil.

L'office terminé, Monseigneur sortit de l'Église. Une foule assez nombreuse n'ayant pu pénétrer dans le lieu saint, s'était tenue sur le cimetière, participant de loin aux prières funèbres. Quand le Prince parut hors de la chapelle, debout dans l'ogive de la porte, son attitude était si touchante et si noble que les personnes présentes ne purent s'empêcher de le saluer par des acclamations sympathiques.

On fit approcher le drapeau tricolore que portait le groupe d'ouvriers et on l'inclina au-dessus de la tête du Prince. C'est dans ce moment que Monseigneur fut salué, pour la première fois, du nom de

Napoléon IV prononcé tout haut par quelques assistants dont il fallut modérer le zèle.

Une scène encore plus émouvante eut lieu, quelques instants après, dans le parc de Camden-Place où toute la suite des funérailles était revenue. Monseigneur voulut, autant qu'il était en lui, remercier tout le monde; dans ce but, on fit faire à la foule un immense demi-cercle.

Le Prince passa devant chaque assistant, le salua et le remercia du regard.

Tout cela se fit d'abord sans qu'une seule parole fut prononcée. Monseigneur retenait ses larmes; mais tous les assistants n'étaient point maîtres de leur émotion; beaucoup éclataient en sanglots.

Cette douloureuse revue touchait à sa fin; Son Altesse n'avait plus que quelques pas à faire pour se retrouver devant le péristyle lorsque, de plusieurs poitrines à la fois que la douleur et l'enthousiasme étouffaient, sortit le cri de : Vive l'Empereur ! On se précipita vers le Prince comme si on eût voulu le porter en triomphe.

Monseigneur, se méprenant volontairement sur le sens de cette acclamation, dit aux personnes qui étaient à la portée de sa voix : « L'Empereur est mort, messieurs; le moment n'est plus de crier : vive l'Empereur ! criez : vive la France ! » On cria : Vive la France !

Le Prince enfin put rentrer dans la maison. Il était à bout de force et d'émotions; il alla retrouver l'Impératrice qui l'attendait et tous les deux se consolèrent en pleurant.

Est-il besoin de dire que l'Impératrice Eugénie, dont la désolation était inexprimable, ne trouvait de diversion à son malheur que dans la vue de son fils? Elle avait entendu les cris retentir dans le parc; elle avait même pu voir ce qui se passait; son âme, accablée par tant de chagrins, avait cru saisir la première protestation de la France contre les injustices infligées à Napoléon III. En voyant combien sa douleur était partagée, elle en sentit diminuer le poids.

Le reste de cette journée se passa dans des émotions difficiles à décrire. Le lendemain, beaucoup de Français qui étaient venus rendre leurs derniers devoirs à L'Empereur se présentèrent à Camden-Place pour saluer l'Impératrice. Sa Majesté fit un suprême effort sur elle même et descendit dans la galerie du rez-de-chaussée où près de deux cents personnes étaient assemblées.

A la vue de cette réunion toute composée d'amis dévoués et de personnages qu'elle n'avait point revus depuis les jours de prospérité, Sa Majesté sentit son cœur se briser; elle eut une explosion de sanglots

qui retentit d'un bout à l'autre de la galerie, et elle se précipita les mains tendues vers le premier groupe qui s'offrit à elle.

On se mettait à genoux sur le passage de la Souveraine désolée ; on baisait ses mains. Ses larmes étaient si communicatives qu'au bout d'un instant, il n'y eut personne qui n'en versât. Ce spectacle fut de ceux dont aucun récit ne peut donner une idée.

Comme il se prolongea longtemps et que l'Impératrice était menacée de manquer de la force nécessaire pour achever ses déchirants adieux, le Prince sortit d'un salon voisin et vint, tout ému, se placer auprès de Sa Majesté qui s'appuya sur le bras de son fils.

L'Impératrice pouvait à peine marcher. Néanmoins, elle donnait à chacun ses mains à baiser, toujours sanglotant à fendre l'âme. Elle se traînait, à travers ce calvaire, affaissée sous le poids de sa douleur. Elle alla jusqu'au bout ; quand elle remonta dans ses appartements, la pauvre femme se sentit comme apaisée.

On aurait pu croire que la mort de l'Empereur éloignerait indéfiniment la restauration de l'Empire ; l'opinion de quelques hommes politiques était en effet que tout le bien que l'on attendait de ce régime, tenait à la personne et aux antécédents de Napoléon III.

Par un de ces retours heureux dont l'opinion publique en France nous a quelquefois donné l'exemple, les colères injustes qui avaient rendu possible la chute de l'Empire tombèrent tout à coup. La mort répandit ses calmes lumières sur les derniers événements du règne et l'on ne s'obstina plus autant qu'on l'avait fait, deux années entières, à ne se rappeler que les désastres et les inévitables capitulations.

Parmi ceux qui s'étaient montrés inexorables pour Napoléon III, un certain nombre se refusaient à faire retomber sur le fils ce qu'ils appelaient les fautes du père. Ces derniers pensaient même que Napoléon IV, ayant à réparer des malheurs arrivés sous le règne de son prédécesseur, offrirait à la France plus de garantie qu'aucun autre souverain. La plupart, sans raisonner, se laissaient aller à l'attendrissement que fait naître la vue d'une tombe et d'un fils éploré. La jeunesse, le malheur auront toujours en France un parti puissant.

Que ce soit pour les causes que je viens d'indiquer ou pour d'autres qui m'échappent, la mort de l'Empereur a peut-être retardé la restauration de l'Empire, mais elle l'a rendue plus certaine. Il suffit pour s'en convaincre de voir quelle importance les partisans de l'appel au peuple ont acquise dans



l'Assemblée nationale et comme ils sont mieux accueillis du suffrage universel.

On pourrait invoquer aussi, pour appuyer l'opinion que j'exprime, le redoublement de haine dont les partisans de république et de monarchie de droit divin ont poursuivi les bonapartistes.

Si elle fût arrivée pendant que l'Empire était debout, la mort de Napoléon III eut donné lieu à l'application du sénatus-consulte de 1856 organisant la régence. On se souvient qu'aux termes de ce sénatus-consulte, l'Empereur est mineur jusqu'à l'âge de dix-huit ans révolus. Le prince Impérial, né le 16 mars 1856 n'avait, à la mort de son père, le 9 janvier 1873, que seize ans et dix mois.

Néanmoins, la position que faisait l'exil au successeur de Napoléon III rendit inutile l'exercice de la régence. En conseil de famille tenu à Chislehurst, la semaine qui suivit les funérailles, il fut décidé que l'Impératrice exercerait la tutelle de son fils mineur et veillerait à ce que son éducation se terminât conformément aux intentions de l'Empereur. Tous les princes du sang faisant partie de ce conseil acquiescèrent à cette décision, et, peu de temps après, la vie de la famille Impériale à Camden-Place reprit son cours ordinaire.

On a trouvé, dans les papiers de Napoléon III, un



testament qui remonte au mois d'avril 1865. Cette pièce diffère pour le fonds et la forme des testaments célèbres de quelques souverains; elle s'éloigne du testament de Pierre-le-Grand qui contient tout le programme de l'ambition russe, et surtout du testament du duc d'Orléans dont on a semblé naguères vouloir confier l'exécution à M. le comte de Chambord.

Toute la politique qu'il contient se résume dans une seule phrase que Napoléon III adresse à son successeur. Il l'invite à ne jamais oublier la devise du chef de la famille : « Tout pour le peuple français. » Il invite également son fils à se bien pénétrer des écrits du prisonnier de Sainte-Hélène, à étudier les pages de la correspondance de l'Empereur.

Napoléon III, comme l'on sait, a inauguré la politique des nationalités : il la recommande en ces termes :

« Que mon fils se souviene, quand les circonstances le permettront, que la cause des peuples est celle de la France. »

Il faut citer aussi les paroles suivantes que n'eût point désavouées le sage Marc-Aurèle :

« Le pouvoir est un lourd fardeau, parce qu'on ne peut pas toujours faire tout le bien qu'on voudrait

« et que vos contemporains vous rendent rarement  
« justice; aussi, faut-il, pour accomplir sa mission,  
« avoir en soi la foi et la conscience de son de-  
« voir. Il faut penser que, du haut des cieux, ceux  
« que vous avez aimés vous regardent et vous pro-  
« tégent. C'est l'âme de mon oncle qui m'a tou-  
« jours inspiré et soutenu. Il en sera de même  
« pour mon fils, car il sera toujours digne de son  
« nom. »

Napoléon III avait la meilleure idée de son fils. Dans un autre passage de son testament, après avoir rendu hommage aux qualités de l'Impératrice, qu'il trouve propre à bien conduire la régence, l'Empereur ajoute à propos du Prince :

« Mon fils montre des dispositions et un juge-  
« ment qui le rendront digne de ses hautes des-  
« tinées. »

Il n'est pas inutile de connaître l'opinion de Napoléon III sur celui qui, d'après les sénatus-consultes et le dernier plébiscite, est appelé à lui succéder. Encore que ce soit l'opinion d'un père, il ne faut pas perdre de vue que c'est un souverain qui parle et qui parle devant Dieu.

Napoléon III pouvait se tromper, ou bien ses prévisions sur un enfant qui, à la date du testament, avait dix ans à peine, pouvaient ne point se réaliser. Dans

ce cas, nous aurions eu un autre testament d'où l'éloge si formel et si explicite du Prince aurait été retranché. L'Empereur n'a point jugé à propos de revenir sur sa manière de voir; il a pensé au contraire; que ce qui était vrai en 1865, ne l'était pas moins en 1873.

Cette persistance est d'autant plus digne d'attention, que la situation du testateur et des légataires, s'était modifiée du tout au tout. Le premier n'était plus en possession de ce pouvoir dont il réglait la transmission; les seconds vivaient dans l'exil, c'est-à-dire dans une situation qui semblait rendre illusoire les recommandations qui leur étaient faites. Malgré ces changements de fortune, le testament est resté le même; l'Empereur a maintenu ses appréciations, ses conseils et ses prescriptions, comme si, dans sa pensée, l'exil n'avait rien changé à la destinée du Prince ni à la nature de ses devoirs.

Nous avons donc, grâce à ce document, l'avis de Napoléon III sur son héritier. Nous y voyons qu'il le juge digne de lui succéder; il assure que son cœur et son âme restent avec lui. C'est une garantie et un témoignage des plus sérieux.

Il ne faut point croire d'ailleurs que ce testament si court, n'ait point reçu un appendice. Outre la pièce écrite, il y a eu de longs entretiens dans les-

quels l'Empereur s'est efforcé de faire passer toute sa pensée dans la pensée de son successeur. Il n'a été donné à personne, si ce n'est quelquefois à l'Impératrice, d'assister à ces épanchements intimes. C'est un testament verbal dont le Prince seul est dépositaire et qui sera aussi religieusement exécuté que s'il était écrit sur le papier.

Il n'est pas impossible cependant de pénétrer le secret de ces dispositions suprêmes ; il suffit d'observer attentivement le jeune Prince.

Depuis qu'il est orphelin, quelques changements subits se sont opérés en lui : soudain il est devenu plus grave et plus réfléchi qu'on ne l'est à son âge ; il a redoublé de zèle pour ses études et il a semblé obéir à un stimulant presque irrésistible. La responsabilité de grands devoirs et d'une grande mission semble le poursuivre.

Les professeurs de l'Académie de Woolwich où, quelques jours après la mort de son père, Monseigneur est allé reprendre sa place n'ont point tardé à remarquer, dans les travaux de leur élève, des progrès notables. L'intelligence s'était comme éclairée de nouveaux rayons ; la volonté avait acquis une puissance singulière ; le caractère s'était raffermi et s'était mûri tout-à-coup. L'épreuve que le Prince

venait de traverser avait produit, dans son moral, l'effet que certaines maladies produisent souvent dans la constitution d'un homme ; elle y avait déterminé un rapide développement.

Où l'on a trouvé surtout les traces du testament verbal auquel j'ai fait allusion plus haut, c'est dans la réserve que le Prince Louis-Napoléon (c'est désormais ainsi qu'il le faut nommer) montre à l'égard de tout le monde. Il ne parle jamais mal à propos ; s'il ouvre la bouche, ce n'est point pour dire une chose inutile. L'Empereur, on s'en souvient, était aussi très-réfléchi ; il ne laissait point ses paroles s'échapper au hasard.

On n'entend jamais le Prince exprimer ses répugnances au sujet de certaines personnalités politiques ; il semble qu'il se soit pénétré de l'impassibilité de l'Empereur et qu'il s'attache à ne point laisser voir la moindre trace de ressentiment personnel.

Il y a lieu de penser que, lorsqu'il sera sur le trône, Napoléon IV n'aura point le souci de satisfaire les rancunes du Prince Impérial, et qu'en agissant de la sorte, il observera une des clauses les plus expresses du testament verbal.

Lorsqu'il se montre bon, affable, prévenant et reconnaissant pour ceux qui le servent, ou qui,

seulement ont la bonne volonté de le servir, Monseigneur est encore dans l'esprit de ce testament. Il n'y avait personne comme l'Empereur pour aimer ses amis et ne les abandonner jamais.

La position particulière qui est faite, en ce moment, au Prince Louis-Napoléon, ne diffère pas beaucoup de la position qu'avait son père avant qu'il fût investi du pouvoir souverain.

Dans ce temps-là, le futur Empereur aimait son parti autant qu'il en était aimé. De ces sentiments réciproques sortirent des dévouements presque légendaires et des prodiges de constance qui n'ont pas peu contribué à relever le trône impérial. Il faudrait n'avoir jamais approché le fils de Napoléon III pour ne pas savoir quelles attentions délicates il a pour ses partisans, et comme il apprécie bien les services que l'on essaie de rendre à sa cause.

Enfin, un dernier trait qui témoigne de la docilité de Monseigneur à se conformer aux dernières volontés de son père, c'est l'abstraction qu'il sait faire de lui-même pour ne parler que du principe qu'il représente. Il s'intéresse au triomphe de la volonté nationale, beaucoup plus qu'à la restauration de l'Empire. Ce qu'il veut, c'est que les électeurs ne soient plus opprimés comme ils le sont depuis trois ans, et qu'ils aient enfin, avec le gouvernement qu'ils



désirent, le calme et la sécurité à laquelle ils ont droit.

Le Prince parle fréquemment de la volonté nationale et de la manière d'en assurer le triomphe ; mais il évite avec le plus grand soin d'entretenir ceux qui le viennent visiter de ce qu'il fera ou de ce qu'il ne fera pas une fois monté sur le trône.

Il lui semble indigne d'un prince de consacrer une partie de son temps à bâtir des châteaux en Espagne. Il croit se rapprocher beaucoup plus de la couronne en étudiant les fortifications et les mathématiques, qu'en distribuant, par anticipation, des ministères et des ambassades.

Avec ses camarades il est devenu plus affable qu'il ne l'était, jouant avec eux et ne réclamant aucune attention particulière. Auprès de l'Impératrice, qu'il continue d'aller visiter toutes les semaines, il se montre affectueux et soumis.

Il est touchant de le voir, le dimanche, se rendre, avec sa mère, dans l'église de Sainte-Mary, pour y entendre la messe et le prône de l'abbé Godard. L'Impératrice, dans le deuil sévère de son veuvage, s'avance à pas lents, accompagnée du Prince, à travers le petit cimetière ; ils entrent tous les deux dans l'église ; ils passent, en lui adressant un regard douloureux, devant le sarcophage de granit, don de la Reine d'Angleterre. C'est là que, depuis quelques



jours seulement, repose le cercueil de l'Empereur. La mère et le fils viennent s'agenouiller au pied de l'autel où trois prie-dieu leur sont réservés ; mais, depuis un an déjà, celui du milieu reste toujours vacant.

La messe entendue, l'Impératrice et son fils accompagnés des personnes de la maison retournent à Camden-Place où M. l'abbé Godard, chaque dimanche, passe une partie de la journée. Dans l'après-midi, Monseigneur est tout entier à ses amis et aux personnes qui, de Paris ou de Londres, viennent visiter les hôtes de Camden-Place.

En apparence, ni le dimanche, ni la semaine, la politique ne semble tenir aucune place dans les occupations du prince impérial ; mais en réalité, il est mis au courant de ce qui intéresse la France et son parti.

Au commencement du mois de mai dernier, quelques anciens conseillers de l'Empereur se rendirent à Chislehurst pour délibérer, avec l'Impératrice, sur la meilleure conduite à tenir dans la crise qui se préparait. Il y avait, entr'autres, M. Rouher, le général Fleury, le marquis de Lavalette, M. Armand Béhic. Le prince Louis-Napoléon assista régulièrement à ces conseils ; on peut considérer que les entretiens qui s'y tinrent en sa présence, marquèrent son premier pas dans la politique active.

Il eut aussi connaissance de l'évolution parlemen-

taire qui allait s'accomplir quelques jours plus tard au sein de l'Assemblée nationale et des raisons qui déterminèrent l'attitude des députés de l'appel au peuple. Il entendit les voix les plus autorisées et les plus dignes de sa confiance expliquer pourquoi les partisans de l'Empire devaient favoriser une tentative dont le but était d'arracher la France aux mains d'un homme qui la sacrifiait à ses ambitions personnelles. C'est là que fut décidé, de concert avec l'Impératrice et devant le Prince, cette alliance avec le parti conservateur, la seule alliance honorable et patriotique qui fut donnée à des impérialistes de conclure.

Tout autre pacte eut été peut-être de nature à précipiter la France dans de nouvelles crises. Il eut même hâté, par l'excès même de l'anarchie, le retour du régime impérial; mais les continuateurs de la politique de Napoléon III ne pouvaient admettre que le devoir de son héritier put être séparé, un seul jour, de l'intérêt de la nation française. Le Prince d'ailleurs, si novice qu'il fut encore dans les choses de la politique, ne se serait jamais prêté à des combinaisons machiavéliques dont lui seul eût tiré avantage. Tous ceux qui l'ont vu, pendant la guerre, savent que l'intérêt de la France était son unique préoccupation; il eût souhaité qu'elle fût

sauvée par ceux-là même qui avaient tant fait pour la perdre.

Les amis du Prince Louis-Napoléon ne pouvaient donc mieux se conformer à la pensée de l'Empereur mort et aux nobles sentiments de son héritier qu'en s'unissant dans la lutte parlementaire aux vrais conservateurs et en prêtant leur concours à l'avènement du maréchal de Mac-Mahon.

N'était-ce point d'ailleurs donner à l'armée un témoignage d'estime et d'intérêt que de l'arracher aux mains bourgeoises de M. Thiers, pour la placer sous l'autorité plus directe du vainqueur de Magenta? Personne ne fait cas de l'armée comme le Prince; on peut dire que c'est un amour d'enfance. Il l'a vue combattre et souffrir; il a même, dans la mesure que son âge autorisait, partagé ses dangers et ses malheurs. L'affection toute filiale que Monseigneur a vouée à l'armée donne la mesure de la déférence qu'il doit avoir pour le chef illustre en qui, jusqu'à présent, elle s'est personnifiée.

A d'autres points de vue, les personnages qui ont inspiré la politique suivie par le groupe bonapartiste ont pu croire que le duc de Magenta, sans sortir de la neutralité que lui prescrivait son mandat et ses goûts personnels, ne pourrait être contraire à des espérances qui ne se subordonnent à aucune intrigue

ni à aucune violence et dont la réalisation n'est soumise qu'à la libre expression du vœu national.

La première occasion que le Prince ait eue d'intervenir personnellement devant son parti lui a été offerte le 15 août 1873.

Beaucoup de Français avaient passé le détroit pour venir à Chislehurst souhaiter au Prince Louis-Napoléon la fête qu'ils avaient coutume de souhaiter à Napoléon III.

Il arrivait des bouquets symboliques et des présents de toute sorte ; il y en avait pour les survivants et pour l'auguste mort qui reposait dans la chapelle de Sainte-Mary. Avec les fleurs et les emblèmes, les adresses pleuvaient chargées de milliers de signatures. C'est ainsi que la fête de famille prit les proportions d'une véritable manifestation nationale.

En même temps, le public français était sous le coup de la démarche si singulière que le comte de Paris venait de faire au comte de Chambord. On ne parlait que de la combinaison politique qui devait réunir en une seule deux monarchies si incompatibles.

Dans la prévision des légitimistes et de beaucoup de gens désintéressés dans la question, c'était en faveur de la légitimité et des traditions du droit divin que la fusion allait s'accomplir ; quiconque

connaissait les manifestes du comte de Chambord, ne pensait pas que la monarchie pût revenir sans le drapeau blanc.

Le Prince Louis-Napoléon jugea qu'il était de son devoir, ayant en main le drapeau national, de le relever au moment où d'autres le laissaient choir. Il sentit l'âme des Napoléons s'agiter en lui et, le 15 août, au sortir de la messe, alors qu'un millier de Français étaient réunis dans le parc de Camden-Place, le fils de l'Empereur s'avança jusqu'au pied du grand cèdre ; là, d'une voix hésitante d'abord, mais bientôt raffermie, il prononça les paroles suivantes :

« Je vous remercie au nom de l'Impératrice et au  
« mien d'être venus associer vos prières aux nôtres  
« et de n'avoir pas oublié le chemin que vous avez  
« pieusement parcouru il y a quelques mois ; je  
« remercie aussi les fidèles amis qui nous ont fait  
« parvenir de loin les nombreux témoignages de  
« leur affection et de leur dévouement.

« Quant à moi, dans l'exil et près de la tombe  
« de l'Empereur, je médite les enseignements qu'il  
« m'a laissés ; je trouve dans l'héritage paternel  
« le PRINCIPE DE LA SOUVERAINETÉ NATIONALE et le  
« DRAPEAU QUI LA CONSACRE.

« Ce principe, le fondateur de notre dynastie l'a  
« résumé dans cette parole à laquelle je serai tou-  
« jours fidèle : TOUT PAR LE PEUPLE ET POUR LE  
« PEUPLE. »

Dans les circonstances qui l'inspirèrent, ce discours était un acte politique des plus importants. En l'accomplissant, le Prince Louis-Napoléon fit preuve de virilité et de résolution ; il ne se conduisit pas comme ces timides prétendants qui n'osent point formuler de programme, craignant toujours de n'y point rallier assez d'adhérents ; mais comme un Prince sûr de lui, sûr de sa cause et pénétré de son devoir.

Monseigneur accentua les dernières phrases de sa harangue avec la plus vive énergie comme pour bien montrer quel sens il y attachait et à quelles manœuvres politiques elles répondaient.

Dans cette journée, il agit beaucoup par lui-même ; il régla le cérémonial de la réception, ne voulut point, quoiqu'on lui eût dit, que les princes ou les anciens ministres l'entourassent lorsqu'il parlerait. Il en donna pour raison que n'étant pas empereur, il n'entendait pas être traité comme s'il l'était. Il voulut bien passer sous son habit noir le grand cordon rouge ; mais il refusa tout autre honneur.

Quant à son discours, le Prince l'a composé sans



l'aide de personne. Il y avait tant de plumes, autour de lui, capables de l'écrire qu'on aura peut-être de la peine à croire que son Altesse n'ait pas eu de collaborateur; il est certain cependant que cette œuvre est bien son œuvre personnelle.

Quand il eut parlé, le 14 au soir, de l'opportunité qu'il y aurait à dire quelques mots dans la réception du lendemain, Monseigneur, qui avait près de lui M. Rouher, M. Béhic, M. Chevreau, M. Pietri, le général Fleury, le marquis de La Valette, annonça qu'il se chargeait de préparer ce qu'il aurait à dire, et que, le lendemain matin, il le ferait connaître.

Le lendemain, en effet, Monseigneur, tira de sa poche un manuscrit dont il donna lecture. Ce travail fut trouvé irréprochable. Quelqu'un cependant proposa de changer une expression et de renverser l'ordre d'une phrase; à quoi le Prince objecta qu'ayant appris par cœur sa petite harangue, le moindre changement lui troublerait la mémoire. Monseigneur fut soupçonné, non sans raison, de n'avoir douté de sa mémoire que pour mieux assurer le triomphe de sa volonté qui était de ne point toucher à son petit discours.

Ceux qui, dans ces derniers temps, ont eu l'honneur de s'entretenir avec le Prince Louis-Napoléon,



n'ont pas de peine à croire qu'il ait rédigé lui-même les paroles si concises, si substantielles, si opportunes qu'il a prononcées le 15 août dernier.

Il s'exprime toujours avec facilité et à propos ; s'il se trouve en présence de personnes qu'il n'a point l'habitude de voir, il sait les entretenir de sujets qui les intéressent, sans recourir aux formules banales.

Le 16 Août, Monseigneur reçut à Camden-Place une députation de négociants français qui lui adressèrent un assez long discours fort bien tourné d'ailleurs et rempli d'excellentes idées. Le Prince ne s'attendait pas à pareille affaire ; il n'en fut pas moins heureux dans sa réponse qui, cette fois, n'était pas apprise par cœur, mais improvisée.

Il sut remercier aussi en termes bien choisis les personnes qui lui offrirent une statue équestre de l'Empereur, coulée en bronze, œuvre de M. Clésinger : « Je conserverai, dit-il, cette statue témoignage de votre fidélité et j'espère être digne du grand souvenir qu'elle vous rappelle ».

Je n'aurais point donné un aperçu complet des manifestations dont Chislehurst fut le théâtre si je passais sous silence l'allocution touchante que l'abbé Godard curé de l'Eglise Sainte-Mary adressa, du haut de la chaire de vérité, au Prince Louis-Napoléon.

« Moi, dit ce prêtre d'une voix émue, à qui est échu l'insigne honneur de continuer l'œuvre si bien commencée par le prêtre martyr de la Madeleine, je demande qu'il me soit permis de rendre hommage en ce jour de fête française, à la haute, sérieuse et droite intelligence du Prince Impérial, d'applaudir à la foi simple et ferme, à la piété éclairée qui l'animent et de me réjouir de le voir marcher, avec un large sentiment du devoir, dans la voie du Seigneur. Pardonnez-moi, Monseigneur, ces témoignages que votre modestie froissée voudrait supprimer. Ils sont nécessaires. Ceux qui vous aiment et qui n'ont pas eu mes privilèges accueillent avec bonheur mes confidences. Ils se sentent heureux en entendant la voix intime de ma conscience d'honnête homme leur affirmant que vous méritez tout leur amour, tout leur dévouement et que, par vous, un avenir radieux est ouvert à leur chère patrie ».

Ces témoignages, ces démonstrations, ces déclarations publiques, encore qu'elles n'eussent pour théâtre qu'une église de village et qu'une maison de campagne, ne pouvaient manquer d'obtenir un grand retentissement.

La France les accueillit avec bonheur et l'on vit se réveiller partout, plus forte que jamais, la foi dans l'avenir des Bonaparte ; le peuple sentit qu'il avait

affaire, non pas à un enfant mineur, mais à un Prince déjà mûr pour le gouvernement.

Ces assurances, comme on le pense bien, n'ont pas été partagées par les Français qui rêvaient soit le maintien d'une république impossible, soit la restauration d'une monarchie plus impossible encore. Les uns et les autres ont fait la sourde oreille aux bruits qui leur arrivaient d'Angleterre.

Ceux-ci ne savaient que répéter contre le régime impérial les calomnies inventées pour apaiser leurs remords; ils profitaient de la belle attitude du fils pour insulter le père. Ceux-là, plus réservés en apparence, mais au fond aussi hostiles, ne cessaient de prétendre avec de feintes expressions de regret que l'Empire n'était représenté que par un enfant.

La vérité cependant dominait ces mensongères propagandes; elle acquérait d'autant plus de poids que, ni du côté des républicains, ni du côté des royalistes, on ne voyait se produire des sentiments plus en harmonie avec l'esprit national que ne l'étaient les sentiments de l'héritier de l'Empereur.

On avait beau faire, l'idée napoléonienne reprenait le dessus; portée par un homme jeune et vigoureux, plein de foi, plein d'avenir, elle rentrait dans l'âme du peuple.

Les espérances que la nation avait fondées jadis, sur le Prince Impérial se réveillaient de toutes parts ; on se rappelait les acclamations dont on avait salué sa naissance, les vœux des cités et des chaumières, le pacte contracté sur le berceau impérial par le clergé, le peuple, l'armée, la magistrature, les académies, les sociétés savantes et tous les corps électifs.

Dans la détresse où les essais de république et de fusion laissaient la France, ne devait-on pas se réjouir de retrouver un Prince qui, pour relever le pays n'avait qu'à reprendre les lois et la politique du règne précédent ? Ne devait-on pas se dire aussi que, pour accomplir la tâche que lui léguaient les dernières révolutions, le chef de l'Etat ne saurait être trop jeune ?

Il n'appartient qu'à Dieu de savoir ce que sera, dans son âge mûr ou dans sa vieillesse, le Prince qui aujourd'hui compte à peine dix-huit ans. Lorsque le premier Bonaparte sortait de l'école d'artillerie, savait-on s'il deviendrait Napoléon ?

Toutefois, on reconnaîtra qu'il est plus sage de se lier à un adolescent qui donne des gages d'intelligence, qui se distingue par l'amour du travail, qui a derrière lui de bons exemples, que de se lier à des prétendants déjà essayés sans succès et compromis autant par leurs propres fautes que par les fautes de leurs amis.

Il ne me reste plus qu'à faire connaître au physique le prince dont j'ai tâché d'analyser le caractère et que j'ai montré dans les situations critiques et décisives où l'homme se révèle tout entier.

Le Prince Louis-Napoléon est d'une taille avantageuse ; il est élancé et deviendra probablement encore plus grand. Le front a des proéminences favorables ; les cheveux bruns bien plantés empiètent sur le front et le rétrécissent vers les tempes. Les yeux bleus et ouverts ont une expression franche et hardie. Ils ne sont point, comme on l'a déjà remarqué, sans ressemblance avec les yeux de l'Impératrice Eugénie ; toutefois, ils ne sont pas aussi suaves.

Le nez n'est point d'un dessein très-correct ; il est légèrement arqué comme était le nez de Napoléon III, mais beaucoup plus fort. La bouche et le menton annoncent la fermeté du caractère. Cependant un sourire très-fin donne à cette partie de la figure beaucoup de distinction. Son teint n'a plus la fraîcheur qu'il avait au temps où M. Bachon attachait le Prince par des courroies sur son petit poney ; il s'est coloré et bruni au grand air. Combinés avec la clarté bleue du regard, les tons chauds de l'épiderme constituent le caractère original de cette agréable physionomie ; on y voit s'y refléter les meilleurs sentiments et les plus nobles passions.

Le Prince est bien découplé ; l'escrime et la gymnastique l'ont développé dans des proportions correctes. Sa main est des plus expressives. Elle est longue et fine ; elle saisit bien et se donne tout entière. Une poignée de cette main cause une satisfaction véritable.

Il y a peu de chose à dire de la démarche ; elle est un peu lente par moments ; mais, pour faire une révérence et se mouvoir dans un salon, il n'y a personne comme le Prince. Le timbre de sa voix est fort doux : il parle un peu comme parlait l'Empereur, dont il a pris, en bien des choses, les façons et les allures.

Il n'est point douteux que, par les côtés physiques, le fils de Napoléon III ne soit fait pour plaire à tous les Français ; il a des qualités attractives. Comme il est un cavalier accompli, quand il paraîtra dans un bel état-major, coiffé du chapeau à plumes blanches, en grand cordon et l'épée au côté, arrivant par l'avenue des Champs-Élysées, le quatrième Napoléon emportera tous les suffrages.

---

## CONCLUSION

---

Je n'avais point le projet, en écrivant cet ouvrage de le faire suivre d'une conclusion. La conclusion se tirait d'elle-même : il allait de soi qu'en connaissant le Prince Louis-Napoléon tel qu'il était, on devait être plus porté vers la forme de gouvernement qu'il représente.

Beaucoup de personnes m'ont fait remarquer avec bienveillance que, dans un pays où les systèmes sont tout, il n'y a pas tant à s'occuper des personnes.

Les systèmes en effet ne sont point à dédaigner ; on aurait grand tort de les faire déchoir du rang qu'ils occupent aujourd'hui. Toutefois, aux yeux de certaines



gens d'élite et pour une partie du public, il est dangereux de trop livrer à l'abstrait. Si parfait qu'il soit en lui-même, un système peut gagner ou perdre selon le mérite ou les vices de ceux qui l'appliquent.

Voyez la République, si elle n'était personnifiée dans les républicains, elle ne serait pas, il s'en faut, aussi détestable. N'avons-nous point entendu dire bien des fois avant 1848, que, si le duc d'Orléans avait vécu, la monarchie de Juillet aurait duré ? On voit donc que, si on ne peut nous mettre ni en république ni en monarchie, la faute en est aussi bien aux personnes qu'aux systèmes.

Il importait beaucoup que les Français partisans du régime impérial apprissent que ce régime devait être appliqué par l'héritier du trône dans l'esprit le plus conservateur et le plus national ; qu'ils trouveraient dans l'intelligence du Prince, dans son caractère, dans son éducation, dans les épreuves de sa vie et dans sa tradition, des avantages et des charmes qu'aucun autre prétendant ne pourrait offrir.

L'héritier de l'Empire a pour lui surtout cet avantage que, pour se faire agréer, il n'a besoin de nouer aucun pacte mal assorti. Il n'est point réduit, comme d'autres princes, à s'allier avec ceux qui ont outragé son père ; il n'a ni à demander grâce à qui que ce soit, ni à renier aucun de ses principes. Sa race et

ses principes se sont toujours suffi à eux-mêmes.

Si les ~~princes~~ Napoléon ont eu le sort commun à tant d'autres souverains de ce pays, d'avoir été détrônés, ce ne fut point par une répugnance de la nation, mais par les victoires des armées étrangères.

Napoléon I<sup>er</sup> et Napoléon III sont tombés chacun sur un champ de bataille ; quand on s'est avisé de les déclarer déchus, leur sceptre était brisé par l'ennemi ; ils n'avaient plus à leur côté l'épée redoutable qui tenait en respect les perturbateurs de l'ordre public.

Est-il nécessaire d'ajouter que, dans un Etat où l'on a laissé s'introduire et s'enraciner les idées et les maximes révolutionnaires, la seule monarchie désirable et praticable est une monarchie compatible avec ces idées et avec ces maximes ? Il ne faut pas un roi imposé, il faut un souverain accepté dont l'autorité ait pour base le principe même de la volonté nationale, un souverain dont la devise puisse être : *Tout pour le peuple et par le peuple.*

La France est ce qu'elle est ; elle doit être prise pour ce qu'elle est et non pour ce qu'elle fut jadis. Il y a maintenant au fond des masses populaires une force latente qui est patiente, mais indomptable ; on la peut contrarier, on la peut intimider, on la peut nier, mais on ne peut la détruire.

Aussi souvent qu'il lui a été donné d'apparaître,

cette force s'est montrée favorable à l'Empire ; c'est l'Empire qu'elle a considéré comme son expression la plus complète, la plus sincère. En France la démocratie produit l'Empire comme ailleurs elle produirait la République ou la royauté constitutionnelle. La Suisse est républicaine, l'Angleterre est parlementaire ; la France est impérialiste.

Par surprise, par usurpation ou par intimidation, on a tenté de l'organiser autrement; depuis trois ans, chaque parti la possède, chaque ambitieux l'exploite. Les satisfactions prises sur elle ne l'ont point irritée; mais elles l'ont beaucoup affaiblie et corrompue.

Lorsque j'écris ces lignes, il n'y a plus rien à essayer; le Prince Impérial est le dernier espoir de tous les Français, qu'ils soient riches ou pauvres; il est surtout l'espoir de ceux qui vivent de leur travail et à qui le travail fait défaut. Dans peu de jours, le quatrième Napoléon aura sa majorité constitutionnelle; s'il est appelé par la nation, il pourra se rendre à ses désirs.

En remontant, en un moment si opportun, sur le trône de France, le jeune Empereur suivra la destinée de sa race; comme ses devanciers, il nous sauvera du désordre et de l'anarchie.

A la fin du siècle dernier, la nation, ravagée par sept ans de république, allait périr, lorsque le pre-

mier Napoléon apparut; il éblouit le monde de l'éclat de son génie et du prestige de ses armes; ses ennemis lui firent, dans l'Océan, cette somptueuse et désolante captivité où sa figure grandit et prit des proportions légendaires.

L'Aigle autrichienne enleva dans ses serres le deuxième Napoléon, lorsqu'il était encore enfant; elle l'emporta loin de France où la douleur et l'isolement le firent périr; mais, un jour, le troisième Napoléon survint, à point nommé, pour empêcher le socialisme de perdre la France. D'une main puissante, il redressa la pyramide. Il aimait son pays jusqu'au sacrifice; il succomba sur un champ de bataille et mourut exilé, tandis que la France s'agitait dans ses discordes.

Après les abaissements successifs que notre pays a subis; après les trahisons de septembre suivies des brigandages de la Commune; après la démoralisation introduite par M. Thiers, tant dans les idées que dans les mœurs; après le déchaînement de toutes les ambitions et de toutes les vanités auxquelles nous sommes en proie, le retour du quatrième Napoléon est indiqué.

A l'heure précise où les regards du peuple se tournent vers le fils de l'Empereur, lorsque tout nous manque, au point de nous faire gouverner comme nous le sommes, n'est-il pas heureux qu'il existe un Prince mûr pour le gouvernement et digne de l'exercer?

Il convient de répéter ici les paroles qui servent d'épigraphe à ce livre :

« Ce n'est pas pour un petit dessein que Dieu a fait naître l'enfant impérial et lui a donné le pape pour parrain. »

L'évêque qui a prophétisé de la sorte aurait pu ajouter :

Ce n'est pas pour un petit dessein que Dieu a donné à l'enfant Impérial des qualités viriles qui conviennent au gouvernement des peuples ; ce n'est pas pour un petit dessein qu'il l'a conduit près des champs de bataille où se sont écroulées, sous ses yeux, la puissance de son père et la grandeur de la France ; ce n'est pas pour un petit dessein qu'il l'a conduit en exil ; ce n'est pas pour un petit dessein qu'il lui a donné le spectacle de l'Empereur se couchant dans sa tombe, après avoir pardonné à ses ennemis et légué à son héritier la mission de réparer les fautes, les crimes, les malheurs qui ont accompagné sa chute.

Dieu, bien certainement, n'a pas abandonné la France, puisqu'il lui prépare cette restauration si désirable et si nécessaire.

FIN.



# TABLE DES MATIÈRES

---

AVANT-PROPOS. . . . .	▼
CHAPITRE PREMIER. — La Naissance du Prince Impérial. . . . .	1
CHAPITRE II. — L'Enfance du Prince Impérial .	47
CHAPITRE III. — Première Communion du Prince Impérial. — La Guerre. . . . .	95
CHAPITRE IV. — L'Exil. . . . .	189
CONCLUSION . . . . .	273











